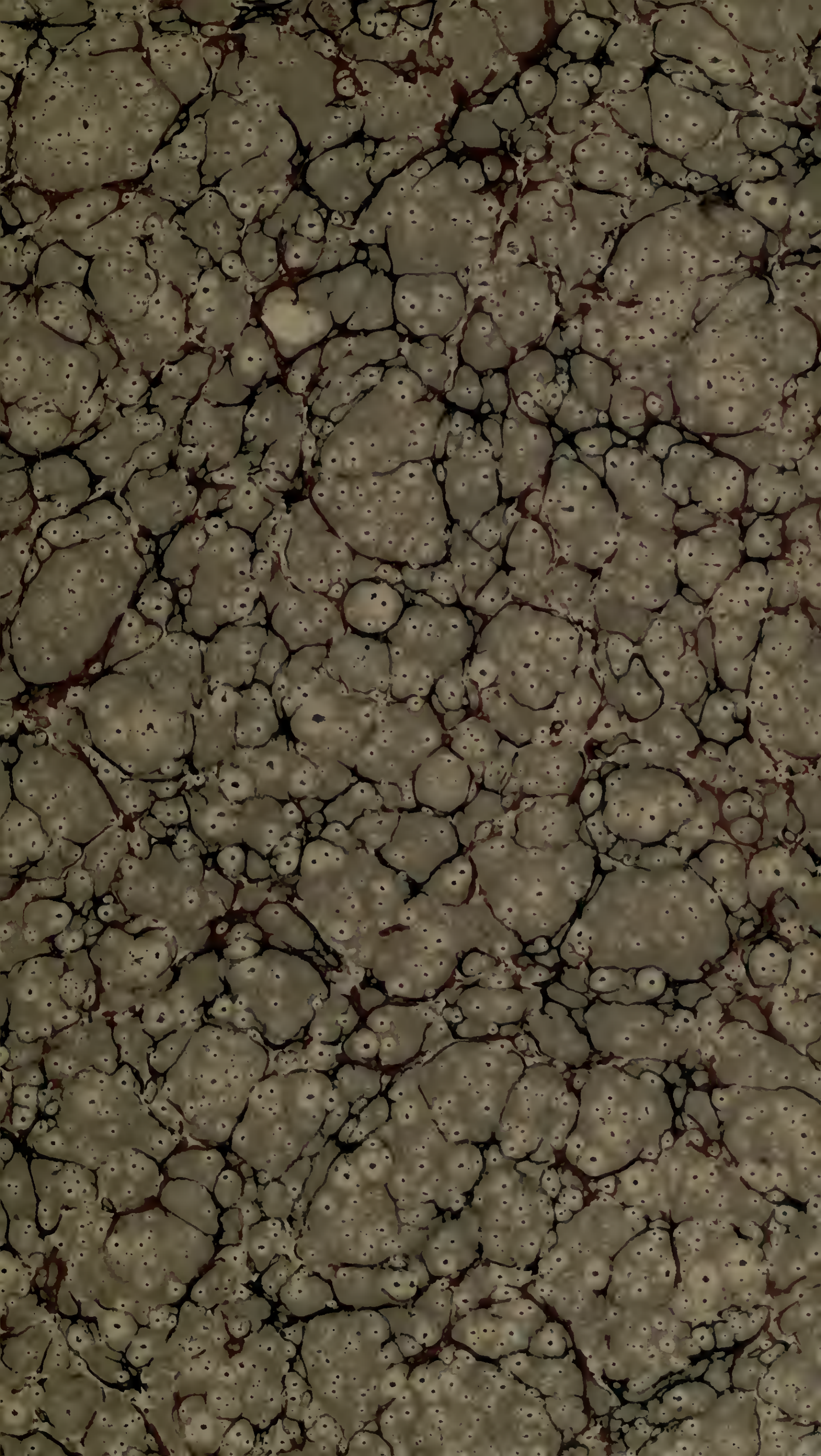






Eudes, comte de Paris, et l'évêque Gozlin donnent aux habitants l'exemple du courage et d'une valeur désespérée.

HISTOIRE

DE

LA NORMANDIE

ANCIENNE ET MODERNE

PAR

CH. BARTHÉLEMY (DE PARIS)

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES

DEUXIÈME ÉDITION



TOURS

A[D] MAME ET C[IE], IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LVIII

AVANT-PROPOS

L'histoire de Normandie est une des plus riches de faits qui soient au monde. Ses origines, les annales de ses ducs, la conquête de l'Angleterre par les Normands, enfin les luttes qui ont marqué l'époque qui va de la réunion de cette province à la veille de la grande révolution française : voilà des événements importants, curieux à bien connaître dans leurs causes comme dans leurs effets.

Nous divisons cette histoire en huit chapitres,

consacrés chacun à une époque bien tranchée et caractéristique des annales de la Normandie. Le premier s'étend de l'origine des Scandinaves, aïeux des Normands, jusqu'au IIIe siècle de l'ère chrétienne. Le second va de ce siècle, époque des premières invasions des hommes du Nord dans les Gaules, à la veille du fameux siége de Paris, en 886. Le troisième contient le récit de ce fait mémorable, et finit à la mort de Charles le Gros. Le quatrième comprend le temps écoulé entre le règne de Rollon, premier duc de Normandie, et la naissance de Guillaume le Conquérant. Le cinquième contient la vie du Conquérant. Le sixième traite des époques agitées qui s'écoulèrent de 1087 à 1189, un siècle entier de rivalités entre l'Angleterre et la France. Le septième va du règne de Richard Cœur-de-Lion, à la réunion de la Normandie à la France. Le huitième enfin, revue rapide mais intéressante d'une longue série de faits, met sous nos yeux les luttes de la Normandie contre les

ennemis de la France, qui voulaient lui arracher cette belle province.

Cette énumération, si rapide et si sommaire qu'elle puisse paraître au premier abord, indique pourtant assez bien quel genre d'intérêt peut découler de la lecture de ce livre, qui renferme autant de faits que de phrases.

Nous n'avons pas poussé plus loin notre travail, faute de documents suffisants, et surtout de faits bien prouvés. Les annales de la Terreur en Normandie sont encore à faire.

Nous avons puisé aux meilleures sources les faits exposés dans ce livre; nous nous contenterons des quelques indications suivantes, sans vouloir fatiguer le lecteur d'un plus long détail : Jean Nagerel, André du Chesne, Guillaume le Talleur, Gabriel du Moulin, Eustache d'Anneville, Masserville, Farin, etc.; et de notre temps, MM. Depping, Licquet, Lange, Louis du Bois, etc.

Nous avons cherché à résoudre un problème

en composant cette histoire : unir l'intérêt et la concision. Nous espérons avoir réussi, et avoir tracé en quelques pages une esquisse fidèle et assez détaillée des annales d'une province si riche en souvenirs glorieux.

CHARLES BARTHÉLEMY (de Paris).

HISTOIRE

DE LA NORMANDIE



CHAPITRE I

Coup d'œil sur la Scandinavie. — Topographie, mœurs et coutumes. — Origine des émigrations nombreuses du Nord. — La piraterie en honneur chez les Scandinaves. — Rois de mer. — Fraternité d'armes. — Champions. — Leurs prouesses. — Sterkodder. — Sa vie, ses aventures et sa mort. — Fureur belliqueuse des guerriers scandinaves. — Femmes pirates. — Les vierges aux boucliers. — La piraterie donne naissance au commerce chez les peuples du Nord. — Pirogues, bateaux, barques et navires du Nord. — Détails sur leur construction. — Résumé.

(DEPUIS L'ÉPOQUE LA PLUS RECULÉE JUSQU'AU IIIe SIÈCLE DE J.-C.)

L'histoire de la Normandie paraît ne commencer qu'à l'époque où, devenue par la conquête des *hommes du Nord* ou Scandinaves, une souveraineté particulière, elle offre à la postérité de grands traits et des événements dignes de remarque.

Cependant une esquisse rapide des siècles qui ont précédé l'invasion des pirates de la Norwége nous a paru devoir former la matière du premier

chapitre de ce livre, destiné à recueillir tous les grands souvenirs historiques de la Normandie ancienne et moderne.

Nous allons donc consacrer quelques pages aux annales, si intéressantes et si peu connues, des Scandinaves, ancêtres des conquérants de la Neustrie, parmi lesquels brille Rollon, qui fut le premier chef et le législateur de ses frères d'armes établis avec lui sur le sol fertile d'une des plus belles provinces de France.

Les pays baignés d'un côté par la Baltique, de l'autre par la mer du Nord, et qui s'étendent à partir de l'embouchure de l'Elbe jusqu'au milieu de l'océan Glacial, sont restés longtemps inconnus au reste de l'Europe. Seuls, les Romains en possédaient quelques vagues notions. Nul ne visitait ces régions lointaines, qui formaient en quelque sorte un hémisphère à part, et dont une partie connaissait à peine l'autre. Outre les innombrables irruptions de la mer dans ces terres, elles sont, sur tous les points, entrecoupées d'une prodigieuse quantité de lacs et même de rivières, alimentés par la fonte des neiges et des glaces des chaînes de montagnes qui se dirigent vers le pôle.

Dans les siècles reculés, où la géographie était encore au berceau, c'était de ces régions du Nord, si stériles et si tristes, que l'on croyait sortis tous les peuples qui ont tour à tour envahi les contrées méridionales, tels que les Cimbres, les Vandales, les Suèves, les Goths, les Lombards, les Angles, les Normands, etc. Puis on a cherché à s'expliquer comment des pays hérissés de rochers et entrecoupés de landes, de lacs, de rivières et de détroits, et où de nos jours encore on ne compte au plus que cinq millions d'habitants, avaient pu envoyer au dehors des peuples entiers, tout armés, pour la conquête de régions lointaines.

On a admis tout d'abord que le Nord avait été très-peuplé à ces époques reculées; mais par quels hommes, et à la suite de quels événements? Sur ces deux derniers points, l'histoire offre peu de conjectures admissibles, et un voile épais recouvre ce problème, que nous n'essaierons pas pour notre part de résoudre.

D'ailleurs, de tous les peuples que l'on cite comme émigrés de la Scandinavie, il n'y en a que deux ou trois dont l'origine soit certaine. Les émigrations se succédaient à de longs intervalles, et, comme le remarque très-bien un érudit

moderne (1), « avant d'attaquer l'empire romain avec ces masses nombreuses qui font notre étonnement, les hordes du Nord ont traversé bien d'autres contrées, et ont pu se grossir sur la route de tous les indigènes disposés à partager leurs aventures; peut-être même ont-elles entraîné de force des peuplades entières; ainsi quelques milliers d'hommes du Nord ont pu paraître un peuple entier, lorsqu'ils se sont présentés sur la limite de l'empire romain. »

Mais le fait essentiel, la cause importante, qui a dû, à toutes les époques, pousser les peuples du Nord à préférer d'autres pays au leur, c'est l'âpreté du climat, la longueur de l'hiver, l'incertitude et la rareté des récoltes, en un mot la difficulté de l'existence. D'ailleurs, les guerres intestines et celles du dehors, ainsi que le manque de relations, empêchaient de se pourvoir chez les peuples voisins de ce qui manquait au dedans. Aussi est-il fréquemment parlé dans les annales du Nord des effets horribles des disettes. Une des plus anciennes est celle qui arriva sous Snio, petit roi jutlandais qui résidait à Viborg.

(1) M. G. Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, etc.

Dans le but de ménager les grains, ce prince interdit la fabrication de la bière; mais la longue habitude de cette boisson l'emporta sur la prudence : la défense fut éludée, et le roi lui-même, devant la colère générale, se vit contraint de l'annuler. Cependant, la famine exerçait d'horribles ravages dans tout le pays. Le conseil national se réunit et décréta le meurtre des vieillards, des enfants et de tous les hommes incapables de porter les armes ou de travailler à la terre. Cette affreuse sentence allait être exécutée, lorsque l'âme d'une mère fit prévaloir un avis moins cruel, bien qu'extrême. Gunborg (c'était le nom de cette femme) conseilla l'exil de ceux que le sort choisirait : ce conseil fut accueilli d'une voix unanime. Le hasard fit que l'obligation de s'expatrier tomba sur les hommes d'un âge mûr; mais la jeunesse offrit spontanément de partir à leur place. Elle abandonna sa patrie, et alla chercher d'autres foyers.

Cette émigration diminua la population du Jutland, au point qu'une grande partie des terres labourées demeura inculte.

Mais il suffit de cet exemple, que tant d'autres pourraient corroborer au besoin.

La rareté des vivres dans le Nord donne non-seulement la raison des fréquentes et nombreuses émigrations qui, en pareil cas, étaient une ressource ordinaire; mais elle explique encore l'origine de la coutume barbare d'exposer les enfants qu'on ne pouvait nourrir, coutume qui fut si longue à déraciner dans ces malheureuses contrées. Cependant le besoin avait appris de bonne heure d'autres moyens d'existence : la chasse et surtout la pêche. La navigation était inséparable de la pêche, et l'habitude de vivre presque toujours sur mer devint bientôt celle de toute la nation. D'ailleurs, les Scandinaves rencontraient souvent dans la Baltique et sur le littoral de la Germanie les barques d'autres peuples, leurs ennemis ou leurs rivaux; il fallait combattre, ou du moins être toujours prêt à en venir aux mains. Les succès dans ces rencontres honoraient le vainqueur, et, en tournant à son profit, l'excitaient à en conquérir de nouveaux. Ainsi, simple pêcheur d'abord, puis guerrier par nécessité, le Scandinave devint bientôt pirate et conquérant par un sentiment d'ambition et même d'honneur, comme pouvait le comprendre la barbarie de ces âges reculés et de cette vie si aventureuse.

On vit dès lors se développer dans le pays du Nord cet esprit de piraterie d'où naquirent par la suite les expéditions maritimes et guerrières des Normands. Ces excursions remontent au premier siècle de l'histoire de la Scandinavie.

Il nous reste à examiner un fait qui a dû, ou tirer son origine de la piraterie, ou en être la cause principale et déterminante. Les chroniqueurs français, surtout les Neustriens, assurent que jadis régnait dans le Nord la coutume de renvoyer du foyer de la famille et même de la mère patrie tous les fils adultes, à l'exception seulement de celui qui devait hériter du père la propriété des terres. Les émigrants allaient chercher fortune ailleurs, et la demandaient à la force de leurs armes. Ainsi, d'après ces auteurs, le renvoi des jeunes gens grossissait les bandes des pirates; car ce n'est pas autrement qu'ils pouvaient être redoutables aux contrées voisines.

En admettant que la loi ou la coutume qui prescrivait le départ de la jeunesse à charge au pays soit plus ancienne que la piraterie, ces troupes vagabondes ont dû finir par infester les parages et former des corps de pirates. Si, au contraire, la piraterie a précédé l'usage des émigrations forcées,

on a pu en faire naître l'occasion de se délivrer de la jeunesse, et l'on se contentait, en ce cas, de lui assigner la mer, au lieu de la terre, pour sa subsistance et en quelque sorte pour son héritage. Quoi qu'il en soit, les deux habitudes paraissent avoir agi l'une sur l'autre, et avoir eu entre elles des rapports intimes.

Le système de piraterie étant devenu un fait général, une existence reconnue normale par les Scandinaves, et entourée par eux du prestige qui s'attache à toute chose glorieuse en soi-même, on doit facilement comprendre l'épouvante que ce système ne tarda pas à répandre en Europe, et principalement en France, où il sévit avec tant de fureur.

Mais, avant de désoler l'Europe, la piraterie scandinave avait depuis longtemps dévasté le pays qui en avait été le berceau.

A l'époque où le Nord commence à tenir sa place dans l'histoire, on voit déjà le droit de la conquête ou de la force brutale s'établir d'une manière à peu près générale. Parmi le grand nombre des monarchies qui se divisaient par lambeaux le sol de la Scandinavie, on comptait des rois principaux et des rois tributaires. Chez ces

derniers, la succession au trône dépendait des circonstances. Quand ces rois étaient puissants, ils nommaient eux-mêmes leurs successeurs; sinon, le peuple élisait d'ordinaire un membre de leur famille, sans avoir égard à l'ordre de la naissance; ou bien, enfin, le roi choisissait son successeur, qu'il faisait reconnaître par la nation convoquée en conseil général. Souvent aussi la succession avait lieu par rang d'aînesse, sans qu'on fût obligé de statuer à cet effet à la fin de chaque règne. De plus, une coutume toute particulière aux contrées du Nord, c'est que de deux ou plusieurs fils d'un roi, l'un prenait parfois, à la mort de leur père, la direction de l'État, pendant que les autres, également reconnus rois, équipaient des flottes, ou se servaient de celles de l'État, et se livraient dès lors à la piraterie, cherchant à s'illustrer par des exploits sur mer; ou bien encore les deux frères s'accordaient à commander tour à tour sur mer et sur terre.

Voilà sans doute la principale cause qui a si longtemps contribué à faire briller d'un grand éclat la piraterie dans le Nord. Une profession embrassée sans cesse par les fils des rois et par la plus haute noblesse de l'État, ne pouvait

qu'être très-honorée ; c'était d'ailleurs la seule dans laquelle on pût se distinguer par de hauts faits.

Les chefs nobles ne souffraient pas de collègues roturiers, et l'histoire cite plusieurs exemples de chefs obscurs que les rois firent punir comme pirates ou écumeurs de mer, quoique eux-mêmes ne fissent pas d'autre métier.

Les rois de la mer, aussi puissants que ceux de terre, sinon davantage, avaient de plus la perspective et la ressource d'amasser de grandes richesses et de les accroître sans cesse. Voilà pourquoi nous trouvons, dans l'ancienne histoire du Nord, l'élite de la nation sur les flots. La poésie et la musique célébraient l'héroïsme des guerriers scandinaves : les scaldes, ou poëtes improvisateurs, furent longtemps les uniques conservateurs des gloires du pays. Ces chants, qu'on possède encore, sont incultes et barbares comme les héros qu'ils exaltent ; mais, à travers le désordre et la fougue des idées, il y a un souffle d'éloquence fière et sauvage, et jamais peut-être le mépris de la mort n'a été plus énergiquement exprimé chez aucun peuple.

La nature avait doué les Scandinaves d'un

corps robuste et capable de supporter les plus rudes fatigues. Une fermeté et une persévérance à toute épreuve, qui allaient jusqu'à l'opiniâtreté, distinguaient les hommes du Nord de toutes les autres nations. « L'homme qui veut acquérir de la gloire par sa bravoure, disent les lois données par Frode VII, doit attaquer un ennemi seul, tenir tête à deux, résister à trois, et peut, sans honte, lâcher pied contre quatre. »

Que ne devaient pas être de tels hommes dans les expéditions maritimes, où le butin et la gloire les entraînaient!

C'est surtout dans l'institution des *champions* que brille de tout son éclat le caractère des pirates du Nord. Les champions étaient les gardes du corps des monarques de terre et de mer. Ces braves, voués au service d'un chef, n'avaient d'autre moyen d'avancement que de se signaler par des prouesses, que les cent voix de la renommée propageaient par tout le Nord. Les duels ou combats, dans lesquels un champion vainquait ou tuait même parfois plusieurs ennemis, et qui avaient lieu aussi entre des rois de mer, ou entre des rois et des champions, étaient si fréquents, que le guerrier qui entrait dans la carrière des

armes, ou qui était désireux d'augmenter son renom, recourait à cette ressource, et provoquait, sans aucun sentiment de haine et en dehors de tout esprit de vengeance, d'autres champions, d'autres pirates, à lutter avec lui. Ils scellaient de leur sang des associations que la mort seule pouvait rompre. Souvent les rois ou les chefs dont ils dépendaient leur imposaient des règles pour fixer leur nombre, leurs droits et leurs devoirs essentiels et constitutifs.

Quelques épisodes choisis feront mieux connaître et apprécier le caractère distinctif des champions, que toutes les considérations auxquelles nous pourrions d'ailleurs nous livrer.

Half et Hiorolf, fils d'un roi norwégien, étaient pirates. Hiorolf avait réuni un grand nombre de vaisseaux et enrôlé des guerriers de toute naissance, libres et esclaves; le malheur s'attacha à lui dans toutes ses expéditions. Son frère, Half, n'avait qu'un seul navire, ou plutôt une grande barque; mais des marins aguerris formaient son équipage. Ils n'étaient, en commençant, que vingt-trois, et tous issus de race royale. Dans la suite cette troupe s'accrut et monta à soixante hommes. Une règle, strictement observée, re-

poussait de leurs rangs tout individu âgé de moins de dix-huit ans ou de plus de soixante. Pour entrer dans cette association guerrière, il fallait avoir assez de force pour soulever une lourde pierre qui gisait dans la cour du palais de Half, et qu'on ne remuait, dit-on, qu'avec les bras de douze hommes ordinaires.

Une loi sévère défendait à ces champions d'enlever les femmes et les enfants, de chercher un abri pendant la tempête, et de panser leurs blessures avant la fin d'un combat. Ces hommes d'élite parcoururent les mers pendant dix-huit ans, et se rendirent de plus en plus terribles. Lorsque Half revint enfin chez lui, son navire chargé de butin faillit couler bas. On résolut alors de tirer au sort ceux qui se jetteraient à la mer, pour sauver le chef et la cargaison : ils s'y précipitèrent tous ensemble, et abordèrent à la nage les côtes d'où ils étaient partis dix-huit ans auparavant.

Mais un des plus fameux champions du Nord, c'est Sterkodder, que les *sagas* (1) ont célébré dans des termes si pompeux, qu'on est tenté de

(1) Antiques traditions nationales du Nord, rédigées en vers et en prose, et qui rappellent les *chansons de gestes* du moyen âge.

douter si les hauts faits qu'on lui attribue sont dus à un seul guerrier ou à plusieurs. Élevé avec Wikar, fils du roi Harald, le jeune Sterkodder tua son frère d'armes dans une querelle qui s'était élevée entre eux, on ne sait pour quel motif. Après ce funeste événement, Sterkodder s'enfuit avec des navires, et se mit à faire des courses sur mer. C'était un homme redoutable pour sa force; il était aussi un des scaldes, ou poëtes, les plus distingués de son temps. Il entreprit de combattre Argantir, prince de Sélande, et les huit frères de ce chef; il en coucha six dans la poussière, et mit les autres en fuite; mais il avait reçu lui-même dix-sept blessures très-graves. Mourant de soif, il se traîne jusqu'à un ruisseau, et cependant il ne veut pas boire avant d'avoir vu la source teinte du sang de ses adversaires. Vainement un serf et sa femme veulent panser ses plaies; il refuse le secours de leurs mains comme indignes de lui, et accepte l'aide d'un homme libre, qui vient à passer.

Puis, ayant entendu parler de la cour pleine de mollesse d'un roi voisin, il s'y rend, caché sous un vêtement grossier, et s'asseoit dans la salle du festin, au milieu des fidèles du prince. Sa pré-

sence répand l'effroi dans tous les cœurs : on lui offre des présents pour l'adoucir et le gagner ; il les rejette avec le plus grand mépris. On lui fait entendre un joueur de flûte ; mais Sterkodder lui impose silence, et s'adressant au chef : « Je suis venu chez toi, dit-il, pour chercher le fils de Frode, et je ne vois qu'un homme voluptueux, qui se plaît au sein de la mollesse saxonne. Jadis je siégeais à cette même place où je suis, au milieu de valeureux champions. Que vois-je à présent à la cour ? Des scaldes ont chanté les hauts faits de ton père ; en te regardant, la honte m'oblige à détourner les yeux. Où sont tes victoires ? Les meurtriers de Frode t'environnent ; ils vont souiller, après ta mort, le trône de Danemark. La honte t'accablera, si tu ne venges l'assassinat de ton père. » A ces mots, prononcés par le plus célèbre des champions danois, le prince secoue son sommeil, il bondit l'épée à la main, et, avec l'aide de Sterkodder, il venge le meurtre de son père par la mort des sept fils de Sverting, roi saxon.

Sterkodder s'était mis au service de Ale, prince norwégien et pirate, qui battit, dans le cours de sa carrière, soixante-dix rois de mer, si l'on en

croit les sagas, et avait autour de lui quelques-uns des plus braves champions de ce siècle. Cependant, ayant excité la défiance des nobles danois à cause même de ses nombreuses conquêtes, il fut l'objet d'une trahison dont ces temps barbares n'offrent que de rares exemples. On engagea Sterkodder, comme le plus vigoureux des champions, à surprendre son chef et à le poignarder. Ale fut assassiné par Sterkodder dans un bain, à Leire, en Danemark. Mais cet horrible forfait détruisit la renommée du meurtrier, et flétrit le reste de ses longs jours. Arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix ans et devenu infirme, Sterkodder se prit à désirer ardemment la mort. Appuyé sur deux bâtons, et chargé de deux épées, il attendait sur les chemins que quelqu'un voulût bien le frapper mortellement, et, afin de tenter la cupidité, il avait mis à son cou une chaîne d'or, prix de son crime. Cependant, un paysan l'ayant insulté, Sterkodder lui plongea une épée dans le corps.

Hather, fils d'un prince que le champion avait tué, chassait avec sa suite dans les environs : il n'eut pas plutôt reconnu le vieillard qu'il s'élança sur lui ; mais les premiers qui s'ap-

prochèrent de Sterkodder payèrent cher leur témérité.

Il s'engagea alors entre le jeune Hather et le vieux champion un dialogue touchant, que les *Annales du Nord* nous ont conservé. Le héros infirme déplore les maux de sa vieillesse, et rappelle les prouesses de ses belles et vaillantes années. Hather compatit à sa triste infortune, et se fait connaître du vieillard. Sterkodder l'excite à venger sur lui le meurtre de son père, lui donne pour récompense du service qu'il attend de lui tout l'or dont il peut disposer, et lui tend son épée. Hather, cédant enfin à une pitié cruelle, qui caractérise bien ces âges de barbarie, abat la tête du vieillard, et lui élève une magnifique sépulture, près de Vegehohn en Scanie.

Lors même qu'on douterait de l'entière authenticité de toutes ces aventures et de beaucoup d'autres, on ne peut nier cependant qu'elles peignent bien les mœurs barbares des hommes du Nord, mœurs qui, chez les champions, dégénéraient trop souvent en une férocité sans exemple.

L'histoire et les sagas nous apprennent en effet que parfois ces guerriers étaient en proie à des accès de frénésie, provenant sans doute de l'exal-

tation, de la fièvre de leur bravoure, pour ainsi dire, ou de l'usage immodéré de boissons trop capiteuses. Quand ces transports s'emparaient de leur être, leur bouche écumait de rage : ils ne voyaient plus rien de ce qui les environnait, leur raison égarée ne les guidait plus dans leurs actes, et leur épée frappait l'ami comme l'ennemi. Animaux, arbres, pierres, tout subissait l'effort de leur rage insensée, et parfois ils se frappaient eux-mêmes mortellement. La langue du Nord nommait *berserker* les champions en proie à cette frénésie, qui semble avoir été habituelle aux pirates scandinaves.

Une ancienne chronique dit de Sivald, roi de Suède, que ses cinq fils étaient *berserker*, que dans leur rage ils avalaient des charbons ardents, et se précipitaient dans les flammes. Les sagas racontent aussi, entre autres faits de ce genre de folie furieuse, que les fils d'Amgrim, roi d'Helgeland, dans leurs courses sur mer, étaient parfois tellement emportés par la rage, qu'ils tuaient leurs hommes et incendiaient leurs embarcations; puis, débarquant sur quelque côte, ils exerçaient leur fureur aveugle contre les rochers et les arbres. Une longue prostration de

toutes leurs forces était la suite ordinaire de ces accès frénétiques.

Cette bravoure poussée jusqu'aux dernières limites de l'exaltation, jusqu'à la folie, jusqu'à la fureur même, n'était pas le partage exclusif des hommes du Nord. Les jeunes filles et les femmes de ces âpres contrées, éprises des mêmes sentiments de courage et de l'ambition de se distinguer par des exploits guerriers, rivalisaient avec leurs pères, leurs frères, leurs époux, dans les rudes épreuves de la vie de pirate. La langue du Nord a un terme particulier et des plus énergiques, qui désigne les femmes assez hardies pour courir l'Océan revêtues d'armures de fer. Les sagas les appellent *skoldmec* (*vierges aux boucliers*), et elles citent des traits nombreux de leur audace, qui allait souvent jusqu'à la férocité.

A des hommes tels que les Scandinaves il fallait de telles femmes ; et l'on conçoit ce que cette lutte d'ambition et d'héroïsme entre les deux sexes devait amener d'aventures. Aussi l'histoire ancienne du Nord est pleine de récits romanesques, qui paraissent pourtant très-vraisemblables lorsqu'on étudie les mœurs de cette

époque. Les traits que nous avons rapportés suffisent à bien faire concevoir l'esprit qui a dirigé dans la suite les expéditions des pirates normands. Il nous reste à les voir sur mer, et à observer les progrès de leur marine.

Quand bien même les rivalités, les jalousies et les haines sans cesse en activité des habitants des côtes et des îles de la Scandinavie, n'auraient pas rendu tous ces peuples guerriers, ils le seraient devenus par nécessité. Chaque côte, chaque île devait non-seulement se défendre contre les courses de ses voisins, mais il fallait encore être sans cesse prêt à repousser les peuples barbares, plus ou moins limitrophes de la Scandinavie. C'étaient les Finnois, les Slaves, les Vendes, les Saxons et les Frisons. Tous avaient aussi leurs flottes et leurs pirates, qui, chaque jour plus hardis, étendaient leurs excursions sur les côtes du Danemark, de la Suède et de la Norwége; les Scandinaves furent obligés de bonne heure de les repousser, et de venger sur le territoire ennemi les ravages portés chez eux.

Mais, indépendamment de ces considérations, il est à croire (malgré ce que cette assertion peut rencontrer de contradicteurs, au premier abord)

que la piraterie favorisait le commerce, comme le prouve un historien de notre temps : « Les objets de luxe, l'or, l'argent, le vin, la soie, etc., dit Schoening (1), manquaient au Nord. Les pirates les enlevaient aux pays qui en étaient pourvus; ils faisaient également un grand nombre de prisonniers; ils vendaient ces objets et ces esclaves dans les ports où se retiraient les flottes des pirates, et de là ces marchandises se répandaient par la voie du commerce dans l'intérieur de la Scandinavie. Les pirates étaient en quelque sorte les facteurs ou les pourvoyeurs des marchands du Nord. En effet, l'or et l'argent étaient assez communs dans ce pays, surtout chez les marins. »

Les Scandinaves s'occupèrent donc, dès leurs premières courses, à créer une marine à la fois guerrière et marchande. La nature leur fournissait en abondance les matériaux pour la construction des vaisseaux. De nos jours encore, la Norwége et la Suède sont au nombre des contrées de l'Europe les plus riches en bois, malgré les grands défrichements qui ont été faits depuis dix

(1) *Histoire de Norwége*, tome II, page 202.

siècles. Il ne fallait pas d'ailleurs des navires très-bien construits à des hommes qui, familiarisés dès leur enfance avec la mer, se riaient des dangers de cet élément, avec les fureurs duquel ils jouaient.

Un tronc d'arbre creusé, tel fut le type rudimentaire des embarcations scandinaves. Lorsqu'on séjournait à terre, on tirait ces pirogues sur le rivage, et on les abritait sous des hangars ; ou bien, si l'on voulait se rendre d'une côte à une rivière ou à un lac qui n'avait pas de communication avec la mer, on portait ces bateaux à dos d'hommes d'un rivage à l'autre, ou on les traînait sur des roues. Douze rangs d'avirons garnissaient ces pirogues, dont l'équipage se composait d'un pilote et de douze rameurs. Il y avait d'autres embarcations plus longues encore, qu'on appelait *serpents*, et qui pouvaient contenir vingt matelots. On s'en servait principalement dans les grandes expéditions navales et à la guerre.

Par la suite, ces bâtiments prirent des proportions plus vastes : on vit alors des navires de trente-quatre bancs de rameurs. La figure d'un animal fantastique, tel que le dragon, ornait d'ordinaire la proue de ces vaisseaux, dont la pein-

ture et la dorure rehaussaient les flancs bombés, garnis de fer. Le peu de capacité des bateaux du Nord explique comment il a pu se trouver, dans les batailles navales dont l'ancienne histoire de Scandinavie fait mention, des flottes si considérables. Ainsi, par exemple, on voit Frode III mettre en mer trois mille bateaux. Mais tout porte à croire que ce n'étaient que des pirogues, contenant chacune douze hommes environ.

D'après quelques chroniques du Nord, on peut présumer que la Norwége réunissait deux cent quatre-vingt-douze bateaux, et le Danemark neuf cent trente.

Voilà quels étaient les mœurs, le caractère et les forces des pirates scandinaves, que nous allons voir étendre leurs exploits au delà des limites de la Baltique, et semer pendant plusieurs siècles l'effroi dans l'Europe entière, et particulièrement dans notre patrie, dès les premiers jours de la monarchie, et même longtemps avant cette époque mémorable.

CHAPITRE II

État de l'empire romain à son déclin. — Les pirates du Nord se montrent dans les Gaules. — Les Saxons, précurseurs des Normands. — Les Normands apparaissent pour la première fois sous les enfants de Clovis. — Charlemagne prévoit et déplore les malheurs futurs de l'État. — Ravages des Normands en France, sous Louis le Débonnaire et Charles le Chauve. — Épisodes divers. — Paris est désolé plusieurs fois par les Normands. — Récit de Ragenaire à Horric sur son expédition en France. — Troubles en Danemark au sujet de la royauté. — Effroi causé par les Normands en France. — Lettre de Loup, abbé de Ferrières, à Hilduin, abbé de Saint-Denis. — Des sommes immenses sont comptées aux Normands pour acheter leur départ. — Fortifications de Paris ordonnées par Charles le Chauve. — Les Normands reviennent assiéger la capitale.

(DU IIIe SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE A 885.)

Lorsque l'empire romain commençait à tomber en dissolution et que les barbares accourus de toutes parts s'en disputaient les lambeaux, la Gaule, voisine des hordes du Nord, et d'ailleurs sans défense du côté de Rome, se vit exposée aux invasions multipliées et sans cesse renais-

santes des hordes étrangères et lointaines. Les Romains, maîtres du monde entier, avaient négligé de sauvegarder leurs immenses conquêtes, et la pensée ne leur était jamais venue d'entretenir une flotte sur le littoral de l'océan Atlantique, pour prévenir les irruptions qui allaient fondre sur la Gaule et la désoler pendant plusieurs siècles.

Habiles à tirer parti de cette faute, les barbares exercèrent leurs ravages sur les côtes, tandis que leurs bandes sillonnaient le pays dans tous les sens. Cela se passait dès la fin du IIIe siècle de l'ère chrétienne. Ce furent les Saxons qui montrèrent aux Scandinaves le chemin des Gaules, et rendirent leur nom redoutable en les précédant dans notre patrie; car ce n'est qu'au commencement du VIe siècle que les chroniqueurs francs parlent, pour la première fois, d'une invasion des Scandinaves, que nous désignerons dès à présent sous le nom de *Normands* (1), puisque c'est celui sous lequel ils sont le plus généralement connus, et qui d'ailleurs leur convient le mieux.

(1) Normands (*hommes du Nord*), de deux mots allemands : (*North*, Nord, et *mann*, homme.)

Saint Grégoire de Tours raconte ainsi la cause de la première invasion de la Gaule par les barbares du Nord. Clovis ayant fait mettre à mort plusieurs petits rois francs, entre autres celui de Cambrai, Phinibert, fils de ce chef, craignant pour lui-même un sort aussi cruel, se réfugia auprès d'un prince danois nommé Guitlach. Celui-ci se fit le protecteur de Phinibert contre Clovis, et, pour venger son allié, il résolut une expédition contre la Gaule, aborda non loin du pays des Bataves, et fit un butin immense. Mais, son armée s'étant arrêtée trop longtemps dans les terres pour les dévaster, Theudebert, fils de Théodoric, roi d'Austrasie, poursuivit les pirates du Nord, les battit et leur reprit toutes les richesses dont ils étaient chargés.

Ce premier succès des Francs et d'un de leurs rois effraya sans doute les pirates normands; car il n'en est plus parlé dans l'histoire de la première race de nos souverains. Ces princes, habitant à peu de distance des côtes, et n'ayant à protéger que des territoires de peu d'étendue, pouvaient y veiller en toute liberté. D'un autre côté, tous les pirates normands se précipitaient sur la Grande-Bretagne, depuis que les Anglo-Saxons s'y étaient

établis. Les rois mérovingiens s'étaient contentés de tenir ces barbares à distance, et, au besoin, de repousser leurs invasions, assez rares d'ailleurs. C'était une tâche immense pour leur faiblesse; mais tout prit un nouvel aspect lorsque Charlemagne fut monté sur le trône. Par l'ascendant du profond génie de ce grand homme, la puissance des Francs s'étendit avec une telle rapidité, que les hommes du Nord en conçurent les plus vives alarmes.

Profitant de l'absence de Charlemagne, alors en Espagne, les Normands envahirent la Frise, pays soumis aux Francs; les Frisons eurent peu après leur revanche, et repoussèrent les pirates du Nord. A cette époque, les Normands commencèrent à s'allier avec les Saxons : ces derniers, traqués par Charlemagne, se repliaient en foule vers le Nord, où ils pouvaient librement se livrer à leur culte idolâtrique. Le génie de Charlemagne ne put que retarder l'heure d'une nouvelle et plus terrible invasion; mais ses successeurs furent impuissants à conjurer l'orage qui les menaçait, et ils succombèrent sous les coups multipliés des païens septentrionaux.

En 795, les Danois revinrent en Frise, et

en 800 ils ravagèrent le littoral français. Quelques années avant sa mort, Charlemagne, se trouvant dans un port de la Gaule narbonnaise, vit des barques normandes qui avaient tenté d'aborder, mais qui, à la nouvelle de sa présence, avaient rapidement gagné le large. Alors, dit un chroniqueur contemporain, le grand empereur se prit à pleurer; et comme ses fidèles lui demandaient le sujet de ses larmes : « O mes amis, leur répondit-il, je suis en proie à une grande douleur, car je vois dans l'avenir les grands maux qu'ils réservent à mes successeurs et à leurs peuples. »

L'empire des Francs déclina rapidement après la mort de Charlemagne. Sous Louis le Débonnaire, fils du grand homme, les anneaux de cette forte chaine se brisèrent un à un : les moyens de défense ordonnés par Charlemagne furent abandonnés, et partout, même au sein de la famille impériale, des ferments de révolte se déclarèrent.

Les Danois étaient trop harcelés par des guerres intestines pour tirer dès lors parti de la faiblesse du nouveau souverain. Ils envoyèrent, en 877, une députation à Aix-la-Chapelle pour demander la paix. Mais, vers le même temps, les Danois

entraient dans la Seine, d'où ils furent aussitôt chassés. Un prince expulsé du Danemark, Harald, vint à la cour de Louis le Débonnaire; et, cédant aux pieuses instances de l'archevêque de Reims, reçut le baptême avec plusieurs de ses guerriers.

Cependant les expéditions des Normands se multipliaient, de plus en plus terribles (827 et 830). Pendant ce temps-là, la France était désolée par les trois fils révoltés de Louis le Débonnaire. Cette triste histoire est trop connue pour que nous devions la raconter une fois de plus. Pendant que l'infortunée victime de l'ingratitude filiale est confinée dans un monastère, les Normands reparaissent en France, semant le désordre et le meurtre sur le littoral. Tout tremblait au seul nom des hommes du Nord; on ne se crut pas même en sûreté à Paris.

Louis le Débonnaire remonta encore sur un trône déjà chancelant, et l'on put espérer quelques jours de repos pour l'empire, si longtemps et si cruellement déchiré. Vain espoir! Louis expira (840) avant d'avoir pu réaliser ses rêves de paix, et la France retomba bientôt dans un état pire que le premier. Les Danois reparurent, plus me-

naçants que jamais : tout d'ailleurs les encourageait alors à se ruer sur notre patrie. La perte de la mémorable bataille de Fontenay (en Bourgogne), où quatre frères dénaturés luttèrent les uns contre les autres, affaiblit les Carlovingiens sans terminer leurs querelles, et accéléra la ruine presque totale de l'empire français. L'influence de cette défaite sanglante sur les incursions des Normands n'a point échappé à l'attention des chroniqueurs contemporains : « Depuis le moment où l'élite des forces militaires eut péri à Fontenay, dit l'un d'eux, une si grande frayeur s'était emparée de la France entière, que personne ne pouvait résister aux Normands, et que nul ne pouvait les repousser. »

La mer restait libre pour les Normands; aucun autre peuple ne pouvait s'y mesurer avec eux. Après avoir épuisé les îles Britanniques, ces pirates ayant trouvé de nouvelles ressources et de nouvelles richesses en France, ce fut dès lors notre sol qu'ils envahirent, soit du Nord, soit de la Grande-Bretagne. L'année même de la bataille de Fontenay, ils tentèrent une entreprise téméraire dont le succès les encouragea, dans la suite, à la renouveler plusieurs fois. Sous la conduite

d'Oscher, l'un de leurs plus puissants chefs, ils s'avancèrent pour la première fois dans la Seine jusqu'à Rouen. Cette incursion ne fut pas de longue durée : les Normands, arrivés à Rouen le 12 mai, y mirent le feu le 14, et l'abandonnèrent deux jours après, pour aller brûler l'abbaye de Jumièges. Celle de Saint-Vandrille eut le bonheur de se racheter du pillage et de l'incendie, en donnant seulement six livres d'argent, et les Normands s'en retournèrent par mer le 31 du même mois. Ils craignaient sans doute, s'ils séjournaient davantage, d'être cernés par les troupes françaises répandues de toutes parts.

Comme le but de ces pages est de ne recueillir que ce qui a trait aux invasions de la Neustrie par les Normands, nous ne mentionnerons pas les ravages qu'ils commirent dans les autres parties du royaume. Nous devons nous borner à ce qui concerne les bords de la Seine, depuis Paris et un peu au-dessus, jusqu'à Rouen.

Les pirates du Nord ne rentrèrent dans la Seine qu'en 845, sous la conduite de Ragenaire, avec une flotte de cent vingt bateaux. Ils pillèrent pour la seconde fois la ville de Rouen, où ils séjournèrent quelque temps. « Mais ce

que nous ne pouvons raconter qu'avec larmes, dit un chroniqueur contemporain (le moine Aimoin), comme ils virent que les grands, préposés à la garde du pays, n'avaient pas le courage de les attaquer, ils se répandirent sur les bords de la Seine, et commencèrent à brûler, piller et saccager les villes, les églises et les monastères, à massacrer et à enlever les hommes et les femmes, et à laisser des marques de leur barbarie et de leurs débauches dans toutes ces belles contrées que la Seine arrose comme un paradis terrestre. »

Ces succès, dans une contrée ouverte de tous côtés, sans crainte d'aucun ennemi à combattre, inspirèrent aux Normands l'audace de s'avancer encore plus, et de remonter le cours de la Seine presque jusqu'aux portes de Paris. Ils essayèrent même de piller l'abbaye de Saint-Denis; mais Charles le Chauve, ayant réuni des troupes, vint se camper sur les bords de la Seine, vis-à-vis de Saint-Denis, et mit ce monastère à l'abri des insultes des Normands.

Ceux-ci, voyant leurs efforts inutiles, se rembarquèrent et voguèrent vers Paris, en vue duquel ils arrivèrent le samedi saint, 28 mars. Ils

trouvèrent déserte cette ville naguère si peuplée. Sûrs de l'impunité, les Normands pillèrent les églises et les monastères de Paris, n'épargnant pas même les poutres des grands bâtiments, parce qu'elles étaient propres à la construction de leurs barques. Les excès auxquels ils se livrèrent furent la cause de la dyssenterie et des autres maladies dont ils furent attaqués. La crainte de périr tous à Paris les obligea de penser à la retraite. Ils envoyèrent donc des députés au roi pour lui demander de l'argent et la permission de quitter la France sans être inquiétés ou poursuivis. Charles le Chauve se vit contraint de leur accorder ces deux conditions : la désertion d'une partie de son armée, et, ce qui était plus honteux encore, la connivence de quelques grands, que les Normands avaient gagnés par des présents, l'empêchèrent de tenir tête aux ennemis de sa couronne et de ses États.

Les *Annales de saint Bertin* évaluent à sept mille livres pesant d'argent la somme que Charles le Chauve dut faire compter aux Danois. Cinq cent mille francs de notre monnaie représentent cette somme, énorme pour le temps, et qui fut levée tout entière sur les pays voisins de la Seine.

En retour, Ragenaire s'engageait par serment à ne plus rentrer dans le royaume que pour venir au secours de Charles, et le défendre, même contre les pirates du Nord, ses compatriotes.

De retour en Danemark, Ragenaire raconta à Horric, son roi, de quelle manière il s'était rendu maître de Paris, cette cité si fameuse : puis il lui montra l'or et l'argent qu'il avait rapportés du royaume de Charles, et lui fit le récit de l'épouvante qu'il y avait répandue, ainsi que du peu de résistance qu'il avait trouvé dans un royaume si riche et si peuplé. Horric comprenant difficilement ce qu'on lui disait, et y ajoutant peu de foi, Ragenaire, pour le convaincre, fit apporter une poutre de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés et la serrure d'une porte de Paris, qu'il avait aussi enlevées.

Ragenaire et ses Normands, après leur sortie de la Seine, n'y rentrèrent plus, selon leur promesse; mais d'autres bandes du Nord prirent bientôt leur place. Godefroi, un de leurs chefs, remonta la Seine en 850. L'empereur Lothaire vint au secours de Charles le Chauve : mais celui-ci, loin de profiter de la bonne volonté de son frère, aima mieux faire un accord avec Godefroi,

auquel il donna même des terres. Ces pirates ne s'étaient pas plutôt retirés que d'autres venaient prendre leur place, et exploiter à la fois la faiblesse de Charles et la terreur que leur nom seul inspirait. Oscher, qui avait brûlé la ville de Rouen en 841, reparut encore dans la Seine au mois d'octobre 850, et alla incendier l'abbaye de Saint-Vandrille (9 janvier 851). Un séjour de près de dix mois que les Normands firent sur les bords de la Seine, leur fournit mille occasions d'exercer leur barbarie. Enfin, chargés de butin, ils abandonnèrent la Seine dans les premiers jours de juin de l'année 851.

Charles le Chauve ne fut pas longtemps sans apprendre une nouvelle descente des Normands en France. Godefroi, dont nous avons déjà parlé, était à leur tête, et s'était associé un autre chef, nommé Sidroc, avec lequel il remonta la Seine le 9 octobre 852. Les Normands s'avancèrent jusqu'à Jeufosse (1); ils s'y cantonnèrent, et y passèrent tranquillement l'hiver. Charles le Chauve trouva encore moyen de se concilier Godefroy. Mais, comme ces chefs de pirates étaient

(1) Village du littoral de la Seine, à une lieue de Vernon.

indépendants les uns des autres, Sidroc et sa bande exercèrent des cruautés sans nom, avec d'autant plus de fureur, qu'on ne leur opposait aucune résistance, et ils ne quittèrent la Seine qu'au mois de juin 853, pour aller brûler Nantes, Angers, Tours et Blois,

Les troubles qui agitèrent le Danemark, au sujet de la royauté, pendant ces dernières années, furent une des principales causes des invasions si fréquentes des pirates normands sur le territoire français. En 854 et 855, Horric, roi de Danemark, fut en guerre avec Gudurn, son neveu, qui prétendait au trône : ce dernier, ayant été vaincu, fut contraint de s'enfuir et de faire le métier de pirate avec ses compagnons d'exil. Un d'eux, nommé Sidroc, dont nous avons déjà parlé, remonta la Seine le 18 juillet 855, et s'avança jusqu'à Pistes, résidence royale située auprès du Pont-de-l'Arche, à l'embouchure de l'Andelle. Un mois s'était à peine écoulé, quand il y fut rejoint par une autre flotte, que commandait Bernon. Ces deux chefs réunis résolurent de dévaster tous les pays circonvoisins, et entrèrent jusque dans le Perche, où Charles le Chauve en fit un grand carnage. Mais tel était

l'état malheureux de la France, que quand les événements paraissaient conspirer la perte des Normands, les Français eux-mêmes s'y opposaient par leurs dissensions : les Normands en profitèrent pour s'approcher de Paris (28 décembre 856).

Chargés du butin qu'ils venaient de faire dans la capitale du royaume; ils se retirèrent dans l'île d'Oissel (1), où il avaient élevé un fort et où ils s'étaient retranchés.

On ne pouvait pas cependant laisser impunie une telle audace. Charles le Chauve, malgré les désordres de l'État, effet de la révolte des grands et des pillages exercés par d'autres hordes normandes sur les rives de la Loire, de la Garonne et du Rhône, Charles le Chauve se décida, au mois de juillet 858, à assiéger l'île d'Oissel, avec les troupes que son fils Charles et son neveu Lothaire, roi de Lorraine, lui amenèrent. Au témoignage d'un chroniqueur, on n'avait pas encore vu une si belle armée. Les attaques furent vives de la part des Francais, mais les Normands se défendirent avec leur bravoure ordinaire. C'en était pourtant

(1) Cette île est située entre Rouen et le Pont-de-l'Arche.

fait d'eux, et ils allaient être contraints de se rendre, lorsque la nouvelle de la trahison de son fils, Louis de Germanie, força Charles à marcher en toute hâte contre ce nouvel et redoutable ennemi. Une grande partie des équipages et des barques de transport de l'armée royale restèrent à la merci des Normands, qui battirent les troupes qu'on tenta de leur opposer, et dépouillèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main.

L'effroi que répandit au loin la nouvelle des derniers ravages causés par les Normands, fut tel, qu'à vingt-cinq lieues de Paris on ne se croyait pas même à l'abri de leurs entreprises et de leur cruauté, comme nous l'apprend, en termes très-énergiques, une lettre que Loup, abbé de Ferrières, écrivit alors à Hilduin, abbé de Saint-Germain-des-Prés, en réponse à la proposition que celui-ci lui avait faite de lui envoyer les trésors de son monastère. « Il n'est pas étonnant, lui dit-il, que, ne connaissant pas la situation de notre abbaye, vous ayez pensé à nous envoyer votre trésor; mais si vous l'eussiez connue, non-seulement vous ne nous l'auriez pas donné à garder pour longtemps; vous auriez même appréhendé de nous le confier pour trois jours : car, quoique notre demeure

paraisse d'un abord difficile à ces pirates, pour qui, en punition de nos péchés, les lieux les plus éloignés sont proches, pour qui il n'y en a point d'inaccessibles, cependant le peu d'hommes que nous avons en état de soutenir une attaque dans un lieu aussi mal fortifié que le nôtre, ne ferait qu'exciter l'avidité de ces voleurs : d'autant plus qu'ils pourraient pénétrer jusqu'ici à couvert, à travers des forêts, sans crainte de trouver sur leur route ni forteresses, ni troupes qui les arrêtassent, et, après nous avoir pillés, se sauver dans les bois qui nous avoisinent, et où il serait inutile de les poursuivre pour reprendre ce qu'ils auraient enlevé. C'est pourquoi, que votre prudence veuille donc bien chercher ailleurs un asile où vous puissiez déposer des choses si précieuses, que vous vous repentiriez trop tard de nous avoir confiées, si ce que nous craignons arrivait. »

Tel était le découragement des Français, telle était l'incurie ou plutôt l'insouciance de leur roi, que, tant que les Normands furent dans l'île d'Oissel, tous les chemins pour venir à Paris leur étaient librement ouverts, et qu'ils faisaient des incursions fréquentes sur le territoire de la capitale du royaume. Cependant Charles le Chauve

entreprit d'exterminer les Normands par les armes de leurs compatriotes mêmes, et s'entendit à cet effet avec Véland, auquel il accorda la somme de trois mille livres d'argent que ce chef de pirates lui demandait pour prix de son alliance. En 867, Véland entra dans la Seine avec plus de deux cents bâtiments, et commença le siége du fort d'Oissel : il pressa si vivement les assiégés, que la faim les contraignit de composer avec lui. Ils lui promirent six mille livres, tant en or qu'en argent; et à cette condition ils convinrent de sortir tous ensemble de la Seine. Tous ces pirates réunis prirent donc le chemin de la mer; mais les approches de l'hivernage les forcèrent de revenir sur leurs pas et de se disperser sur les rives de la Seine, à partir de Rouen jusqu'auprès de Paris.

Charles le Chauve, que les promesses des Normands étaient loin de rassurer, manda des troupes pour les contenir dans leurs cantonnements, et les empêcher de faire des incursions le long de la Seine, de l'Oise et de la Marne. Ces précautions n'étaient pas inutiles; mais, malgré tous ces préparatifs, Charles le Chauve ne put imposer aux Normands.

Enfin, après six années de ravages continuels, ces pirates laissèrent quelque repos aux Parisiens, ainsi qu'à tous les habitants des rivages de la Seine. Les moines de Saint-Germain-des-Prés profitèrent de cette tranquillité pour rapporter à Paris les reliques de leur patron (863). C'est dans cette occasion que, passant sur le sol de cette cité, où s'éleva depuis le quartier nommé *l'Université*, ils ne purent retenir leurs pleurs à la vue de tant de ruines, et qu'ils adressèrent au Ciel ces plaintes du prophète Jérémie : « Considérez, Seigneur, la désolation de cette ville « jadis si riche, et la tristesse où est à présent « plongée cette reine des nations. »

Mais la paix et la tranquillité ne durèrent pas longtemps : deux ans s'étaient à peine écoulés, que les Normands reparurent sur les rives de la Seine et purent venir impunément inquiéter Paris et son territoire, grâce à l'oubli de toutes mesures de sûreté de la part des grands du royaume. Vainement essaya-t-on, trop tard il est vrai, de leur opposer des armées; les Normands les redoutaient si peu, qu'en 866 ils s'avancèrent jusqu'à Melun, au milieu des troupes françaises, qui les suivaient des deux côtés de la Seine. Ils les atta-

quèrent, mirent en déroute la plus grande partie de ces forces presque sans combat, et répandirent partout l'épouvante sur leur passage.

D'un autre côté les pirates du Nord cantonnés à Melun se rendirent si redoutables, qu'il fallut encore composer avec eux, et leur payer quatre mille livres d'argent. Ils exigèrent de plus qu'on remît entre leurs mains les prisonniers qui leur avaient échappé, ou qu'on donnât pour chacun d'eux une rançon qu'ils fixèrent eux-mêmes; et, afin que les Français ne pussent pas se vanter d'avoir tué impunément un Normand, la mort de leurs compagnons fut évaluée à une certaine somme, que Charles le Chauve se vit réduit à payer. Ils s'éloignèrent enfin, chargés de butin, et se cantonnèrent dans les contrées qui avoisinent l'embouchure de la Seine.

On a dû comprendre que la facilité avec laquelle les Normands vinrent si souvent dévaster Paris tenait au manque de fortifications de cette ville, ou tout au moins à leur insuffisance. Pendant les deux règnes qui précédèrent celui de Charles le Chauve, on n'avait fait la guerre que sur les frontières de l'empire. La longue paix dont on avait alors joui dans le centre de la France, avait

fait négliger les fortifications des villes, où l'on se croyait dans une sécurité si complète, qu'on abattait même les enceintes de clôture pour en faire servir les pierres à la construction des édifices publics. On sentit enfin la nécessité d'opposer des barrières aux courses des barbares.

A partir de 862, aussitôt après le départ des Normands du fort d'Oissel, Charles le Chauve avait ordonné la construction de travaux de défense au Pont-de-l'Arche. Mais ils marchaient avec tant de lenteur, à cause des difficultés du terrain sur lequel il fallait les asseoir, que ce prince dut donner de nouveaux ordres à cet égard, en 864. La réapparition des Normands dans la Seine en 865 et 866, suspendit cet ouvrage, qui ne fut repris qu'après leur départ. Il était achevé, quand Charles ordonna (869) dans tous ses États la levée d'un certain nombre de serfs destinés à venir habiter et garder cette nouvelle forteresse. Mais cette place ne fut jamais un obstacle au passage des Normands, qui remontèrent encore la Seine depuis lors au-dessus du Pont-de-l'Arche. Il est vrai qu'à partir de 866 on ne les voit plus passer au delà de Paris.

Un grand pont en bois, dont les deux entrées

étaient munies de forts défendus par des soldats aguerris, traversait la Seine, à peu près dans la position actuelle du Pont-Neuf, à la pointe de l'île de la Cité. Cette construction, importante pour la défense de Paris, avait été achevée en 870, plus de quatre ans après le dernier départ des Normands. Les fortifications de Paris consistaient à cette époque (outre le grand pont, lequel défendait la tête de la Cité et les deux bras de la Seine) dans l'enceinte même de la Cité, et dans une autre enceinte (au nord du grand bras de la Seine) qui commençait derrière Saint-Gervais et venait aboutir à la forteresse du Grand-Pont (1). Il n'y avait point d'enceinte au midi de la Cité (rive gauche de la Seine). Le fort qui défendait le pont du Petit-Bras (2) était isolé, et communiquait avec la Cité par le pont qui y tenait. Toutes ces fortifications étaient solidement bâties, en 885, quand les Normands reparurent devant Paris pour en faire le siège. On ne vit plus alors, comme jadis, les religieux de Saint-Germain-des-

(1) Depuis le Pont-au-Change.

(2) Ou Petit-Pont, au bout duquel était le Petit-Châtelet, comme le Grand tenait au bout du Pont-au-Change.

Prés et ceux des alentours, chercher au loin une retraite assurée : ils accoururent se réfugier dans les murs de Paris, apportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux.

Les témoignages contemporains portent à quarante mille hommes l'armée des Normands qui revint assiéger Paris en 885. Sigefroi commandait cette masse formidable.

CHAPITRE III

Charles le Gros monte sur le trône de France. — Les Normands reparaissent devant Paris. — Sigefroi et l'évêque Gozlin. — Eudes, comte de Paris. — Dispositions pour l'attaque de la Cité. — Premier assaut. — Second assaut. — Les Normands sont repoussés. — Ils se livrent à d'horribles cruautés aux invirons de Paris. — Assaut général. — Machines défensives des assiégés. — Nouvelle mais inutile tentative des Normands. — Grand débordement de la Seine. — Les Normands mettent le feu à la tour du Petit-Pont. — Mort héroïque de douze braves Parisiens. — Sortie sur le camp des ennemis. — Le comte Henri vient au secours de Paris. — Trahison de Sigefroi. — Nouvel assaut général. — La peste se déclare dans la Cité. — Eudes va implorer le secours de l'empereur. — Il revient avec des troupes. — Henri le suit avec une armée. — Stratagème des Normands fatal aux Français. — Henri est tué. — Les Normands donnent encore un assaut général. — Bravoure d'un soldat français. — Arrivée de Charles le Gros. — Il fait un traité honteux avec l'ennemi. — Fin du siége. — Mort de Charles le Gros. — Eudes lui succède.

(885-888)

« Si la capacité du prince, dit un historien (1) en parlant de Charles le Gros, avait répondu à

(1) Le P. Daniel, *Histoire de France.*

l'étendue de son empire, rien n'aurait été plus avantageux à la France que la réunion de tous ses États sous un seul chef. Charles pouvait par ce moyen fondre de tous côtés sur les Normands et les accabler. Mais un grand État est un grand poids sous lequel un petit génie succombe, et tel était Charles. »

Des projets d'envahissement et de vengeance, inspirés par la nouvelle des troubles de la France, venaient de réunir les Normands de la Seine, du pays Bessin et de la Loire, auxquels se joignirent des troupes d'Angleterre et de Belgique. Cette masse d'hommes composait l'armée normande, la plus formidable qui eût encore remonté le cours de la Seine. Leur flotte ne rencontra aucun obstacle jusqu'à la hauteur et en vue de Paris, où elle arriva le 25 novembre 885.

Sigefroi, le chef de cette grande armée, voulut, avant d'en venir à la force ouverte, tenter les voies de la ruse et de la surprise. Il demanda à parler à l'évêque de Paris, nommé Gozlin, et n'hésita pas à entrer dans la ville. On le conduisit chez le prélat, qu'il salua avec beaucoup de respect, le priant de donner passage à ses troupes au travers de la Cité, et à ses vaisseaux par-dessous

les ponts, l'assurant que dans ce passage on ne commettrait pas le moindre désordre.

L'évêque, qui avait bien prévu la demande qu'on lui ferait, et qui s'était consulté avec le gouverneur et les principaux de la ville sur la réponse qu'il devait faire, parla à Sigefroi en ces termes : « Seigneur, l'empereur Charles, dont vous connaissez la puissance, m'a chargé, et a chargé tous ceux qui sont dans ces murs, de la garde de cette place. Elle est la capitale du royaume ; tout le bonheur et tout le malheur de l'État en dépendent ; nous en sommes responsables, et quelque droites que nous croyons que soient vos intentions, nous agirions contre notre devoir et contre la prudence si nous y introduisions des troupes étrangères. Nous ne pouvons vous accorder le passage que vous demandez, et en vous refusant, nous faisons ce que vous feriez vous-même, si vous étiez à notre place. »

A cette réponse, Sigefroi, changeant d'attitude et de ton : « Vous me refusez le passage, dit-il au prélat en le menaçant de la main, vous me refusez le passage, mon épée me l'ouvrira. Dès demain, nous verrons si vos tours sont à l'épreuve de mes machines et de la vaillance de mes sol-

dats. » Il se retira après ces mots, résolu à commencer sur-le-champ l'attaque de la ville.

Le comte ou gouverneur de Paris était Eudes, qui depuis fut roi. Il était fils du fameux Robert le Fort, qui avait été tué en combattant contre les Normands, sous le règne de Charles le Chauve. Il avait auprès de lui Robert, son frère, le comte Ragenaire, Aledran et plusieurs autres braves guerriers.

L'évêque Gozlin anima son peuple durant ce siége non-seulement par ses exhortations, mais encore par sa bravoure, avec la pensée qu'en combattant dans une guerre sainte pour des chrétiens contre des païens, il ne faisait rien de contraire à la sainteté de son caractère ni à la mansuétude épiscopale. Il était secondé par son neveu, homme d'une grande bravoure, l'abbé Ebles. Tels étaient les principaux chefs des troupes qui défendirent Paris avec tant de valeur et de persévérance.

Sigefroi ne fut pas plutôt de retour à son camp, qu'il commença à tout disposer pour l'attaque. Son armée était de quarante mille hommes, avons-nous dit, et les Normands qui l'étaient venus joindre avaient remonté la Seine avec sept

cents barques. Ces embarcations étaient assez grandes pour aller sur mer, et assez peu profondes pour pouvoir arriver par la rivière jusqu'à Paris. Ils en avaient beaucoup d'autres plus petites ; de sorte que le fleuve au-dessous de la Cité en était tout couvert, jusqu'à plus de deux lieues au delà.

Les Normands avaient transporté dans ces barques toutes sortes de machines, pour battre la tour qui défendait l'extrémité du Grand-Pont du côté septentrional de la Cité. Le lendemain, dès le matin, on vit sur la rivière une grande quantité de bateaux pleins de soldats, qui faisaient front au pont et à la tour, et une foule de soldats sur le rivage, se préparant à l'attaque par terre et par eau. Dès que le signal fut donné, les balistes ou pierriers commencèrent à tirer, pour ruiner les créneaux et toutes les défenses de la tour, et en même temps les troupes de terre et celles des bateaux s'étant avancées, attaquèrent avec des frondes et des flèches. On leur riposta avec les mêmes armes, de la tour et du pont, et quelques barques s'approchèrent jusqu'au pied de la tour, à l'entrée du pont. L'évêque de Paris y fut blessé d'une flèche ; son écuyer périt à ses côtés. Cet assaut dura toute une journée. Il y eut un très-

grand nombre d'hommes tués de part et d'autre ; mais la perte fut beaucoup plus considérable du côté des assiégeants.

Cependant les balistes avaient mis la tour en très-mauvais état : tous les parapets avaient été ruinés, la plate-forme et le couronnement s'étaient écroulés, et l'on ne pouvait plus placer d'archers pour tirer contre l'ennemi qu'à quelques fenêtres. Pourtant, comme les fondations étaient bonnes, on répara en partie ce dommage pendant la nuit. Le comte Eudes, en prévision de ce qui était arrivé, avait donné ses ordres pour préparer une forte charpente de poutres et de soliveaux, qu'il fit transporter sur le haut de la tour et dont il fit faire comme un double étage, presque à la même hauteur qu'avait eue la tour, et il y posta des soldats qui n'y étaient guère moins couverts que derrière des créneaux.

Le lendemain, dès le grand matin, les Normands revinrent à l'assaut avec la flèche et la fronde, et les balistes recommencèrent à tirer contre la tour. On avait aussi élevé des balistes sur le pont; elles démontèrent plusieurs de celles de l'ennemi. Sigefroi, pendant la nuit, avait fait faire des galeries couvertes, suivant la méthode

usitée dans les siéges de cette époque; à la faveur de ces galeries, on approchait sans danger de la muraille pour la saper par le pied ou pour la renverser avec le bélier. Ces galeries devaient être solides, pour résister aux grosses pierres qu'on faisait rouler du haut des murailles. On les couvrait ordinairement de peaux de bêtes fraîchement écorchées, pour empêcher qu'on n'y mît le feu.

Eudes s'était muni de tous les matériaux nécessaires pour renverser ces galeries, et les ayant rompues en quelques endroits, il fit jeter quantité de poix fondue et d'autres matières enflammées sur les Normands qui se trouvaient au pied de la muraille : plusieurs en furent brûlés; d'autres, pour éteindre le feu qui avait pris à leurs vêtements, se jetèrent dans la rivière; mais rien n'était capable de ralentir la fureur de ces féroces ennemis du nom français.

Pendant l'assaut, la cavalerie des Normands, qui revenait du pillage, arriva au camp. Sigefroi, pour ménager ses fantassins que ces deux assauts avaient déjà beaucoup fatigués, fit mettre pied à terre aux cavaliers, et les amena tout frais au combat. Eudes et Ebles firent des prodiges de valeur; l'un et l'autre tuèrent de leur main plu-

sieurs des ennemis, dans des sorties qu'ils exécutèrent sur ce nouveau renfort; et Ebles, dont la force était extraordinaire, fit des exploits qui jetaient la terreur partout où il se montrait.

Les Normands furent repoussés avec une grande perte; mais, alors que les Français se réjouissaient de leur victoire, et que sur le pont et sur les murailles de la ville retentissaient des cris de joie, il arriva une catastrophe qui remplit d'épouvante les Parisiens. La muraille de la tour du côté des ennemis, sans doute ébranlée par les balistes qui la battaient sans relâche, s'écroula tout à coup, et il s'y déclara une si grande brèche, qu'on voyait de dehors jusque dans l'intérieur de la tour.

Ce malheur et l'effroi qu'il inspira aux assiégés redonnèrent un nouveau courage aux Normands, que leurs chefs ramenèrent à l'assaut. Il fut encore soutenu avec toute la vigueur imaginable, tandis que du pont on faisait jouer sans relâche les balistes, dont presque tous les coups portaient; de sorte que les Normands, désespérant de forcer la brèche, toute grande qu'elle était, prirent le parti d'incendier la tour. Ils amassèrent au pied beaucoup de fagots, de

la paille et d'autres matières combustibles qu'ils allumèrent. Ce feu fut bientôt si grand, que tout était perdu si le vent eût soufflé dans la direction de la tour; mais par le plus grand des bonheurs, la flamme s'élança du côté des ennemis et s'éloigna de la tour. Comme on était au bord de la rivière, et que le comte Eudes donnait ses ordres avec une grande présence d'esprit, le feu fut vite éteint. Les ennemis, voyant tous leurs efforts inutiles, perdirent encore une fois courage et commencèrent à lâcher pied; trois cents d'entre eux restèrent sur la place en cette occasion. Les Parisiens firent une perte considérable dans la personne de Robert, seigneur d'une grande bravoure, qui fut percé d'un javelot, et expira sur-le-champ (28 novembre 885).

Sigefroi et les autres chefs normands, appréhendant que leurs troupes ne se rebutassent, discontinuèrent les attaques durant quelques jours, pendant lesquels, pour les ranimer, ils les menèrent au pillage de tous côtés aux environs de Paris, où il se commit des excès et des cruautés qu'on ne peut raconter sans horreur. Ils dépeuplèrent tout le pays, massacrant sans miséricorde hommes, femmes, enfants, emmenant en

captivité ceux auxquels ils laissaient la vie : les autres qui échappaient à leur fureur se sauvaient dans les bois, dépouillés de tout, et, faute de vivres, la plupart y périssaient.

Les Normands travaillèrent pendant ce temps-là à fortifier leur camp contre les troupes qu'ils savaient qu'on levait dans les provinces. Il y avait surtout dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés une garnison française qui les inquiétait beaucoup : ils firent tout autour de ce monastère une espèce de circonvallation avec des forts, où ils mirent des troupes pour empêcher les courses de cette garnison. Enfin, désespérant de forcer les assiégés tant que ceux-ci auraient l'avantage de tirer sur eux du haut en bas, ils bâtirent une sorte de tour en bois à plusieurs étages, qui avait un toit bien couvert et bien solide. On la faisait marcher avec des roues, et elle pouvait contenir soixante hommes armés, qui, tandis qu'on donnerait un nouvel assaut à la tour, devaient tirer des flèches contre ceux qui la défendaient, et faciliter ainsi l'approche des assaillants. Ils firent de nouvelles galeries, et disposèrent tout pour donner un assaut général à la tour, au pont et à la ville même.

Quelques jours après le dernier engagement, la Seine parut dès le matin toute couverte de soldats dans des bateaux, comme s'ils eussent voulu insulter en même temps la ville et le pont, et ils commencèrent à tirer contre la Cité quantité de boulets de plomb de leurs balistes, qu'ils avaient dressées sur des barques. Le comte Eudes, ayant fait sortir des murs un assez grand nombre de fantassins, partagea ce corps en trois bataillons. Il destina le plus considérable à la défense de la tour, pour soutenir et pour relever ceux à qui l'on avait confié la garde de ce poste. Il mit les deux autres sur le pont, pour repousser l'ennemi s'il l'attaquait, et l'on borda aussi le pont de balistes, qui lançaient des pierres et des dards. Mais ce n'étaient, du côté de la ville et du pont, que de fausses attaques, pour partager l'attention des combattants : le grand effort était destiné contre la tour.

La tour de bois, dont il a été parlé, fut poussée par les Normands fort près de l'attaque; mais elle fut bientôt démontée par les balistes des assiégés, et rendue inutile. Les assiégeants avaient fait un détachement de mille hommes pour monter à la brèche, dont les Parisiens avaient eu le

temps de rendre l'abord plus difficile par de nouveaux retranchements qu'ils avaient élevés à l'entrée de la tour. Ces mille hommes étaient partagés en plusieurs pelotons qui se soutenaient les uns les autres, de manière à se succéder sans interruption. Ils firent pendant quelque temps un si puissant effort, que peu s'en fallut que la tour ne fût emportée; mais enfin ils furent repoussés avec une très-grande perte.

La nuit suivante, à la faveur de leurs galeries, ils s'occupèrent à combler entièrement le fossé avec des fascines, des pierres, de la terre. Comme il était profond, les fascines venant à leur manquer, ils y jetèrent le matin tous les chevaux morts du camp, des bœufs, des vaches qu'ils tuèrent à cet effet; mais tout cela ne suffisait pas encore à combler le fossé. Alors une idée horrible vint à ces barbares : ils avaient fait dans leur dernière course une grande quantité de captifs; ils les égorgèrent à la vue des Français qui gardaient la tour, et jetèrent leurs corps dans le fossé pour aider à le remplir. L'évêque de Paris, un des témoins de cet effroyable spectacle, frémit d'horreur, et prit Dieu à témoin de cette cruelle boucherie. Il invoqua sa justice contre ces hommes

dénaturés, et, transporté d'un zèle guerrier, il perça sur-le-champ d'un coup de flèche un soldat, qui tomba mort dans le fossé avec ceux qu'il venait d'égorger.

Tout le jour se passa à combler le fossé, et la nuit suivante à avancer les galeries jusqu'au pied de la tour. Les Normands commencèrent à la battre, à l'abri de ces galeries, avec trois béliers par trois côtés : l'orient, l'occident et le septentrion. Les assiégés, bien préparés, mirent en usage leurs machines défensives, et entre autres une qui consistait en une longue et grosse poutre ferrée en pointe par le bout, qu'ils faisaient jouer et tomber perpendiculairement avec violence, à diverses reprises, sur les galeries, pour les percer et les rompre; et, après les avoir ébranlées avec cette machine, ils faisaient tomber dessus de très-grosses pierres ou d'autres objets fort pesants, pour les écraser avec tous ceux qui étaient dessous. Ils réussirent : ils crevèrent les galeries, empêchèrent presque tout l'effet des béliers, et les ennemis furent contraints de quitter cette attaque. Hors d'espérance de forcer la tour, ils tentèrent un autre moyen. Voyant que ce poste n'était si fort et si difficile à emporter qu'à cause du cou-

rage de ceux qui le défendaient, et qu'il était sans cesse ravitaillé par les troupes de la ville, ils résolurent d'en rompre la communication en brûlant le pont. Ils prirent donc trois de leurs plus gros vaisseaux, et en firent des espèces de brûlots, qu'ils remplirent de paille, de bois et d'autres matières combustibles. Ils les placèrent assez près du pont; puis ils y mirent le feu. Plusieurs hommes, escortés par des soldats, les tiraient avec des cordes tout le long du bord de la rivière pour les faire aller sous le pont du côté de la tour d'attaque, afin de mettre en même temps le feu au pont et à la tour.

Ce dessein et ce spectacle alarmèrent extrêmement les Parisiens, qui en appréhendaient avec raison les suites. De tous côtés, de dessus les murailles, de dessus le pont et de la tour, le peuple et les soldats criaient et invoquaient le nom de saint Germain, évêque de Paris. Leurs prières furent exaucées. Dès que ceux qui conduisaient les bateaux les eurent abandonnés, après les avoir poussés contre le pont, ils furent portés contre une espèce d'éperon de pierre qui servait comme d'arc-boutant pour soutenir le pont, et où l'on pouvait descendre de dessus le pont

même. On y accourut; les plus hardis montèrent sur les vaisseaux, en éteignirent le feu, et les amenèrent en triomphe à la ville.

Après tous ces revers, on devait espérer que les Normands abandonneraient enfin leur entreprise. On était à la fin de janvier (886), et le siége durait déjà depuis cinq à six semaines sans qu'il fût guère plus avancé que le premier jour. En effet, le lendemain de la tentative du pont, avant le lever du soleil, les ennemis retirèrent des fossés de la tour la plupart de leurs machines et les matériaux de leurs galeries. Mais ce n'était qu'à dessein de reprendre haleine, et de faire quelques courses pour se fournir de vivres et de fourrage, et remplir les magasins du camp.

Pendant cette espèce de suspension d'armes, il arriva une catastrophe qui causa la plus grande douleur aux Parisiens. Du côté opposé à celui de la grande attaque, c'est-à-dire au midi, où le plus petit bras de la rivière coulait entre la Cité et la campagne, il y avait aussi un pont (1) défendu pareillement par une tour (2). Le débordement de

(1) Le Petit-Pont.
(2) Depuis le Petit-Châtelet.

la rivière, au commencement de février, fut si grand et si violent, qu'il emporta le pont qui faisait communiquer cette tour avec Paris. Les chefs normands n'eurent pas plutôt vu ce désastre, qu'ils détachèrent promptement quantité de soldats pour passer la rivière dans des bateaux, afin d'attaquer la tour de concert avec ceux qui étaient déjà de l'autre côté. Il n'y avait que douze hommes dans la tour, mais tous résolus et décidés à périr plutôt que de se rendre. On les somma en vain de capituler : on les attaqua alors; mais il en coûta la vie aux plus hardis des ennemis. Enfin, pour ne pas s'exposer à perdre plus de monde, les Normands poussèrent pendant la nuit un chariot chargé de bois et de paille contre la porte de la tour, et y mirent le feu. Le petit nombre de ceux qui étaient dans la tour et le manque d'eau pour éteindre l'incendie, firent qu'il gagna promptement, et que ses défenseurs furent contraints de l'abandonner. Ils en sortirent, et se retirèrent sur le bout du pont qui n'avait point été emporté par les eaux.

Il n'y avait plus à reculer; il fallait mourir ou se rendre. On accablait ces braves d'une grêle de flèches et de pierres; mais personne n'osait les

approcher à la longueur de l'épée ou du javelot. N'étant ainsi attaqués que de loin, tout ce qu'ils pouvaient faire était de se couvrir de leurs boucliers, déjà tout hérissés de flèches ou fracassés par les coups de pierres. Comme ils étaient réduits à cette extrémité, quelques Normands leur crièrent de se rendre, et qu'ils auraient la vie sauve. Ils n'avaient point d'autre parti à prendre; ils acceptèrent l'offre qu'on leur faisait. Mais ils ne se furent pas plutôt laissé approcher, qu'on les saisit. On leur ôta leurs armes, et le chef des Normands ordonna qu'on les passât au fil de l'épée, à l'exception d'un seul, qu'il fit séparer des autres.

Il se nommait Ervée : c'était un homme d'un port majestueux, et dont toutes les manières indiquaient la haute noblesse. On ne l'avait épargné que pour lui faire payer sa rançon et celle de ses héroïques compagnons. Mais il s'échappa des mains de ceux qui le tenaient, et, sautant sur son épée : « Traîtres, s'écria-t-il, vous voulez que je survive à mes frères d'armes pour me faire votre esclave; je périrai; mais auparavant quelqu'un de vous mourra encore de ma main. » Il fut percé à l'instant de plusieurs coups et jeté à la rivière comme les autres, à la

vue d'une foule de Parisiens qui regardaient du haut des murailles de la Cité ce triste spectacle, sans pouvoir faire autre chose que de pousser des cris et des gémissements inutiles. La tour fut rasée dès le lendemain.

Quelques jours après, les Parisiens crurent le siége levé, parce qu'ils virent un corps considérable d'ennemis décamper du côté de la grande attaque ; mais ce n'était que pour aller à leur tour chercher du butin qu'ils opéraient ce mouvement. Ebles, les voyant éloignés, fit une sortie sur leur camp avec une poignée d'hommes, et y mit le feu en plusieurs endroits. Quelques troupes d'ennemis, beaucoup plus nombreuses que la sienne, parurent pour l'envelopper ; mais il fit toujours si bonne contenance dans sa retraite, qu'ils n'osèrent l'approcher. D'ailleurs ceux des Normands qui quittèrent le camp de devant Paris pour aller ravager le pays d'entre la Seine et la Loire, n'y rentrèrent pas tous. Ils voulurent en passant emporter Chartres d'emblée; mais ils y furent très-mal traités par deux braves capitaines, Godefroi et Eudes, qui leur tuèrent quinze cents hommes dans une seule affaire. Ils ne furent pas plus heureux dans l'attaque du Mans

et de quelques autres villes; ils furent repoussés presque partout.

Si vigoureuse que fût la résistance des Parisiens, et quelque déterminés qu'ils fussent à périr plutôt que de se rendre, il leur aurait pourtant fallu succomber enfin; il leur était nécessaire au moins d'avoir une espérance pour soutenir leur résolution. L'empereur Charles le Gros avait bien des embarras au delà du Rhin et des Alpes, où les divisions des seigneurs les plus puissants et leur peu de soumission causaient de graves désordres. Charles ordonna au comte Henri d'assembler un grand nombre de troupes pour jeter des secours d'hommes et des vivres dans Paris. Henri partit au mois de février, et arriva à quelques lieues de Paris sans avoir rencontré aucun ennemi sur sa route. Après avoir reconnu le pays et donné avis de son approche à Eudes, il marcha la nuit vers le camp des Normands, y donna l'alarme en divers endroits par où il le fit attaquer avec grand bruit; en même temps, du côté que les ennemis avaient abandonné pour courir aux postes en danger, il conduisit lui-même un convoi de vivres dans la ville, où il laissa aussi des soldats. Puis, sortant de Paris avec ce qu'il

ramenait de troupes, Henri causa une nouvelle alarme dans le camp ennemi. Les Normands voulurent lui couper le passage; mais les défenseurs de la tour ayant fait une grande sortie pour favoriser la retraite de leur allié, les ennemis furent mis en déroute, et Henri leur passa sur le corps. Ce renfort donna autant de cœur aux assiégés que d'inquiétude aux assiégeants. Sigefroi eut recours à la ruse, et fit proposer une entrevue à Eudes. Celui-ci sortit de la tour, et s'avança au delà du fossé où Sigefroi l'attendait. Après qu'ils eurent parlé quelque temps ensemble, seul à seul, Eudes s'aperçut que des soldats normands se glissaient l'un après l'autre dans les chemins creux. Il fit trop tard cette remarque, car il se vit investi dans le moment; mais, mettant aussitôt l'épée à la main, il se fraya un passage au travers de ces traîtres, qui le poursuivirent jusque sur le bord du fossé; ils en furent repoussés par des soldats de la tour, qui firent une sortie contre les Normands dès qu'on eut reconnu leurs intentions perfides.

Sigefroi, voyant son coup manqué, la Cité ravitaillée, la garnison renforcée, et gagné par l'argent que lui donna l'évêque de Paris, proposa

dans le conseil de guerre de lever le siége ; mais tous ses collègues s'y opposèrent, et ses soldats le pressèrent de les mener à l'attaque de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, pour la piller. Il y consentit; mais comme on disposait tout pour l'assaut, les religieux offrirent de l'argent pour se racheter du pillage, et les soldats s'en contentèrent. Sigefroi proposa de nouveau à ses propres troupes d'abandonner le siége de Paris, dont il croyait le succès désespéré : il ne fut point écouté. L'envie que les Normands avaient de s'établir dans un si bon pays et dans une position d'où ils pourraient aisément ravager toute la France, leur faisait paraître tout facile. Un nouvel assaut général contre le pont et la Cité fut donc résolu pour le lendemain. Les Normands disposèrent quantité de bateaux, qu'on joignit ensemble de manière à pouvoir soutenir des échelles pour escalader la ville. Ils distribuèrent des troupes sur les bords de la Seine et dans l'île voisine de la Cité (1), d'où elles devaient partir, pour venir à l'assaut au quartier de la ville qui leur était marqué. D'autres furent destinées pour l'attaque du pont; d'autres

(1) Aujourd'hui l'île Saint-Louis.

enfin pour emporter la tour dont on n'avait encore pu venir à bout après tant d'efforts.

Eudes, jugeant par ces préparatifs du dessein des ennemis, mit de son côté ordre à la défense et assigna à chacun son poste. L'assaut se donna avec toute la fureur imaginable ; mais partout les Normands furent repoussés. Deux de leurs chefs, qui portaient le nom de *rois,* furent tués, et il y en eut un grand nombre de noyés dans la Seine. Sigefroi, peu chagrin de ce mauvais succès, qu'il avait prévu, demanda à ses gens s'ils étaient contents et s'ils ne suivraient point enfin son avis : personne n'osa plus lui résister. Le siége fut donc levé.

Sigefroi, ayant fait, sur la fin de cette année (886), beaucoup d'autres ravages en France, s'en alla dans la Frise, où il fut assassiné quelque temps après son arrivée. Une partie des Normands, malgré le départ de Sigefroi, s'obstina à rester et à poursuivre le siége. L'évêque de Paris mourut sur ces entrefaites, fort regretté du peuple.

Mais ce qu'on voit souvent dans les longs siéges, arriva dans celui-ci. La disette et la misère des habitants, l'air corrompu par l'infection des cadavres demeurés dans les fossés de la tour et sur

les bords de la Seine, causèrent la peste dans Paris; et, tous les jours, ce redoutable fléau faisait périr beaucoup plus de monde que le fer des ennemis.

Avant que la ville fût réduite à la dernière extrémité, on avertit Charles le Gros de l'état où elle se trouvait; et de l'impuissance où l'on serait bientôt de résister davantage. Eudes fut chargé lui-même d'aller vers l'empereur : il partit, après avoir choisi pour le remplacer l'abbé Ebles, qui s'était acquis une grande réputation dans les guerres précédentes, et qui avait beaucoup contribué à la défense de la ville pendant ce siége. Pendant l'absence d'Eudes, les Normands ne firent aucune entreprise, se contentant de serrer de près la Cité, et d'empêcher que rien n'y entrât. Ebles fit exécuter de temps en temps quelques petites sorties qui réussirent, mais qui n'eurent point cependant de suites considérables.

Quelque temps après, Eudes donna avis de son retour aux Parisiens, et parut sur les hauteurs de Montmartre, avec un petit corps d'armée partagé en trois troupes. Il ne pouvait entrer que par la porte de la tour, du côté du septentrion, le Petit-Pont, du côté du midi, étant rompu par les

eaux, comme nous l'avons dit plus haut. Aussi, dès que les Normands eurent vent de son arrivée, ils firent repasser toutes leurs troupes, qu'ils avaient de l'autre côté de la Seine, pour l'empêcher de rentrer dans la ville. Ils construisirent de nouveaux retranchements de ce côté-là, persuadés que si ce secours pouvait être repoussé, la ville ne résisterait plus. Ils firent aussi avancer quelques escadrons vers Montmartre, afin de harceler les troupes du comte, et de les charger par derrière, au cas où il entreprendrait de forcer les retranchements.

Adalelme, à qui Eudes avait donné le commandement de son arrière-garde, poussa et chargea plusieurs fois ces escadrons pendant la marche. Enfin Eudes parut en vue du camp ennemi, et se disposa à le forcer. Il n'eut pas plutôt commencé à escarmoucher, qu'Ebles, avec presque tout ce qu'il y avait de soldats dans la ville, fit une sortie contre les ennemis, qui, attaqués des deux côtés, quoique par des troupes beaucoup plus faibles que les leurs, lâchèrent pied devant Eudes. Il passa au travers du camp ennemi, rapide comme la foudre. Les Normands firent d'inutiles efforts pour couper au moins Adalelme; mais ce

chef força tout ce qui s'opposa à son passage; Eudes et lui arrivèrent aux fossés de la tour, avec presque tout leur monde.

Eudes, étant entré dans la ville, encouragea les habitants par l'assurance qu'il leur donna d'un grand secours pour faire lever le siége; sa promesse se réalisa bientôt. Le comte Henri, à la tête d'une armée composée de troupes françaises et germaniques, le suivit de près, et se fit bientôt voir à la ville, résolu ou de forcer le camp des ennemis, ou de les assiéger eux-mêmes dans leurs retranchements, qu'ils avaient beaucoup augmentés depuis la nouvelle de son approche. Henri se campa en vue des Normands. Ceux-ci avaient, par un stratagème assez ordinaire, fait autour de leur camp, à quelque distance, quantité de fosses peu éloignées les unes des autres, et les avaient couvertes de gazon, de paille et de terre, pour embarrasser la cavalerie française, au cas où l'on en viendrait à un combat. Comme ils s'aperçurent que le général de l'armée venait souvent reconnaître leurs retranchements, et qu'il s'en approchait de fort près, ils mirent en embuscade quelques soldats qui eurent ordre de faire une décharge de flèches sur

la troupe du général dès qu'il paraîtrait, et de se retirer aussitôt vers le camp par l'endroit où étaient les fossés. Ce stratagème ne leur réussit que trop bien. Le comte Henri, étant venu avec peu de monde considérer le terrain des environs du camp, donna dans le piége. Voyant le petit nombre d'ennemis auxquels il avait affaire, il se mit à les poursuivre vers le camp. Lui et la plupart de ses gens tombèrent dans les fosses couvertes, et comme elles étaient étroites et profondes, leurs chevaux ne purent se relever. En même temps les Normands, qui n'attendaient que cela, sortirent de leur camp en grand nombre, et assommèrent le comte avec tous ceux de sa suite qui ne purent ou qui ne voulurent pas fuir.

La mort de leur général déconcerta les troupes françaises : on ignorait d'ailleurs les ordres qu'il avait reçus de l'empereur. Les retranchements de l'ennemi paraissaient très-difficiles à forcer. La désertion commença au bout de quelque temps, et l'armée se débanda entièrement. Les Normands, délivrés de la crainte qu'Henri leur avait inspirée, mais très-ennuyés de la longueur du siége, résolurent de donner encore un assaut général. Ils le firent avec toute la fureur que leur inspirait l'im-

patience de voir la fin de leur entreprise. Il fut soutenu par les assiégés avec leur valeur ordinaire, tandis que ceux qui n'étaient point occupés à la garde des postes, faisaient partout dans la Cité des vœux à sainte Geneviève et à saint Germain. L'attaque se donna avec tant de vigueur, que quelques-uns des Normands sautèrent sur la muraille de la ville, et commencèrent à crier *victoire*. Près de là, par bonheur, se rencontra un brave soldat nommé Gerbold, de très-petite taille, mais d'une force et d'un courage extraordinaires : voyant que tout était perdu si les ennemis demeuraient sur la muraille, il alla à eux, suivi seulement de cinq autres hommes, tua les premiers qu'il rencontra, culbuta les autres, renversa les échelles et pourvut à la sûreté de cet endroit. Quelques autres Normands avaient aussi sauté sur le pont ; mais ils y périrent.

Le plus grand effort était du côté de la tour. On y avait planté une croix sur les retranchements, pour animer les soldats à la défendre contre les païens. Ceux-ci tentèrent encore une fois de mettre le feu à la tour, et en allumèrent un si grand au pied, que ceux qui la défendaient du côté de la campagne furent obligés de l'aban-

donner. On crut alors tout perdu, et celui qui commandait dans la tour, jugeant qu'il n'y avait plus d'espérance de salut que dans un effort suprême, ouvrit les portes et fit une sortie, l'épée à la main, avec tous ses gens. Elle fut exécutée si à propos et avec tant de furie, que les Normands furent repoussés avec un très-grand carnage, et le feu éteint. Ainsi finit l'assaut, qui avait déjà cessé à la ville et au pont, où les ennemis perdirent beaucoup de monde : on reporta la croix dans la ville en chantant le *Te Deum*.

Cependant, l'empereur ayant appris la mort du comte Henri, et que son armée s'était débandée, en assembla promptement une autre, et vint lui-même au secours de Paris. Il se montra en vue de la ville, sur les hauteurs de Montmartre, au mois de novembre 886, un an après les préliminaires du siége que nous venons de raconter. Les Normands, sans faire paraître aucune crainte, l'attendirent dans leurs retranchements. Cette contenance étonna l'empereur, qui avait cru que la seule nouvelle de sa marche les contraindrait à lever le siége. Il n'osa pas les attaquer ; mais, afin que son voyage ne fût pas

inutile, il leur fit proposer un accommodement si avantageux, qu'ils l'acceptèrent. Outre une forte somme d'argent qu'on offrait de leur compter au mois de mars prochain, on leur donna, en attendant, des terres en Bourgogne, parce que la plupart des peuples de cette contrée n'avaient pas jusqu'alors voulu reconnaître l'empereur. La paix fut signée, et ce prince, après un si honteux traité, reprit la route de Germanie plus déshonoré que s'il avait été battu.

L'empereur s'étant retiré, les Normands, pour aller en Bourgogne, voulurent passer avec leurs vaisseaux sous les ponts de Paris. Cela n'avait point été stipulé dans le traité, et les Parisiens se mirent en devoir de s'opposer à leur passage. L'abbé Ebles blessa d'un coup de flèche celui qui conduisait le bateau le plus avancé, et il y eut encore des coups tirés de part et d'autre, et quelques hommes tués. Mais enfin les Normands cédèrent ; et, comme c'était pour eux une nécessité d'avoir leurs bateaux, dont le nombre était d'au moins sept à huit cents, ils entreprirent, avec beaucoup de peine, de les tirer de l'eau et de les transporter par terre au-dessus de Paris. Ils en vinrent à bout ; mais, les Parisiens ne voulant

pas qu'ils les remissent à flot si près de leur ville, ils ne le firent qu'à environ deux mille pas au-dessus.

Le siége de Paris par les Normands, avec toutes ses vicissitudes, dura du 25 novembre 885 au mois de mai 887. Huit rudes assauts furent livrés à la ville, dont tous les citoyens, prêtres et laïques, se défendirent, comme on vient de le voir, avec une admirable énergie.

En 888, Charles le Gros mourut dans l'oubli, et Eudes, qui s'était acquis la faveur du peuple par sa belle défense de Paris contre les Normands, fut mis sur le trône par l'assemblée générale des seigneurs français.

CHAPITRE IV

Rollon viole la défense faite par le roi Harald de se livrer à la piraterie. — Sa condamnation à un bannissement perpétuel. — Son arrivée à Rouen avec ses compagnons. — Soumission spontanée des habitants. — Charles le Simple veut lutter, mais en vain, contre Rollon. — Il se décide à traiter avec le chef scandinave. — Traité de Saint-Clair-sur-Epte qui donne la Neustrie à Rollon. — Il se fait baptiser et épouse Gisèle. — Gouvernement de Rollon. — Le *haro*. — Son origine. — Mort de Rollon. — Son éloge. — Son fils Guillaume Longue-Épée lui succède. — Sagesse et valeur de ce duc. — Sa mort tragique. — Richard Sans-Peur, troisième duc de Normandie. — Louis d'Outre-mer veut déposséder ce jeune prince. — Richard est arraché au péril qui le menace. — Bataille près de la Dive, où le roi de France est fait prisonnier. — Diverses guerres. — Vertus de Richard. — Il meurt. — Avénement de Richard II. — Guerre avec l'Angleterre. — Massacre des Saxons en Angleterre. — Vengeance. — Robert, roi de France, s'allie avec Richard. — Mort de Richard. — Richard III lui succède. — Sa fin prématurée. — Robert le Diable. — Coup d'œil sur son règne et son caractère. — Naissance de Guillaume le Conquérant. — Mort de Robert en Terre-Sainte.

(887-1035)

Nous allons voir maintenant paraître sur la scène, en France, le fameux Rollon; mais au-

paravant il faut nous transporter dans le Nord, pour connaître les événements qui amenèrent ce chef de pirates dans notre patrie.

Après une grande révolution en Norwége, dont le résultat avait été la conquête d'une partie de ce pays par Harald, roi norwégien, Rognewald, père de Rollon et partisan de Harald, devint un des nobles les plus puissants, les plus riches et les plus considérés de Norwége. Harald, ayant terminé le cours de ses conquêtes, donna tous ses soins au maintien de la paix intérieure de ses États. Il abolit, entre autres abus, celui du *strandhug,* ou l'enlèvement du bétail dont on se saisissait dans les incursions sur les côtes voisines. Cet usage invétéré était le fléau du peuple, et pesait principalement sur les laboureurs. Mais il était très-difficile de réprimer des usages devenus en quelque sorte nationaux: malgré les exemples sévères qu'Harald dut faire pour punir les fauteurs endurcis du *strandhug,* Rollon osa encore s'y livrer dans le royaume même d'Harald. Justement indigné d'un tel mépris pour ses lois, le roi norwégien fit prononcer par une assemblée des grands de l'État le bannissement perpétuel du coupable.

Alors Rollon entra dans une sorte d'association avec d'autres chefs normands, et n'eut dans l'origine de supériorité sur eux que celle que s'acquiert toujours un génie extraordinaire sur le commun des hommes. Bientôt Rollon et ses gens pénétrèrent dans l'embouchure de la Seine, et la remontèrent jusqu'à Jumièges. Cédant aux prières du peuple et des marchands de Rouen, l'archevêque Witton envoya auprès de Rollon afin de lui demander sûreté pour leurs personnes et leurs biens, et de faire soumission au chef normand comme à leur seigneur : des traits de grandeur par lesquels Rollon s'était souvent signalé dans ses premières expéditions, avaient sans doute inspiré cette confiance aux habitants de Rouen. Ce fut une véritable suzeraineté que Rollon obtint sur le territoire de cette ville, à la condition d'en être le défenseur et le justicier : Rollon y consentit, bâtit un petit fort, et s'établit avec ses compagnons sur le fertile territoire de la Neustrie.

Aucune force armée ne vint troubler Rollon dans les premiers temps de son occupation : Charles le Simple et le comte Eudes se partageaient encore le sol et le pouvoir de la France; les querelles de ces deux prétendants leur firent

négliger le salut commun de l'État. Cependant le peuple voyait avec frayeur se former à Rouen l'établissement de Rollon : la Seine, la Loire, la Garonne étaient d'ailleurs bloquées par les Normands. Quand Charles et Eudes virent les hommes du Nord survenir au milieu de leurs querelles, chacun d'eux songea en secret à s'en faire un appui l'un contre l'autre. Pendant qu'une troupe de Normands pillait la Neustrie, une autre bande ravageait l'Aquitaine; Rollon remonta ensuite avec une forte armée la Seine jusqu'à Pont-de-l'Arche (898). Charles le Simple, devenu seul maître de la France, résolut de marcher à sa rencontre avec un gros corps d'armée; le Norwégien Hasting, investi du fief de Chartres, devait se joindre à lui. Ce corps prit position sur les bords de l'Eure, et d'après l'avis de Hasting, on essaya de traiter avec les Normands; mais ce fut en vain. Ils ne voulurent entendre à aucun accommodement, et répondirent qu'ils étaient venus, non pour faire la paix, mais pour subjuguer la France. Hasting conseilla alors de ne point tenter les chances d'un engagement avec l'armée normande, composée de l'élite d'une jeunesse belliqueuse et déterminée. Rollon, qui s'attendait à être attaqué

par les Français, avait, par précaution, fait entourer son camp d'une enceinte en terre ; sa prévoyance se trouva bientôt justifiée. A la pointe du jour les Français forcèrent l'entrée du camp; mais les Normands repoussèrent l'assaut, et leurs ennemis prirent la fuite. Après ce premier succès, Rollon leva son camp, remonta la Seine, surprit et dévasta Meulan. Les Français, ayant voulu s'opposer de nouveau à la marche des Normands, furent battus et mis en fuite. Cette expédition n'eut pas d'ailleurs d'autre suite.

Rollon, apprenant que Bayeux était mal fortifié, voulut tenter un coup de main sur cette place : il s'y porta à la hâte, pilla les environs et assiégea la ville elle-même (899). Les habitants se défendirent vaillamment, et firent prisonnier Bothon, un des chefs normands. Ces derniers offrirent une trêve d'un an, si l'on voulait leur remettre leur compatriote ; cette condition ayant été acceptée, Rollon se retira. La trêve étant expirée, les Normands surprirent Bayeux une seconde fois (900), tuèrent le comte Bérenger et un grand nombre d'habitants, et firent un magnifique butin, en même temps que quantité de prisonniers. Rollon épousa la fille de Bérenger,

nommée Popa, dont il eut un fils, Guillaume, et une fille, appelée Gerloc. Il se retira dès lors à Rouen, et organisa cette nouvelle colonie : ce fut à cette époque que ses compagnons l'élurent pour leur chef ou *duc* à vie.

Dès ce moment l'ordre et la paix commencèrent à régner dans cette contrée, qui avait le plus souffert des incursions normandes : Rollon laissa aux chrétiens le libre exercice de leur religion, et ils vinrent en foule se ranger sous ses lois. Mais on ignore quelles mesures prit le nouveau duc de Neustrie pour gouverner le territoire de Rouen, où Français et Scandinaves, chrétiens et païens, vivaient en parfait accord grâce à ses sages lois. Les Normands qui occupaient les autres parties du royaume s'unirent enfin à ceux de la basse Seine, et ne formèrent plus qu'un peuple.

Las d'une lutte acharnée contre les hommes du Nord, lutte dans laquelle la France avait presque toujours eu le dessous, Charles le Simple, de l'avis de tous les grands et des prélats français, envoya l'archevêque Francon à Rouen auprès de Rollon, pour lui offrir la Neustrie et la main de sa fille Gisèle, à condition qu'il se ferait chrétien, et qu'il vivrait dorénavant en bon ac-

cord avec la France. Rollon se montra assez traitable, d'autant plus qu'il ne s'agissait d'aucune obéissance de sa part; le roi ne désirait qu'un hommage simple. Il se montra d'ailleurs disposé à embrasser le christianisme; seulement, la Neustrie, que Charles lui offrait, ne lui convenait pas assez. Il représentait que cette contrée était déserte et inculte, que Rouen même était à peu près dépeuplé, et que son armée ne trouvait pas de quoi subsister dans ce pays. Charles lui offrit la Flandre; mais Rollon la trouva trop marécageuse. On soumit alors, pour contenter le chef des Normands, la Bretagne, ou du moins les fiefs de Rennes et de Dol à la Neustrie, et l'on convint que Rollon aurait la suzeraineté du tout. Bérenger de Rennes et Alain de Dol devaient lui prêter serment comme à leur suzerain.

De plus, Rollon, qui avait déjà répudié Popa, promit d'épouser Gisèle. Une fois bien d'accord, on décida que la paix serait conclue à Saint-Clair-sur-Epte, village qui séparait la Neustrie de l'Ile-de-France (912), et que le roi Charles y aurait une entrevue avec Rollon. Ce fut en présence de tous les grands de l'État que Charles signa l'acte important qui allait assurer la paix à la France.

Les barons conduisirent Rollon en présence du monarque, pour que le nouveau duc lui prêtât serment. En voyant la belle taille, le noble maintien et l'air martial du chef normand, les Français dirent « que bien appartenoit à tel homme tenir grande seigneurie. »

Un usage dont on ne connaît pourtant pas d'autre exemple, exigeait que le feudataire baisât le pied du suzerain : Rollon s'y refusa, trouvant inconvenant qu'un roi qui lui demandait grâce prétendît qu'il s'humiliât à ce point vis-à-vis de celui avec qui il avait traité d'égal à égal. Ce refus allait rompre tout traité, lorsque les seigneurs français, qui redoutaient avec raison les résultats déplorables d'un tel éclat, saisirent vivement les mains de Rollon et les mirent dans celles du roi. Rollon n'en voulut pas accorder davantage, et refusa opiniâtrément de plier le genou devant Charles. Enfin on parvint à décider un de ses lieutenants à achever le cérémonial ; mais celui-ci, aussi fier que son chef, prit le pied du monarque, et au lieu de le baiser respectueusement, l'éleva jusqu'à ses lèvres et fit tomber le roi à la renverse. Un tel outrage faillit occasionner un grand désordre ; mais les courtisans, voyant qu'ils

n'étaient pas les plus forts, prirent le parti de rire de cet événement, et le roi lui-même, trop faible pour pouvoir s'irriter, partagea leur hilarité et consentit à tout.

Charles retourna ensuite dans ses domaines, et Rollon revint à Rouen, où il se fit instruire et baptiser par l'archevêque Francon, avant de s'unir à Gisèle. Le plus grand nombre des Normands embrassèrent le christianisme à l'exemple de leur duc. D'après la coutume liturgique de ces siècles, les néophytes portaient, toute une semaine, une robe blanche, symbole de la pureté indispensable pour recevoir le baptême : Rollon se conforma à cette cérémonie aves autant d'exactitude que de véritable piété. Chacun des jours de cette retraite fut signalé par un don de ce prince à quelque église, dont il s'était fait désigner les principales par le prélat, son catéchiste.

« Avant de partager ma terre aux seigneurs de mon armée, avait dit Rollon, je veux donner à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints que vous m'avez nommés, afin de mériter leur protection. »

Récapitulons en quelques mots les avantages du traité de Saint-Clair-sur-Epte pour la France.

Nous disons les avantages, et ce n'est pas sans dessein, comme on le verra tout à l'heure. La Neustrie était presque déserte, et il y a tout lieu de croire que de longtemps les Français n'auraient pas voulu habiter une contrée devenue un point de débarquement habituel pour les pirates, et, par conséquent, exposé à des ravages continuels. En la peuplant de Normands, dont le clergé catholique se chargeait d'adoucir peu à peu les mœurs et de fléchir le caractère altier, on faisait de cette contrée un rempart contre de nouvelles incursions des peuples du Nord, et la France était désormais bien gardée sur un point où avait régné jusqu'alors le danger le plus imminent. Sous ce rapport surtout, le traité de Saint-Clair, loin d'être désavantageux et nuisible à la France (comme le prétendent Vély et d'autres historiens modernes), était un bienfait et une sûreté pour ce vaste royaume.

Conformément à ses desseins, Rollon partagea les terres de son domaine entre tous ses compagnons; mais il les leur octroya seulement à titre de *bénéfices*, c'est-à-dire qu'il ne leur en laissa que l'usufruit, selon l'usage des bénéfices militaires sous les Mérovingiens et les Carlovingiens.

Ce fut à partir de ce temps-là que la Neustrie se nomma *Normandie* ou *pays des Normands.*

Quand Rollon eut achevé d'établir ses compagnons dans leur nouvelle patrie, il s'occupa d'assurer leur avenir par la promulgation de lois fermes et sages. Le gouvernement qu'il fonda n'était pas un régime militairement despotique, mais à la fois guerrier et aristocratique. Les lieutenants de Rollon formaient seuls son conseil ordinaire : le peuple et le clergé n'y avaient aucun représentant. Ce fut cette assemblée qui arrêta et sanctionna les lois données par le nouveau duc. Rollon conserva les droits et coutumes qui étaient en vigueur parmi les Francs en vertu des lois saliques et ripuaires; il fit réviser ces droits divers, y ajouta des ordonnances, d'après les avis d'hommes sages et experts, et institua l'*Echiquier* pour servir de cour de justice supérieure, s'attribuant ainsi le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, et ne laissant aux barons ou seigneurs que le droit de juger les différends de peu d'importance.

Les lois de Rollon sur la police étaient aussi sages que sévères : elles bannissaient du duché tous ceux qui tentaient de troubler l'ordre et la

sûreté générale. Celles sur le vol étaient si rigoureuses, que personne n'osait lever de terre ce qu'il trouvait, dans la crainte d'être soupçonné de l'avoir dérobé. Une loi de Rollon punissait de la potence le recéleur aussi bien que le voleur.

On cite à ce sujet un trait remarquable, et qui prouve combien Rollon s'était fait craindre des malfaiteurs. Étant un jour à la chasse dans la forêt depuis appelée de son nom *Roumare,* il suspendit un de ses bracelets aux branches d'un chêne à l'ombre duquel il s'était reposé; oublié, peut-être à dessein, ce bracelet y resta trois ans, personne n'ayant osé y porter la main.

Les Normands dans leur reconnaissance ont fait honneur à Rollon de la célèbre *clameur de haro.* Le *haro* existait bien avant ce législateur, mais sous d'autres noms, chez les Francs comme chez les Anglo-Saxons : c'est le système de police des peuples barbares régis par le pouvoir absolu. L'origine véritable du cri de *haro* est encore si peu connue, que nous croyons devoir en donner le sens exact; c'est par là que nous terminerons de courts détails relatifs aux lois promulguées par Rollon.

Longtemps avant l'organisation d'une police ré-

gulière, les chefs de barbares rendaient chaque individu responsable des méfaits commis dans la région qu'il habitait. Ils obligeaient les villages et les communes à poursuivre, de leur propre mouvement, les voleurs et les assassins, en un mot, tous les perturbateurs de l'ordre général, sous peine d'encourir la sévérité des lois. Or, pour que personne ne pût s'excuser de n'avoir pas été instruit de la violation du repos public, celui qui était attaqué devait faire entendre un cri de détresse. Ce cri était *hue* chez les Anglo-Saxons, et *haro* chez les Normands. On a conjecturé que cette dernière clameur était un appel fait au nom de Rou ou Rollon : c'est une erreur ; *haro* est un terme scandinave, ou bien il était déjà usité chez les Francs. Les peines les plus sévères atteignaient aussi bien ceux qui poussaient ce cri sans motif, que ceux qui n'accouraient pas pour faire cesser l'offense dont il était le signe. Si Rollon n'a pas introduit cette loi importante en Normandie, il l'y a du moins ressuscitée, et la remise en vigueur de cette ordonnance lui a valu la reconnaissance de ses sujets comme les éloges de l'histoire.

Rollon gouverna ses Etats avec fermeté et

justice, et l'on vit un ancien pirate, transformé par le christianisme et la pratique des vertus qu'il inspire, se faire respecter de tous et écarter de ses sujets tout élément de désordre.

Sentant que sa dernière heure allait sonner, Rollon, accablé de vieillesse et cédant aux fatigues de quarante années de guerres, désigna, en présence de ses comtes, barons et seigneurs, son fils Guillaume Longue-Épée pour lui succéder. Il vécut encore cinq ans après son abdication, et mourut en 927, plein de jours et de gloire, emportant avec lui le renom d'un grand guerrier, et, ce qui est encore plus beau, d'un grand justicier.

Guillaume Longue-Épée succéda aux vertus comme au trône de son père. C'était un bel homme, sur le visage duquel se reflétait la plus grande douceur. Sa voix annonçait la franchise et la loyauté de son caractère : simple dans ses goûts et sévère dans ses mœurs, tout en lui promettait à ses sujets un heureux avenir. Mais, à peine monté sur le trône, il eut des guerres sanglantes à soutenir contre les Bretons, qu'il sut vaincre et ranger à leur devoir en les forçant de lui rendre hommage et d'acquitter les tributs

qu'ils lui devaient en vertu de la donation faite par Charles le Simple à Rollon et à ses successeurs (928).

Après ses exploits victorieux contre les Bretons, Guillaume épousa la fille d'Hébert, comte de Senlis (929). Au bout d'une année de paix, Rioulf, comte de Cotentin, seigneur d'un caractère jaloux, et de plus mécontent de ne pas faire partie du conseil de Guillaume, employa tous les moyens imaginables pour soulever la noblesse normande contre son chef. Il demanda avec hauteur la cession pleine et entière de toute la basse Normandie : sur le refus de Guillaume, Rioulf prit les armes et osa attaquer son suzerain jusque dans sa capitale. Mais le bon droit était du côté du duc : il triompha de ses ennemis, qu'il tailla en pièces. La guerre des mécontents de Normandie ne fut qu'un orage passager, quoique violent. Guillaume goûta quelques années les douceurs de la paix : pendant cet intervalle, à l'exemple de son père, il fit des règlements utiles et salutaires pour maintenir la justice et le bon ordre dans ses États.

Ogine, femme de Charles le Simple, dans la révolution terrible qui renversa son époux du

trône et le priva de la liberté, s'était réfugiée chez son frère Adelstan, roi d'Angleterre, avec son fils Louis dit d'*Outre-mer*. Adelstan fit solliciter Guillaume de s'employer à faire remonter Louis sur le trône de France. Guillaume y consentit, et contribua puissamment à vaincre ou à contenir les oppresseurs, et à réintégrer Louis dans l'héritage de ses pères. Il était dans la destinée de Guillaume de rétablir les princes dépossédés, ou d'affermir ceux qui chancelaient sur leurs trônes : vers 941, il fit rentrer dans le devoir le Danois Swen, qui avait usurpé la couronne de son pays sur son propre frère Aigrold.

Guillaume se flattait qu'une longue paix serait le fruit de tant de travaux, de guerres et de négociations, lorsqu'un événement imprévu vint renverser ses espérances.

Herluin, comte de Montreuil, dépouillé de ses États par Arnould, comte de Flandre, eut recours au duc de Normandie. Guillaume, après avoir infructueusement tenté les voies de la médiation auprès d'Arnould, dut marcher contre l'usurpateur. Au bout de sept jours, grâce à la bravoure et au bon droit de son protecteur, Herluin rentra en possession de ses États; mais dès lors Arnould

devint l'implacable ennemi de Guillaume. Sa haine s'irrita d'autant plus qu'il ne pouvait l'assouvir à force ouverte. Il feignit un vif repentir de son usurpation, et attira Guillaume à une conférence dans une île de la Somme, près de Pecquigny. L'entrevue se passa d'abord fort bien entre les deux princes, accompagnés chacun de quelques chevaliers. A peine ceux de Normandie étaient-ils rembarqués, que le comte de Flandre fit prier le duc de vouloir bien revenir donner un mot d'explication sur quelques articles. Guillaume, confiant et loyal, fait virer de bord, et remet pied à terre, sans escorte et sans défense. Mais, au moment où il saute sur le rivage, un assassin lui brise la tête d'un coup d'aviron et disparaît à l'instant. Ainsi périt (945), par la plus noire perfidie, ce prince magnanime. Sa mort fut un deuil général, non-seulement en Normandie, mais encore dans toute l'Europe. Il avait à peine quarante-deux ans; son règne n'en avait duré que dix-sept.

Herluin, dont Guillaume avait si valeureusement pris la défense contre le comte de Flandre, et pour lequel il avait péri si misérablement, épia le meurtrier de Guillaume, parvint à le tuer, et

envoya ses mains à Rouen, afin de prouver aux Normands que, s'il avait involontairement causé la mort de leur duc, il l'avait du moins vengée.

Richard, fils de Guillaume, n'avait que dix ans quand il fut reconnu par les Bretons et par les Normands. On lui donna un conseil de régence, composé de Bernard le Danois, vicomte de Rouen, de Raoul de la Roche-Tesson, d'Anslec de Briquebec, et d'Osmont de Cent-Villes : ce dernier fut spécialement choisi pour faire l'éducation du jeune duc.

La minorité de Richard fut d'abord troublée par Arnould, justement inquiet de l'assassinat de Guillaume, commis par ses ordres. Pour prévenir la punition de son crime, il conseilla à Louis d'Outremer de faire rentrer la Normandie sous sa domination, et promit de l'aider de toutes ses forces dans cette entreprise. Le roi de France, oubliant ce qu'il devait au père de Richard, suivit cet odieux conseil. Il se rendit d'abord à Rouen, avec la perfide intention d'enlever le jeune duc à ses sujets, en colorant cet attentat du prétexte de le faire élever à sa cour avec les enfants des seigneurs français. On n'apprit pas sans inquié-

tude les dispositions de Louis : le peuple s'émut de sa démarche, et réclama son jeune duc. Mais, bientôt séduits par les apparences et par les paroles flatteuses du roi de France, les Normands oublièrent leurs premières craintes, et le noble enfant fut laissé aux mains de Louis, qui l'emmena d'abord à Laon. La haine que le roi de France portait aux Normands ne put pas se dissimuler longtemps ; elle se manifesta trop ouvertement pour qu'on pût en douter : il échappa à Louis des injures grossières et des menaces envers le jeune prince, qu'il alla jusqu'à menacer, un jour, de lui faire brûler les jarrets, afin de le faire déclarer incapable de régner et de commander les armées.

Richard, conseillé par Yves, comte d'Alençon, feint une maladie grave, observe une abstinence austère, inspire à ses surveillants assez de confiance pour qu'on lui laisse plus de liberté, et Osmont, son précepteur, prompt à saisir l'instant favorable, parvient à le soustraire au péril le plus imminent; il le fait transporter, caché dans une botte de foin, jusqu'au château de Coucy, qui appartenait au comte de Senlis, oncle maternel du jeune duc de Normandie.

Louis d'Outre-mer, voyant que la ruse ne lui avait pas réussi, prend la résolution d'en venir à la force ouverte. Il entre, à la tête de ses troupes, dans le pays de Caux, pendant que Hugues le Grand, son allié, envahit le Bessin. La Normandie, attaquée des deux côtés, se vit au moment de rentrer sous ses premiers souverains; mais la politique de Bernard le Danois la sauva. Ce seigneur parvint à semer la mésintelligence entre le roi de France et Hugues, en persuadant à chacun d'eux séparément qu'il n'était pas de l'intérêt de l'un d'augmenter la puissance de l'autre. Hugues évacue la Normandie, et se retire dans ses domaines avec l'intention bien arrêtée d'aider le jeune Richard à reprendre ses États et de se venger du roi, qui, d'après les conseils du comte d'Harcourt, le chicanait sur le partage des conquêtes et des dépouilles faites ou à faire sur Richard. Le comte d'Harcourt se servit de la même ruse pour délivrer son pays de l'influence non moins fatale du roi de France. Enfin, pour mettre le comble aux disgrâces de Louis d'Outre-mer, Aigrold, roi de Danemark, qui se souvenait des services que le père de Richard lui avait jadis rendus, arriva en Normandie à l'appel du comte

d'Harcourt avec vingt-deux gros bâtiments : les habitants du Cotentin et des environs vinrent en foule se joindre à leurs anciens compatriotes. Aigrold alors envoya sommer le roi de France de restituer la Normandie au duc Richard. Pendant que les deux princes confèrent ensemble à ce sujet, une rixe s'engage entre les Français, les Normands et les Danois; elle dégénère bientôt en un combat sanglant; et Louis, voyant que son parti a le dessous, tremble déjà pour sa liberté.

Le combat se poursuit; les Français sont mis en fuite, et Louis est fait prisonnier; mais, à la faveur du désordre où la poursuite des fuyards plonge les Danois, Louis s'échappe. On le reprend, puis on le relâche encore; enfin il ne peut plus recouvrer sa liberté, dont les Normands du reste lui adoucissent la perte. Cette victoire et la capture inattendue du roi de France donnèrent à la Normandie une paix bien vivement désirée. Louis ne redevint libre qu'en cédant la ville de Laon à Hugues le Grand, et en reconnaissant le droit de Richard à la souveraineté de la Normandie et à la suzeraineté de la Bretagne. Après la conclusion de ce traité, le roi de Danemark rentra dans ses États chargé

des riches présents qu'il avait reçus de la reconnaissance des Normands (946).

Hugues le Grand, qui n'avait pas perdu à la guerre de Normandie, méditait de plus grands desseins : il crut que rien ne serait plus propre à les seconder que l'alliance de Richard. Les membres du conseil de régence de ce jeune prince consentirent avec empressement à une alliance aussi avantageuse (948). Richard avait alors environ quatorze ans; Emme, fille de Hugues, n'en comptait guère que sept : on fiança dès lors ces deux enfants. Comme on devait le prévoir, l'alliance de Richard et de Hugues réveilla les inquiétudes du comte de Flandre, qui craignait toujours que le fils de sa victime ne lui demandât compte du sang versé. Ces soupçons cimentèrent une étroite union entre Louis d'Outre-mer et Arnould, à laquelle prirent part Othon, roi de Germanie, nouvellement reconnu empereur, et Conrad, roi de Bourgogne. Mais toutes les expéditions des armées réunies de l'empereur d'Allemagne et des rois de France et de Bourgogne (en tout cent quatre-vingt mille hommes) se réduisirent à piller ou brûler quelques misérables villages. Leur seule conquête un peu importante avait été la

prise de Reims. Ce fut alors qu'Arnould persuada aux trois monarques d'aller assiéger Rouen, les assurant d'un prompt succès.

Richard, averti à temps du péril qui menace sa capitale, s'apprête à une vigoureuse défense. C'est en vain que l'armée formidable des alliés du roi de France veut emporter Rouen, dont le siége fut levé bientôt, à la grande honte des Français et de leurs confédérés (949), et à la gloire des Normands, qui, réduits à leurs seules ressources, avaient triomphé des efforts de quatre grandes armées réunies. Louis d'Outre-mer ne survécut que peu d'années aux revers qu'il avait éprouvés en Normandie : il mourut à Reims, d'une chute de cheval, en 954. Hugues, son rival, le suivit de près dans la tombe (956); à ses derniers moments il nomma Richard tuteur de ses enfants.

Lothaire, fils et successeur de Louis d'Outre-mer, hérita de sa haine contre les Normands. Thibaut, comte de Chartres, se ligua avec le roi de France; Arnould, l'ennemi juré de la Normandie, et Geoffroi, comte d'Anjou, entrèrent dans cette confédération; il s'agissait de prendre et de déposséder Richard.

Deux fois la ruse la plus perfide est vainement mise en jeu contre Richard : sa loyauté excessive l'eût perdu, si la sagacité de ses fidèles conseillers n'eût veillé sur lui et ne l'eût arraché à plus d'un guet-apens. Enfin, outré de tant de duplicité de la part de ses ennemis, Richard, à la tête de son armée, s'avance jusqu'à la rivière d'Epte; là il range ses troupes en bataille pour couper le passage à Lothaire et à Thibaut. Ceux-ci, furieux d'avoir vu leurs trames déjouées, voulurent tenter par la force ce qu'ils avaient inutilement entrepris par la ruse. Les Français, leur roi en tête, se jettent en foule dans la rivière et attaquent avec impétuosité les Normands, postés sur l'autre bord. Ceux-ci se défendent avec une égale intrépidité. Lothaire et Richard, au plus fort de la mêlée, se couvrent de gloire par leurs prouesses. Enfin la cause de la justice l'emporte, et Lothaire est forcé de faire sonner la retraite (961).

Mais, au bout de quelques années (968), le roi de France, cédant aux conseils du comte de Chartres et d'Arnould II, fils et successeur d'Arnould, résolut de venger l'affront qu'il avait essuyé sur les bords de l'Epte. Richard met en

déroute les troupes françaises, délivre Rouen, et, avec l'aide d'un renfort mandé de Danemark, chasse Lothaire et l'oblige de renoncer à ses injustes prétentions. Enfin, lassés également de cette guerre cruelle, les deux partis se firent des propositions de paix. Lothaire, pour sa part, hâta le traité avec toute la diligence possible.

Richard, depuis les exploits glorieux qui lui avaient enfin procuré la paix (972), jouit d'un repos constant jusqu'au terme de ses jours. La sagesse de son administration lui concilia l'amour et la vénération des Normands, autant que l'éclat de ses triomphes lui avait valu leur estime, leur admiration, et le surnom de *Sans-Peur*. Sa dévotion fit toujours briller en lui les vrais principes de l'humilité et de la charité chrétiennes. Il avait fait creuser son tombeau dans le cimetière de l'abbaye de Fécamp, sous la gouttière de l'église, et tous les vendredis, jusqu'à sa mort, il le faisait remplir de blé, qu'on distribuait ensuite aux pauvres. Veuf sans enfants d'Emme, il s'était remarié à Gonnor, fille d'un chevalier danois : il en eut Richard II, son successeur, et plusieurs autres enfants.

Il mourut en 996, âgé d'environ soixante-

deux ans : il en avait régné près de cinquante-quatre.

La première année du règne de Richard II fut signalée par la guerre civile, que la tyrannie exercée par quelques seigneurs et nobles normands sur leurs vassaux et sur le peuple avait allumée. Cette guerre finie, des troubles étrangers vinrent entraver la tranquillité de la Normandie.

Ethelred, roi d'Angleterre, qui avait épousé la sœur aînée du duc Richard, piqué de quelques représentations un peu fortes que son beau-frère lui fit adresser au sujet de la manière tyrannique dont il gouvernait ses États, lui voua une haine implacable; elle engendra bientôt une guerre cruelle, dans laquelle Ethelred fut l'agresseur. Une puissante armée anglaise se porta sur les côtes de la basse Normandie, avec ordre de mettre tout à feu et à sang, de se saisir du duc et de le faire prisonnier. Mais la bravoure des troupes de Richard trompa les odieux projets d'Ethelred; ses soldats furent taillés en pièces, et ce qui échappa à la mort repassa en toute hâte en Angleterre. Cette bataille fut suivie de la paix, qui se fit par la médiation du pape Jean XVI.

Peu de temps après, l'Angleterre fut le théâtre

de la plus sanglante et de la plus terrible révolution dont l'Europe eût été témoin depuis les proscriptions de l'ancienne Rome. Vers 1015, Ethelred, abusant de la sécurité des Danois établis dans ses États, les fit tous massacrer en un seul jour. Il eut la cruauté de faire enterrer des femmes danoises jusqu'à la ceinture, et de les abandonner, en cet état, à la voracité de dogues affamés. Ce crime atroce attira chez lui les armées de Suénon, roi de Danemark, de Lacman, roi de Suède, et d'Olaüs, roi de Norwége : l'Angleterre se voyait à deux doigts de sa perte, lorsqu'un événement imprévu la sauva. Richard avait pour ennemi son beau-frère Eudes, comte de Chartres, qui, veuf de Mahaud, sœur du duc de Normandie, refusait de rendre la dot de cette princesse, morte sans laisser d'enfants. Richard eut recours aux rois du Nord, qui ravageaient alors l'Angleterre : ceux-ci répondirent avec zèle à l'appel de Richard, et en le sauvant sauvèrent aussi Ethelred, contre lequel ils avaient d'abord réuni leurs efforts.

Après un règne trop court pour le bonheur des Normands, Richard termina sa carrière en 1026, regretté de ses sujets, estimé de ses voisins, et

emportant avec lui dans la tombe le glorieux surnom de *Bon.*

Richard III, son fils, s'était déjà acquis une réputation belliqueuse par ses exploits contre les ennemis de son père. Il porta sur le trône des qualités qui promettaient beaucoup pour sa gloire et pour le bonheur de son peuple; il n'eut pas le temps de les développer. Robert, son frère, jaloux de sa puissance, leva contre lui l'étendard de la révolte; mais Richard éteignit bientôt le feu de la guerre civile, et força Robert à se contenter de ce que son père lui avait laissé (1027). Un an après cet accommodement, Richard fut saisi d'une maladie violente dont il mourut en peu de temps (1028) : comme il ne laissait pas d'enfants, Robert Ier du nom, son frère, lui succéda. Il reçut le surnom de *Magnifique,* à cause de ses libéralités, et celui de *Diable,* à cause de sa manière de faire la guerre.

Robert se montra, à l'exemple de ses prédécesseurs, le protecteur des princes opprimés. Il rétablit, après mille prouesses, son beau-frère Baudouin IV, comte de Flandre, qui avait été détrôné par son propre fils. Cette expédition, non moins glorieuse dans sa cause que dans ses résul-

tats, attira sur lui les regards de toute l'Europe (1030). Henri Ier, roi de France, ne dut aussi la conservation de sa couronne qu'au dévouement et à la valeur du duc de Normandie, qui déjoua les intrigues de Constance, sa marâtre (1031). En reconnaissance de ce service signalé, Henri I donna à Richard les villes de Chaumont, de Pontoise et de Gisors, avec presque tout le Vexin français.

Robert recueillit et protégea, contre l'usurpation de Canut Ier, Alfred et Édouard, les fils d'Ethelred II et d'Emme, ses neveux (1035). Grâce à son aide, ces deux jeunes princes rentrèrent en possession d'une partie de l'héritage de leurs pères.

Ce fut en 1027 que naquit du mariage secret de Robert avec Arlotte, fille d'un pelletier de Falaise, Guillaume surnommé *le Conquérant*. Il ne paraît pas que Robert ait fait d'abord grande attention à son futur héritier; mais, lorsque Guillaume eut un an, il fut apporté à son père, qui l'embrassa et lui fit donner dans son palais une éducation digne de sa haute naissance et de l'avenir qui lui était réservé. La nature avait doué Guillaume de qualités supérieures pour le rang

élevé qu'il était destiné à occuper, et ses rares talents furent encore développés par une forte instruction. A l'âge de huit ans, il lisait et expliquait les *Commentaires de César*.

Robert, qui n'avait point d'autre héritier que Guillaume, désirant lui assurer la couronne ducale avant de partir pour la terre sainte, où depuis longtemps il voulait faire un pèlerinage, convoqua les pairs de Normandie et les requit de jurer foi et hommage à son fils. Quand le petit prince, alors âgé de sept ans, fut amené dans la noble assemblée, le duc le prit dans ses bras et le présenta à tous en leur disant : « Il est petit, mais il grandira. » Alain, duc de Bretagne, fut ensuite nommé tuteur de Guillaume, et Robert, après ces dispositions et d'autres, partit pour le voyage dont il ne devait jamais revenir.

Il mourut à Nicée, en Bithynie, sur la fin de juin 1035. Ce prince réunissait toutes les grandes qualités qui caractérisent les héros : il était brave, libéral et juste. On lui reproche cependant d'avoir parfois outré ces heureux dons du Ciel, et surtout de s'être trop facilement laissé entraîner à la colère.

CHAPITRE V

Guillaume le Conquérant monte sur le trône. — Troubles à son avénement. — Mathilde de Flandre devient la femme de Guillaume. — Alfred et Édouard prétendants légitimes au trône d'Angleterre. — Godwin, usurpateur de la couronne, fait assassiner Alfred, et marie Édouard avec sa fille. — Harold usurpe le trône d'Angleterre après la mort d'Édouard. — Guillaume s'apprête à conquérir l'Angleterre. — Mathilde est nommée régente de Normandie. — Départ de Guillaume. — Son arrivée sur les côtes du Sussex. — Présage à la fois sinistre et heureux. — Bataille d'Hastings. — Défaite et mort d'Harold. — Couronnement de Guillaume. — Il revient en Normandie, mais ne tarde pas à repasser en Angleterre. — Révolte de Robert contre son père. — Guillaume lui pardonne. — Le *Doomesday Book.* — Mort de Mathilde, et de Richard fils de Guillaume. — Malheurs qui attristent les dernières années du Conquérant. — Siége de Mantes. — Mort de Guillaume. — Ses obsèques sont troublées.

(1035-1087)

Aussitôt après la mort de Robert, les serments de fidélité qu'on avait prêtés à Guillaume, du vivant de son père, furent oubliés : on le proclama indigne de régner, comme illégitime et trop

jeune. Les conseils du jeune prince écrivirent à Alain, duc de Bretagne, son tuteur et régent de Normandie, afin qu'il interposât ses bons offices et son autorité pour réprimer les désordres de cet infortuné pays. Alain conjura vainement les seigneurs normands de rentrer dans leur devoir : voyant ses tentatives pacifiques restées sans succès, il entra en Normandie avec des forces suffisantes, et punit quelques séditieux. Cette sévérité déplut ; on calomnia ses intentions, en l'accusant hautement de vouloir s'approprier le duché de son pupille. Quelque invraisemblable que fût cette accusation, des scélérats empoisonnèrent Alain. Cette mort, prématurée autant que criminelle, au lieu d'apaiser les malheurs qu'on voulait éviter, augmenta les troubles, et alluma la guerre civile la plus acharnée (1039). Mais les obstacles qui s'opposaient à la fortune de Guillaume ne servirent qu'à lui élever l'âme et à le rendre aussi bon politique que général instruit.

D'ailleurs Henri, roi de France, se ressouvenant des bons offices qu'il avait reçus de Robert, prit en main la cause de son fils ; et, suivi de trois mille hommes seulement, il entra en Normandie. Les rebelles avaient une armée de vingt

mille combattants : fiers de leur nombre, ils méprisèrent l'armée de Henri, et lui présentèrent la bataille avec une confiance présomptueuse. Mais ils ne purent soutenir le choc des troupes du roi, qui les mit en fuite, et qui, poursuivant la victoire avec chaleur, rétablit Guillaume dans tous ses droits (1040). Malheureusement l'affection de Henri pour Guillaume fut de courte durée : le parti des mécontents trouva le moyen de lui insinuer qu'il était de son intérêt d'envahir les États du jeune duc. Mais, bientôt déçu de ses injustes espérances par la fermeté de Guillaume, il dut enfin demander la paix (1045). Un ressentiment vif et profond survécut à leurs débats, et fut la cause cachée de cette haine implacable qui, pendant une si longue suite d'années, suscita des querelles sanglantes entre les rois de France et les princes normands, surtout lorsque ceux-ci furent maîtres de l'Angleterre : haine aveugle autant que funeste aux deux royaumes.

Alfred et Édouard, fils d'Ethelred, roi d'Angleterre, et cousins de Guillaume, étaient à la cour de ce prince, qui les aimait tendrement, lorsque Canut, qui régnait depuis vingt ans en

Angleterre, mourut empoisonné. Il laissait trois fils, auxquels il avait partagé ses trois royaumes sans distinction de la légitimité de leur naissance. Swenon eut la Norwége, Hardi-Canut le Danemark, et Harold le Bâtard l'Angleterre. Ce partage mit la division entre les enfants de Canut, et entre eux et les princes Édouard et Alfred, Alfred, plus remuant, s'embarqua pour l'Angleterre avec une flotte de cinquante voiles, que lui avait donnée Guillaume. A peine fut-il débarqué dans la province de Surrey, que Godwin, comte de Kent, beau-frère du feu roi et son assassin, le fit poignarder à son tour. Puis, pour dérober le secret de ce crime, il convoqua à Londres les seigneurs anglais, et leur proposa pour roi Édouard, qui était resté en Normandie. Ceux de ces seigneurs qui avaient cru Godwin l'auteur du meurtre d'Alfred, ne savaient plus sur qui porter leurs soupçons, dont cette conduite semblait justifier le comte de Kent; de manière que tous applaudirent à ce choix. C'est ainsi que la détestable ambition qui avait fait assassiner l'un des deux frères, mit la couronne sur la tête de l'autre.

Édouard était facile à dominer : Godwin l'avait

bien jugé; aussi sut-il, en homme habile, profiter de la première circonstance qui se présenta pour lui offrir tous les avantages du crédit qu'il avait en Angleterre. Il ne laissa pas échapper l'occasion de proposer à Édouard la main de sa fille Edith : le roi y consentit avec autant de reconnaissance que si ce rusé courtisan, en lui donnant sa fille, lui eût fait présent de la couronne. Édouard n'eut pas d'enfants de cette union.

Mais revenons à Guillaume. Il jouissait depuis quelques années d'une paix profonde ; ses tuteurs la mirent à profit pour cultiver les dispositions du jeune prince, auquel ils donnèrent tous les maîtres nécessaires à son éducation. Guillaume, avec une figure heureuse, une grande taille, un air majestueux, la bravoure intrépide de ses ancêtres, avait reçu de la nature un génie pénétrant et infatigable ; aussi fut-il le prince de son siècle le plus instruit et le plus prudent.

Ce fut en 1046 que Guillaume prit en main les rênes du gouvernement. Il commença par s'entourer d'hommes probes et éclairés, renvoya tous ceux en qui il avait reconnu des vices, évitant surtout de se laisser prévenir, dans la

crainte de commettre une injustice. Il fit désarmer ceux de ses sujets qui avaient, indiscrètement ou méchamment, pris part aux révoltes. Il porta des lois sévères contre les meurtriers et les incendiaires, et ordonna que ses vassaux lui rendissent hommage et prêtassent leur serment de fidélité. Ces lois eurent la sympathie de tous les hommes de bien, amis de la tranquillité et du bonheur du peuple, tandis que ceux chez qui les désordres et le brigandage étaient une habitude invétérée, refusèrent d'obéir à Guillaume et levèrent l'étendard de la rébellion.

Guillaume, par sa valeur et sa fermeté, se débarrassa enfin des vassaux insoumis qui troublaient sans cesse la paix de son duché (1049). Afin de maintenir désormais cette paix si précieuse pour le bonheur de ses sujets et pour le succès de ses entreprises, il assembla les états à Rouen, où se trouvèrent les prélats, les comtes, barons et seigneurs : ils renouvelèrent entre ses mains le serment de fidélité. Tous lui donnèrent des preuves d'attachement, et le supplièrent de se marier, afin que sa postérité offrît au pays des gages de sécurité et de bien-être. Guillaume

n'eut pas de peine à se rendre au vœu de ses vassaux : il envoya des ambassadeurs à Baudouin le Pieux, comte de Flandre, pour lui demander sa fille Mathilde, princesse vertueuse, accomplie et digne à tous égards d'être la compagne de ce jeune héros. Beaudouin, flatté de cette demande, conduisit lui-même sa fille au duc de Normandie; et leur mariage, célébré au château d'Eu, fut accompagné des cérémonies et des fêtes les plus brillantes. Guillaume amena ensuite sa jeune femme à Rouen, où elle fut reçue avec toute la pompe et la magnificence que méritaient ses vertus et sa beauté (1056).

Tout semblait promettre un bonheur sans nuage à Guillaume et une paix profonde à ses sujets. Mais les plans ambitieux de Henri, son désir de réunir à la couronne le duché de Normandie, et plus encore les ennemis de Guillaume qui entouraient le trône du monarque, envieux de la gloire du duc, tout enfin paraissait conspirer pour troubler le repos des Normands et celui de leur illustre chef. Quelques années s'écoulèrent en projets et préparatifs de la part du roi de France. Henri fit sommer tous les vassaux de la couronne d'assembler leurs troupes, dont il forma deux

corps d'armée, l'un sous la conduite d'Éudes son frère, et des comtes de Chaumont, de Montdidier et de Ponthieu, avec ordre d'entrer dans le duché par le pays de Bray; le roi commandait l'autre corps en personne. Il envahit la Normandie par Évreux, se promettant bien cette fois de conquérir cette vaste souveraineté (1058).

Guillaume, que les dispositions du roi de France avaient préparé à son invasion, jeune, plein d'ardeur et d'une expérience précoce, avait eu le temps nécessaire pour réunir et ses forces et ses moyens de résistance, afin de tenir tête aux corps d'armée qui entraient dans ses États. Le succès le plus complet vint répondre aux efforts de Guillaume, et sauvegarder son duché contre les attaques et les prétentions de Henri : à la suite de deux défaites décisives, le roi de France dut demander la paix, et fut heureux de l'obtenir aux conditions posées par Guillaume.

Pendant que le jeune duc mettait à profit les années de tranquillité afin d'établir l'ordre dans toutes les parties de son administration, la mort d'Édouard, roi d'Angleterre, et le testament, ou la déclaration qu'il laissa, l'investirent de la couronne de la Grande-Bretagne (1066). Il paraît prouvé

qu'Édouard mit beaucoup d'hésitation dans la désignation de son successeur. Il est constant qu'il appela Guillaume; il ne l'est pas moins que, tourmenté dans ses derniers moments par Harold et ses partisans, fatigué de leurs importunités, il abandonna à son entourage le choix entre ces deux concurrents, les jugeant tous deux dignes de porter la couronne.

Harold, grand sénéchal d'Angleterre, homme ambitieux et adroit, profita des avantages que lui offraient sa position et son crédit pour attirer dans son parti et les prélats et les seigneurs du royaume: ils n'hésitèrent pas à le placer sur le trône à l'exclusion du duc de Normandie. L'installation d'Harold eut lieu le 6 janvier 1066, le lendemain des funérailles d'Édouard; son sacre suivit de près son élection. Harold avait été envoyé, dès 1064, en Normandie par Édouard, pour annoncer à Guillaume ses dispositions favorables; ayant échoué sur les côtes de Picardie, il fut retenu prisonnier par le comte de Ponthieu; le duc de Normandie fit demander sa délivrance, et Harold, sorti de prison, se rendit à Rouen, où il promit à Guillaume de servir ses intérêts du vivant ainsi qu'après la mort d'Édouard. Il lui rendit

même hommage et serment de fidélité comme à l'héritier du trône d'Angleterre.

Harold, violateur de tous ses serments, croyait pourtant que rien ne pouvait troubler son règne; il considérait d'ailleurs que Guillaume, séparé de lui par la mer, ne franchirait pas cet espace pour lui disputer la couronne. Cependant le duc de Normandie n'eut pas plutôt appris la mort d'Édouard, son parent, et l'installation de l'usurpateur, qu'il envoya à celui-ci des ambassadeurs pour qu'il lui remît la couronne d'Angleterre, et, sur son refus, des hérauts pour lui déclarer la guerre, fondée sur trois griefs : le premier, l'assassinat d'Alfred par Godwin, père d'Harold; le second, le bannissement des seigneurs normands établis en Angleterre; le troisième enfin, son usurpation de la royauté au mépris des droits qu'avait Guillaume et par sa parenté et par le testament d'Édouard, au mépris de ses promesses et de son serment. La réponse d'Harold écarta les deux premiers chefs, en ce qu'ils étaient les faits de Godwin, et non les siens; quant au troisième point, il allégua son élection, comme un droit appartenant à la nation anglaise.

Guillaume, peu surpris de la réponse de son compétiteur, qu'il prévoyait au contraire, avait travaillé sans relâche aux préparatifs nécessaires pour le déposséder les armes à la main, et faire valoir par son épée le testament du feu roi, qui l'appelait à sa succession. Cette entreprise était grande sans doute; mais il avait calculé en homme habile toutes les difficultés, et son ambition surmonta tous les obstacles, quoiqu'il eût assez de peine à convaincre ses barons. Il leur exposa la nécessité où il se trouvait de passer la mer avec une puissante flotte, et le besoin qu'il avait d'argent pour fournir à la dépense d'un armement aussi considérable. Il appuya son discours de tous les motifs de gloire que lui laissait entrevoir une entreprise aussi légitime: toute son éloquence fut vaine. Les états se séparèrent sans rien accorder; mais il obtint de chaque seigneur en particulier ce qu'il n'avait pu obtenir des états réunis: chacun d'eux hasarda sa fortune avec celle de Guillaume.

Plus l'entreprise de Guillaume était hardie, plus elle convenait au caractère français. Du moment où le projet d'invasion fut connu, une foule de guerriers vinrent offrir leurs services au duc

de Normandie, tels que les comtes d'Anjou, de Poitou, du Maine, qui les premièrs briguèrent l'honneur de servir sous les bannières d'un chef aussi célèbre. Guillaume récompensa généreusement tous ceux qui l'avaient accompagné, en leur distribuant, au grand regret des Anglais, toutes les dignités et les terres de son royaume.

Guillaume se trouva à la tête d'une flotte de neuf cent sept voiles, non compris les bâtiments de transport; son armée était de soixante mille hommes. Toutes ces forces ayant été réunies, la flotte partit à la fin d'août, côtoya le rivage normand jusqu'à Saint-Valery, où les vents contraires la retinrent en rade pendant un mois. Les troupes murmurèrent, parce qu'elles croyaient que le ciel s'opposait ouvertement au projet de conquérir l'Angleterre. Dans cet intervalle, l'empereur Henri IV envoya quelques troupes à Guillaume; il reçut également du duc de Bretagne cinq mille homme commandés par divers seigneurs, ses vassaux.

Le duc, avant de partir, avait déclaré dans un conseil la duchesse, sa femme, régente de Normandie, et lui avait nommé des lieutenants pour suivre exactement ses ordres. Il mit à la voile

le 28 septembre, et aborda heureusement à un port de la province de Sussex nommé Pevensey, près d'Hastings, où il débarqua sans opposition et sans avoir rencontré la flotte anglaise. Les habitants prirent la fuite avec des marques extraordinaires de frayeur. La chronique de Wace donne une description pittoresque du débarquement du duc et de son armée. Les chevaliers et les archers abordèrent les premiers; ensuite vinrent les charpentiers, les armuriers, les maçons, leurs outils à la main, et leurs rabots, scies, haches et autres ustensiles pendus à leur côté. Le duc débarqua le dernier, et, ayant trébuché en voulant s'élancer sur le rivage, il mesura la plage de toute la grandeur de sa taille. Tout le monde poussa aussitôt des cris de détresse. « Voilà un mauvais présage! » dirent les superstitieux Normands; mais le duc, qui, tout en se relevant, avait rempli ses mains de sable, s'écria d'une voix haute et enjouée : « Voyez, seigneurs, par la splendeur de Dieu! j'ai de mes deux mains empoigné l'Angleterre. Sans combat on ne peut faire aucune prise, et celle que je viens de faire, avec votre bon secours je la maintiendrai. »

Alors un des hommes de sa suite courut en

avant, et arrachant une poignée de chaume du toit d'une hutte, la présenta au duc en s'écriant joyeusement : « Seigneur, avancez, et recevez possession; je vous donne possession en témoignage que ce pays est désormais à vous. — Je l'accepte, répondit le duc, et que Dieu soit avec nous. »

L'intention du duc étant de ne chercher son rival qu'après s'être assuré d'une place où il ne pût être forcé, il enferma dans son camp le château d'Hastings, et employa quinze jours à faire ses retranchements. Il fit ensuite mettre le feu à ses vaisseaux, afin de prouver à son armée, ainsi qu'aux Anglais, que sa ferme résolution était de vaincre ou de mourir. Le premier ordre qu'il donna atteste qu'il n'avait aucun doute sur la réussite de son projet. Il défendit aux soldats d'attenter aux propriétés des gens du pays, et leur enjoignit de respecter une nation dont il voulait que le bonheur fût son ouvrage, parce qu'il considérait l'Angleterre comme un héritage, et non comme une conquête.

Harold apprit la descente de Guillaume au moment où il venait de gagner une bataille contre Toston, son frère, et le roi de Norwége. Son

armée, quoique victorieuse, avait beaucoup souffert; elle était considérablement affaiblie par les pertes qu'elle avait éprouvées, et il s'agissait de se mesurer avec des troupes fraîches commandées par un prince expérimenté, suivi d'une noblesse ardente à se signaler, longtemps nourrie dans la guerre dont elle faisait ses délices, animée d'ailleurs par l'espoir d'une riche conquête. Harold ne balança pas à marcher à l'ennemi, dont il n'était plus qu'à trois lieues. Le 15 octobre, les deux armées se trouvèrent en présence près d'Hastings: les deux chefs brûlaient d'engager une action qu'ils regardaient l'un et l'autre comme décisive. Les deux armées se battirent à outrance, depuis le matin jusqu'à trois heures après midi, sans que l'avantage parût se fixer de l'un ou de l'autre côté. Harold et Guillaume se signalèrent : ces deux grands capitaines firent dans cette sanglante journée des exploits incroyables. Enfin la victoire se décida pour Guillaume, et Harold, qui avait toujours combattu avec un courage de lion, tomba mort d'un coup de flèche qui lui perça le cœur.

Telle fut l'issue de ce mémorable combat, qui dura plus de douze heures, et dans lequel péri-

rent soixante-sept mille Anglais et six mille Normands.

Le couronnement de Guillaume se fit à Westminster, le lundi 25 décembre, jour de Noël : le duc de Normandie était alors âgé de quarante-trois ans. Ses qualités physiques et morales faisaient présager aux Anglais un règne heureux ; aussi se soumirent-ils à ce conquérant, qui créa une nouvelle monarchie, de nouvelles lois et de nouvelles coutumes, sinon sans murmures, au moins sans résistance de la part d'une nation si inquiète et si jalouse de ses coutumes. Le nouveau roi, dans l'intention d'assurer sa conquête, introduisit en Angleterre le gouvernement féodal. Il divisa le royaume en six mille deux cent cinquante fiefs, qui presque tous devinrent l'apanage de ses Normands.

Quelques rumeurs qui s'élevèrent en Normandie rappelèrent Guillaume dans son duché. Il laissa la régence à Eudes, évêque de Bayeux, son frère, et il lui associa Guillaume, fils d'Osborn, qui avait eu la meilleure part à la conquête, et pour laquelle il avait fourni quarante vaisseaux équipés à ses frais. A l'arrivée de Guillaume en Normandie, tous les nuages se dissipèrent ; son entrée à

Rouen fut d'autant plus brillante, qu'ayant avec lui les plus riches seigneurs d'Angleterre, il désira étaler à leurs yeux toute la magnificence d'une cour française. Mathilde n'était pas le moindre ornement de la cérémonie. Le nouveau roi employa le temps qu'il passa en Normandie à rendre la justice à ses sujets; mais les mêmes motifs qui avaient déterminé le voyage de Guillaume en Normandie, l'engagèrent à n'y pas prolonger son séjour. Il retourna bientôt en Angleterre, où il trouva beaucoup de mécontents, à cause des taxes excessives dont le peuple était surchargé. Toute la nation anglaise murmurait; mais la fermeté du roi imposa tellement, que personne n'osa élever une plainte. Sa présence dissipa en un instant toutes les intrigues, et tous rentrèrent dans l'obéissance.

Malgré toute la peine qu'eut Guillaume à réduire le peuple anglais à l'obéissance, malgré les révoltes multipliées et le mécontentement général, il osa, au milieu de ces contradictions inquiétantes, faire venir Mathilde de la Normandie (1070). Il la fit couronner par l'archevêque d'York, et la proclama reine d'Angleterre. Mathilde lui donna, la même année, un fils qui fut nommé Henri.

Jusqu'ici nous n'avons vu Guillaume aux prises qu'avec des étrangers, qu'il confondit presque toujours avec les autres rebelles ; la seule ambition avait eu part à toutes ses entreprises; mais des chagrins cuisants l'attendaient (1077). Il eut la douleur de voir un de ses fils à la tête d'une ligue formée contre lui, et le roi de France soutenir avec autant d'injustice que d'imprudence ce fils rebelle. On assure même que Philippe fut l'instigateur de la révolte de Robert contre Guillaume, son père.

Il est constant que le Conquérant en partant pour l'Angleterre avait, en présence de Philippe, donné son duché de Normandie à son fils Robert. Soit que cette donation eût été ajournée, soit que Guillaume en eût regret, ou que seulement il l'eût désigné pour son héritier du duché de Normandie, ses promesses restèrent sans effet. Robert, lassé d'attendre, et n'osant se flatter de faire céder son père en le sollicitant, entreprit d'atteindre son but par la force. Il était alors en Angleterre. Passant en Normandie, il fit prendre les armes à ceux qui étaient dans son parti, et prévint le roi de France, afin d'en obtenir des secours. Philippe n'hésita pas à lui envoyer sur-le-champ des forces suffisantes

pour lutter contre celles de Guillaume, et pour s'emparer du duché.

Cette révolte et les cruautés qui en furent les suites, alarmèrent Guillaume; il se sentait outragé dans sa personne par son fils, dans ses sujets fidèles par un rebelle; tous ces motifs de douleur se confondirent dans son cœur ulcéré, et le déterminèrent à venir lui-même venger ce double affront. Robert, dont l'aveugle ambition était l'unique mobile, n'osa attendre son père dans son duché, où sa rébellion n'avait pas trouvé de complices. Il passa dans le Beauvoisis; Guillaume l'y poursuivit, et le contraignit de se renfermer dans la petite ville de Gerberoy. Ce fut là que cette guerre impie déploya toute sa fureur; mais ce fut là aussi que triompha la piété filiale, et que la nature recouvra tous ses droits (1078).

Le prince assiégé fit une vigoureuse sortie à la tête d'un escadron; celui qui lui était opposé était commandé par Guillaume. L'armure des deux combattants empêcha qu'ils ne se reconnussent; tous deux s'entre-choquèrent à outrance. Le fils porta à son père un coup de lance si furieux, qu'il le désarçonna et le renversa par terre. Un cri que le vaincu jeta en tombant fit connaître au vain-

queur toute l'horreur de sa victoire ; il s'empressa en gémissant de relever son père, le fit monter sur son propre cheval, et, embrassant ses pieds, le conjura de lui pardonner son crime. Guillaume, irrité, l'accabla de reproches ; mais bientôt les larmes d'une épouse chérie, d'une tendre mère, surent réveiller les sentiments que la colère étouffait. Guillaume oublia l'injure de son fils, la lui pardonna, se réconcilia avec lui, et lui donna l'investiture du duché de Normandie et l'hommage de celui de Bretagne, en retenant néanmoins le droit de souveraineté ; aussi n'était-ce réellement que le gouvernement du duché qu'il lui abandonnait sous son autorité et sa dépendance.

L'année 1078 est remarquable en Angleterre par le grand arpentage que fit commencer le Conquérant, afin de préciser la nature des terres et des propriétés de tout ce pays. Ce grand cadastre est généralement connu sous le nom de *Doomesday Book*.

En 1083, mourut Mathilde, l'épouse chérie de Guillaume, qui pleura amèrement sa fidèle et vertueuse compagne. Tous les pauvres fondant en larmes, accompagnèrent les restes de cette illustre princesse jusqu'à sa dernière demeure; ils lui

payèrent le tribut de reconnaissance dû aux bienfaits dont elle les avait comblés pendant sa vie.

Cette perte fut suivie d'une autre. Richard, second fils de Guillaume, se livrait à la chasse dans le parc de Southampton, que le Conquérant avait fait planter à grands frais, lorsqu'une branche d'arbre le blessa mortellement.

Si la gloire et tous les genres de succès couronnèrent le commencement et le milieu de la carrière de Guillaume, la fin de sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de peines et de regrets sensibles.

Ce fut au siége de Mantes qu'il trouva la mort (1087). Il avait quitté son lit de douleur pour tirer, sur cette frontière de France, une terrible vengeance d'une mauvaise plaisanterie que le roi Philippe, son vieil antagoniste, avait faite à propos de sa corpulence. Pour exécuter sa promesse de mettre toute la France en feu lors de ses relevailles, Guillaume fit incendier la ville de Mantes. Mais, tandis que dans sa fureur il encourageait ses soldats à poursuivre l'œuvre de destruction à laquelle il les avait excités, son cheval, ayant posé par hasard le pied sur une poutre enflammée, fit un écart, et Guillaume se

heurta si fort au pommeau de la selle, qu'il fut pris d'un violent accès de fièvre. Incapable de remonter à cheval après cet accident, qui lui sembla le châtiment de l'action barbare dans laquelle il s'était engagé, il fut porté à Rouen dans une litière; là, sentant que sa fin approchait, il tourna toutes ses pensées du côté du ciel.

Il fit d'abord distribuer aux pauvres des sommes considérables, ordonna de bâtir des églises, et principalement de relever celles qu'il venait de brûler à Mantes; il fit ensuite rendre la liberté à tous les Saxons qu'il retenait dans les prisons de la Normandie. Il exprima son désir formel de nommer Guillaume le Roux son successeur à la couronne d'Angleterre; puis il le bénit, l'embrassa une dernière fois et le congédia.

Quoique la maladie du Conquerant fît tous les jours de nouveaux progrès, et que ses souffrances fussent très-vives, il conserva jusqu'au dernier instant une présence d'esprit admirable: il s'entretint des affaires d'Angleterre jusqu'au jour de son décès, qui arriva le jeudi matin 9 septembre 1087. Il avait demandé peu auparavant quelle heure il était; on lui répondit que c'était l'heure de matines. « Joignons-nous donc,

« dit-il, à l'Eglise pour chanter les louanges de « Dieu, et remettons notre âme entre les mains « de Jésus-Christ. » Ce furent ses dernières paroles; il expira en les achevant, sans le moindre mouvement convulsif. On crut même pendant quelque temps qu'il méditait ou qu'il s'était endormi, jusqu'à ce que ses médecins reconnurent qu'il était mort.

A ce moment suprême, Robert, le fils aîné du Conquérant, était en Allemagne; Guillaume le Roux s'acheminait vers l'Angleterre; Henri, qui s'était chargé des obsèques, s'en alla soudain pour une affaire qui l'intéressait personnellement; et tous les grands officiers de la cour s'étant dispersés pour offrir leurs hommages, les uns à Robert, les autres à Guillaume, les valets saisirent cette occasion pour piller la maison où leur souverain venait de rendre le dernier soupir. Ils emportèrent tout l'argent, la vaisselle plate, les vêtements, les tentures et les meubles précieux; ils allèrent jusqu'à dépouiller le cadavre du monarque, et le laissèrent nu sur le carreau. Tout le monde semblait frappé de consternation et d'effroi; et ni les dignitaires de l'État, ni les fils du défunt ne donnant les ordres nécessaires pour les funé-

railles, les restes du Conquérant demeurèrent entièrement abandonnés, jusqu'à ce que Herlewin, pauvre chevalier campagnard, entreprit de transporter à Caen, à ses frais, le cadavre du roi, pour qu'il fût enterré dans l'abbaye de Saint-Étienne, où le prince Henri et les moines le reçurent. Mais à peine les cérémonies funèbres étaient-elles commencées que le feu prit dans ce quartier de la ville, ce qui fut cause d'une alarme générale; et comme il y avait grand danger que l'incendie se communiquât au cloître de Saint-Étienne, les moines, épouvantés, s'enfuirent de l'église, sourds aux remontrances d'Henri et de Herlewin. Les assistants suivirent l'exemple des religieux; de sorte que le cercueil du puissant Guillaume resta abandonné jusqu'à ce que l'incendie fût éteint. Les moines rentrèrent alors dans l'église, et la cérémonie funèbre s'acheva.

Mais, la dernière oraison finie, et le cercueil de pierre placé dans la fosse, lorsqu'on se disposait à y descendre le cadavre, Anselme, gentilhomme normand, s'avança et s'opposa à l'inhumation, en disant : « Cet emplacement est celui de la maison « de mon père, que ce duc défunt lui a enlevée « par violence, et cette église est bâtie sur une

« portion de mon héritage; je revendique donc « ce terrain, et je vous dis à tous que vous en « répondrez au grand et redoutable jour du juge- « ment. Je vous enjoins de ne pas déposer les « ossements de ce spoliateur dans le foyer de mes « pères. »

La réclamation d'Anselme fut examinée, et ses droits furent reconnus par le prince Henri, qui le décida à accepter soixante schellings pour prix de la fosse, et à permettre que l'on continuât l'inhumation de son père.

Par les agitations de sa vie, par les circonstances de sa mort, et jusque dans les détails de ses obsèques, l'exemple de Guillaume le Conquérant peut grossir la foule de ceux qui prouvent de la manière la plus frappante le néant des grandeurs humaines.

CHAPITRE VI

Avénement de Guillaume le Roux au trône d'Angleterre. — Robert essaie, mais en vain, de faire valoir ses droits d'aînesse. — Alliances et brouilleries successives entre Guillaume, Robert et Henri. — Première croisade. — Ses causes. — Ses premiers prédicateurs. — Robert s'illustre en Palestine. — Il refuse la couronne de Jérusalem. — Mort tragique de Guillaume le Roux. — Henri usurpe le trône d'Angleterre. — Robert arrive en Normandie. — Il débarque sur les côtes d'Angleterre. — Réconciliation des deux frères. — Félonie d'Henri. — Bataille de Tinchebrai, à la suite de laquelle Robert est fait prisonnier. — Condamné à perdre la vue, il meurt après une longue captivité. — Aventures de son fils Guillaume. — Origine de la rivalité entre la France et l'Angleterre. — Naufrage de la famille royale d'Angleterre. — Mort du fils de Robert. — Henri descend dans la tombe. — Eustache de Boulogne et Geoffroi Plantagenet. — Ce dernier l'emporte sur Eustache. — Mort de Geoffroi et avénement de Henri II. — Ses longues guerres avec la France. — Martyre de saint Thomas de Cantorbéry. — Ligue des fils de Henri II contre leur père. — Dernières guerres de Henri II tant avec la France qu'avec ses propres enfants. — Mort de Henri II.

(1087-1189)

Guillaume laissa le plus funeste héritage aux Normands dans la personne de ses trois fils; ils réalisèrent l'antique histoire des *frères ennemis*,

et leurs divisions firent encore plus de mal à leurs peuples qu'à eux-mêmes.

Par son testament, le Conquérant avait nommé Guillaume le Roux, son second fils, au trône d'Angleterre, et Robert, l'aîné, au duché de Normandie et au comté du Maine, en ne léguant qu'une somme d'argent avec une forte pension à Henri, le plus jeune des trois. Ce changement dans l'ordre de la succession blessa sensiblement Robert; il tenta, mais vainement, de faire valoir ses droits d'aînesse, pour réclamer la couronne d'Angleterre (1088).

Guillaume le Roux et Robert se rendaient chaque jour plus odieux à leurs sujets, le premier par sa tyrannie, le second par ses débauches, par le désordre et l'épuisement de ses finances. L'ambition effrénée de Guillaume excita bientôt de grands orages, dont Robert porta tout le poids. Eudes, comte d'Aumale, et Gautier de Saint-Valery, gagnés par les promesses du monarque anglais et par son or, lui livrèrent leurs châteaux. Cette coupable conduite fut imitée par les comtes de Gournay, de Longueville, de Mortemer, et par beaucoup d'autres seigneurs des pays de Caux et de Bray. Le roi de

France lui-même, Philippe, se laissa entraîner par Guillaume le Roux, et se montra peu favorable au duc de Normandie.

Henri, nouvellement réconcilié avec Robert, et touché des malheurs auxquels l'exposait l'insatiable et perfide ambition de Guillaume le Roux, accourt à Rouen avec quelques braves, se saisit de Conan, chef d'une troupe de traîtres qui devait livrer la ville aux Anglais, le précipite du haut d'une tour, et par cet exemple de vigueur et d'activité relève les affaires et les espérances de Robert. L'union de ces deux frères arrêta les entreprises du troisième. Guillaume écouta enfin la voix de la nature et de l'équité, ou plutôt il se rendit à l'impuissance de continuer une guerre également détestée des deux partis. Les deux frères, entre autres accords, convinrent aussi qu'à défaut d'enfants mâles de part et d'autre, le survivant hériterait des États de celui qui mourrait sans postérité. Cet accommodement fut garanti et juré par douze barons des plus puissants de chaque côté. Henri fut oublié dans cette paix de ses deux frères. Cet indigne abandon lui fit craindre que, tandis que Guillaume le Roux lui retenait les biens de sa mère, Robert

ne lui redemandât le Cotentin. Suivi de Normands et de Bretons, il s'empara du mont Saint-Michel, d'où il espérait se procurer ou des conditions avantageuses, ou de puissants alliés (1091). Robert et Guillaume, réunis, vinrent l'assiéger; ils allaient le réduire par le manque d'eau, lorsque Robert, plus touché de la situation de son frère qu'irrité de ses hostilités, lui envoya des provisions d'eau avec un tonneau de vin, disant à Guillaume, qui le raillait sur cette générosité : « Quels que soient les torts de notre frère envers « nous, devons-nous désirer qu'il meure de soif? « Où retrouverions-nous un autre frère, quand « nous aurions perdu celui-ci? »

Guillaume le Roux, qui avait les vices de son père sans avoir aucune de ses hautes qualités, excepté la valeur, fit aussi pendant ce siége un acte dont on ne le supposait pas capable. Comme il observait la place, deux cavaliers, sortis à l'improviste, le surprirent, l'attaquèrent, tuèrent son cheval, et dans l'instant où l'un d'eux levait l'épée pour le frapper : « Arrête, « malheureux, s'écria Guillaume; je suis le roi « d'Angleterre! » Le soldat s'arrêta aussitôt; avec beaucoup de respect, il aida le prince à se

relever, et lui donna son propre cheval. Guillaume le récompensa magnifiquement, et lui dit : « Tu « seras désormais à moi. » En effet, il le prit à son service avec de forts appointements. Guillaume n'attendit pas la fin de ce siége, dont les longueurs le rebutèrent; Robert, resté seul, réduisit Henri à capituler, et lui permit de se retirer où il voudrait.

Poussé soit par la défiance, soit par la haine contre Edgar Atheling, descendant des anciens Anglo-Saxons, Guillaume avait privé ce prince des biens qu'il possédait dans les concessions faites au roi d'Angleterre en Normandie. Edgar s'était refugié chez Macholm III, roi d'Écosse, qui déjà projetait de venger son pays des humiliations qu'il avait reçues de l'Angleterre sous Guillaume le Conquérant, et s'empressa de profiter de l'absence de Guillaume le Roux pour faire une irruption dans le Northumberland (1092). A cette nouvelle, le roi d'Angleterre accéléra son retour, pour rassurer cette partie de ses peuples très-mécontente de ce qu'il la laissait en proie aux insultes des étrangers. Guillaume, en cherchant à punir les Écossais, ne voulut pas exposer les places qu'il venait d'obtenir en Normandie, et

pour se délivrer des inquiétudes qu'aurait pu lui donner Robert, il eut l'adresse de lui faire accepter le commandement de son armée contre le roi d'Écosse. Cette guerre eut pour le roi d'Angleterre tout le succès désirable (1092). Quant à Robert, il ne reçut que de faibles remercîments de ses services, et comme l'infortune le poursuivait, à peine fut-il de retour en Normandie, qu'il se vit aux prises avec Henri et l'avide monarque d'Angleterre (1093).

L'attention, excitée par les derniers événements que nous venons d'indiquer, se perdit tout à coup dans le grand événement des croisades, dont il nous faut dire l'origine et les diverses vicissitudes.

La dévotion qui entraînait auparavant les peuples à Rome s'était tournée vers Jérusalem, que les musulmans avaient enlevée aux Arabes en 1065. Pierre l'Ermite, né en Picardie, homme d'un zèle ardent, représenta si vivement, à son retour de la Palestine, les outrages dont les Turcs y accablaient les chrétiens, que le pape Urbain II se servit de lui pour inspirer aux princes et aux peuples de l'Europe le désir de conquérir cette terre, sanctifiée par la naissance,

les prédications, les miracles et la mort du Christ. L'éclat de l'entreprise, l'intérêt de la religion, l'espoir d'expier dans les combats des crimes de tout genre, les priviléges accordés à quiconque voulait s'enrôler, la vue d'une noble conquête, l'éloquence entraînante du prédicateur firent oublier tous les dangers et tous les obstacles.

La harangue que le pape lui-même prononça à Plaisance, puis à Clermont en Auvergne, fit couler les larmes de l'innombrable assistance, qui l'écouta, la tête nue, sous le ciel (1095). Urbain II peignit d'une manière si pathétique et si frappante la profanation des lieux saints, la misère et l'opprobre des chrétiens d'Orient, le péril où l'audace et les progrès des infidèles mettaient l'Europe entière, que tous les auditeurs s'écrièrent d'une voix unanime: « Dieu le veut! » mot qui fut longtemps le cri de guerre et la devise des *croisés*. C'est ainsi qu'on appela ceux qui s'enrolèrent pour cette sainte expédition, parce qu'ils portaient sur leur habit une croix d'étoffe rouge.

Le duc Robert, exalté par son héroïsme naturel, voulut se croiser pour la Palestine, et, afin de subvenir aux dépenses de cette guerre,

il fit proposer à Guillaume le Roux de lui engager la souveraineté, la jouissance du Maine et de la Normandie pendant l'espace de cinq années, moyennant la somme de treize mille six cents marcs. Ce marché fut accepté avec le plus grand empressement par Guillaume. A la fin de l'été de 1096, Robert, accompagné d'une noblesse nombreuse, intrépide et brillante, se rendit en Italie, et de là en Palestine.

Quoique Guillaume le Roux ne fût que régent ou vice-duc de Normandie, cependant, à cause de la pleine souveraineté qu'il y exerça, nous le compterons comme neuvième duc. La cession du Maine et de la Normandie agrandissait les possessions de ce prince sans assouvir son avidité. A peine fut-il installé qu'il rompit avec le roi de France (1096), auparavant son allié, pour entrer dans quelques places du Vexin français qu'il revendiquait comme appartenant au duché de Normandie, et que Philippe prétendait être de son domaine. Guillaume fit bâtir Gisors pour contenir les Français. La guerre se poursuivit avec une incertitude ou une égalité de succès dont les deux monarques se lassèrent également; en sorte que, l'année suivante (1097), ils firent la paix

en laissant les choses dans le même état où elles se trouvaient avant les hostilités.

Sur ces entrefaites, Guillaume, comte de Poitiers et duc de Guienne, enflammé de la gloire et de la dévotion qui transportaient alors tous les esprits, se mit à la tête de plus de cent mille hommes, tant cavaliers que fantassins, pour se joindre aux cinq à six millions de personnes de tout sexe et de toute condition qui avaient déjà voulu passer d'Europe en Asie. Les malheurs des premiers croisés ne le rebutèrent point; mais il n'avait pas l'argent nécessaire pour conduire cette nouvelle armée en terre sainte : il suivit l'exemple du duc de Normandie, en proposant au roi d'Angleterre de lui engager ses États moyennant une certaine somme. L'offre fut acceptée. Déjà Guillaume le Roux avait préparé une flotte et une armée pour escorter l'argent et pour aller prendre possession des deux riches provinces, lorsqu'un accident mit fin à son existence agitée et à ses projets avides. Il était à la chasse, occupé de poursuivre un cerf qu'il avait blessé, lorsque Gautier Tyrrel, chevalier français renommé pour son adresse à tirer de l'arc, décocha une flèche contre ce même animal, qui s'élançait devant lui :

le trait atteignit le roi en pleine poitrine et le tua. Tyrrel aussitôt piqua des deux, gagna le rivage, et s'embarqua pour la France, où, en expiation de son meurtre involontaire, il se joignit aux croisés qui partaient pour Jérusalem.

Ainsi périt Guillaume le Roux (2 août 1100), à l'âge d'environ trente-quatre ans, et après en avoir régné treize. Il n'emporta ni ne mérita les regrets de ses sujets, qu'il accablait d'impôts, non plus que de ses voisins, qu'il cherchait à piller ou à tromper. Il ne laissa pas de postérité légitime.

Robert avait tellement conquis l'estime et l'affection de l'armée des croisés par son héroïsme, sa bravoure et ses hauts faits, qu'elle voulait le nommer roi des pays conquis en Orient; mais l'espérance de monter sur le trône d'Angleterre, et la certitude de rentrer dans son duché de Normandie, l'empêchèrent d'accepter la couronne de Jérusalem. Robert se mit bientôt en route pour revenir dans ses États. En passant par la Pouille, il épousa Sibylle, fille de Godefroi, comte de Conversano. Son beau-père lui donna de quoi rendre à Guillaume le Roux le prix de l'engagement de la Normandie. Robert, continuant sa route, apprit la mort de son frère :

à cette nouvelle, il précipita sa marche pour recouvrer l'Angleterre; mais ce fut en vain. Le prince Henri, le dernier par la naissance des fils du Conquérant, avait su persuader aux Anglais qu'il devait être le successeur de Guillaume le Roux, comme étant né dans leur île lorsque son père en était roi. La nouvelle du couronnement de Henri fit rentrer Robert dans la Pouille.

Henri, qui avait été assez heureux pour succéder à un prince devenu odieux, eut beaucoup moins de peine à captiver le suffrage des Anglais. Afin de s'affermir encore davantage dans l'esprit des peuples, il s'occupa de punir les exacteurs et de réformer les vices de la cour. Il fit publier un édit sévère contre les malfaiteurs, établit la peine de mort contre ceux qui abuseraient de leur autorité pour fouler le peuple, abolit le couvre-feu, que les Anglais regardaient moins comme une règle de police que comme une gêne de servitude, et couronna toutes ses opérations par une charte confirmative ou conservatrice des priviléges du clergé, de la noblesse et du tiers état. Cette conduite enthousiasma tous les ordres.

Arrivé et reconnu sans obstacle en Normandie (1101), Robert apprit qu'il avait perdu le Maine;

mais, sans s'inquiéter davantage de cet échec, plus facile d'ailleurs à réparer que la perte d'un royaume, il se mit bientôt en mer pour l'Angleterre. Plusieurs barons normands étaient dans ses intérêts, et l'avaient déterminé à cette tentative. Robert aborde heureusement : une partie de la flotte et de l'armée de son frère, subjuguée par l'éclat de sa réputation plus encore que par l'évidence de son droit, se donne à lui. De leur côté, les barons normands du parti de Henri conduisent sous ses ordres une armée contre Robert, qui les attendait de pied ferme à Portsmouth. Mais les deux frères, près d'en venir aux mains, eurent quelques remords du sang qu'ils allaient verser pour leur querelle.

Après diverses négociations, ils parvinrent à conclure une paix, dans laquelle on convint : Que Robert renoncerait à ses prétentions sur l'Angleterre, et recevrait en dédommagement une pension de trois mille marcs, avec le Cotentin et tout ce que son frère possédait en Normandie, à l'exception de la seule place de Domfront ; que, si l'un de ces princes mourait sans postérité légitime, l'autre hériterait de ses États ; enfin, qu'il y aurait entier pardon et oubli, de la part de chacun d'eux,

pour les adhérents du parti contraire. Mais Henri, qui gagnait le plus à ce traité, n'en fut pas moins le premier à le violer (1103); Robert fut donc forcé de repasser en Angleterre, où il reprocha avec fermeté à son frère son manque de droiture. Mais Henri, abusant de la confiance généreuse de Robert, le menaça d'attenter à sa liberté, que Robert dut s'estimer heureux d'acheter en renonçant à sa pension de trois mille marcs.

Ce fatal voyage acheva de perdre Robert, que son courage et sa loyauté ne rendaient pas capable de gouverner un État, et sous lequel, malgré son naturel bienfaisant, la Normandie était malheureuse. Henri, de son côté, ne négligea rien pour souffler l'esprit de révolte parmi les Normands (1104). Les sourdes menées du roi d'Angleterre durèrent plus d'une année, pendant laquelle il fit en Normandie un voyage où la perfidie prit tous les semblants de l'amitié la plus tendre. Enfin, en 1105, il envahit la Normandie. Repoussé d'abord par les sujets restés fidèles à Robert, il triompha l'année suivante (1106) à la bataille de Tinchebray. Il souilla son triomphe par un acte de barbarie horrible à raconter : non content de faire renfermer son frère au château de Cardiff,

en Angleterre, il le priva de la vue en lui faisant passer devant les yeux un bassin de cuivre ardent, et le laissa languir dans un cachot jusqu'au dernier moment de sa vie, qui dura encore vingt-huit ans.

La bataille de Tinchebray rendit Henri tout à fait maître de la Normandie. Ce prince agit mieux avec son neveu Guillaume qu'avec son frère Robert. Le jeune fils de cet infortuné, n'ayant encore que six ans, et fait prisonnier avec son père, fut traité d'abord avec égard et confié à la garde d'Élie de Saint-Saën, gendre du prince vaincu. Mais à peine Henri eut-il été couronné duc de Normandie, que sa politique avide et sombre prit la place de la générosité, et qu'il voulut faire partager au jeune Guillaume le triste sort de son père. Saint-Saën, appuyé du comte d'Anjou, trouva heureusement moyen de l'arracher à ce cruel avenir (1107). En 1108 moururent Philippe Ier, roi de France, et Élie de Saint-Saën, dont la perte n'eut guère moins d'influence sur le sort de la Normandie. Elle refroidit beaucoup Foulques, comte d'Anjou, sur le sort de Guillaume; en sorte que ce jeune prince alla chercher asile et secours chez Baudouin, comte de Flandre.

Nous sommes arrivés à l'année 1110, époque trop fameuse de la rivalité entre la France et l'Angleterre, et à partir de laquelle, jusqu'au règne de Charles VII, on ne voit plus qu'une alternative de guerres et de trêves entre ces deux puissances. Dans un espace de moins de quatre siècles elles conclurent plus de cent vingt traités, presque aussitôt rompus que signés. L'étude approfondie des faits, et non pas une aveugle prévention pour notre patrie, nous amène à reconnaître avec Sainte-Foix que le tort fut presque toujours du côté de l'Angleterre, et ce tort s'est prolongé presque sans interruption depuis Charles VII jusqu'aux dernières années de la monarchie française.

La forteresse de Gisors, située sur les frontières de l'Ile-de-France et de la Normandie, fut le sujet de la première querelle. On était convenu que cette place resterait neutre, ou que si elle tombait entre les mains d'un des deux princes, elle serait rasée avant quarante jours. Le gouverneur Payen, s'étant laissé corrompre, livra Gisors au roi d'Angleterre. Informé de cette infraction, Louis le Gros envoya demander à Henri la démolition du château ou le combat singulier. Henri ne répondit que par de

froides railleries. On en vint alors à une action, et les Anglais furent repoussés jusqu'à Meulan. La ressource du vaincu fut d'abord de soulever contre le roi de France plusieurs de ses grands vassaux, et ensuite d'en détacher un grand nombre de leur confédération avec leur suzerain. Louis, ainsi traversé, n'eut rien de mieux à faire que de conclure la paix avec le roi d'Angleterre : il céda Gisors à Guillaume Adelin, fils de Henri, et reçut son hommage pour la Normandie (1112).

La guerre recommença en 1118 par les mouvements qui s'élevèrent en Normandie en faveur du fils de Robert, protégé secrètement par la France. En 1119, divers affaires eurent lieu, d'abord auprès des Andelys, entre Henri et son neveu; puis dans la plaine de Brenneville, où la victoire, très-disputée de part et d'autre, resta au roi d'Angleterre. Ce fut à cette action que Louis le Gros, pressé par un Anglais qui voulait se saisir de lui, et qui s'écriait déjà : « Le roi est pris ! » le tua, en disant : « Ne sais-tu pas qu'aux échecs le roi n'est jamais pris ? »

La malheureuse Normandie, qui comptait alors quatre ducs vivants, les deux frères Henri et Robert, et leurs deux jeunes fils, était en proie

aux ravages de trois ou quatre armées, qui brûlaient les villes, les châteaux et les villages. Un des traits les plus affreux de cette guerre, moitié civile, moitié étrangère, fut l'attentat que Julianne, femme du comte de Breteuil, commit contre le roi Henri, son père, en lui décochant une flèche lorsque celui-ci l'assiégeait dans son château. Cette flèche n'atteignit point le monarque anglais, et la comtesse fugitive perdit son château. Enfin cette déplorable guerre se termina par un accommodement auquel le pape Calixte II, parent des deux souverains, eut la gloire de coopérer par lui-même et par ses légats. On se remit de part et d'autre dans l'état antérieur aux hostilités, sans paraître s'occuper des intérêts du fils de Robert. Mais les succès de Henri furent bientôt empoisonnés par un malheur terrible arrivé dans sa propre famille. Le roi d'Angleterre, délivré des inquiétudes de la guerre, avait donné des ordres pour son retour en Angleterre. Les vaisseaux prêts dans la rade de Barfleur, le roi s'embarqua dans le premier; son fils, les frères et les sœurs naturels du jeune prince, ainsi que la noblesse de la cour, dans un autre commandé par Thomas Airard, dont le père avait conduit Guillaume le Conquérant en Angleterre.

Tous ces jeunes gens ne songeaient qu'à se divertir; l'équipage suivit leur exemple avec plus de licence encore; car, vers le soir, il n'y eut aucun des matelots qui ne fût ivre et hors d'état de conduire la manœuvre. Le vaisseau, à l'aventure, alla échouer contre un écueil qui le mit en pièces; le jeune prince se jeta dans la chaloupe et gagna le rivage. Son premier soin, lorsqu'il eut mis pied à terre, fut de tâcher de découvrir ce qu'étaient devenus ses frères et sœurs, ainsi que toutes les personnes qui l'accompagnaient. Ce qui s'offrit d'abord à sa vue, ce fut la comtesse du Perche, sa sœur naturelle, qui luttait contre les flots et l'appelait à son secours. Guillaume, qui aimait tendrement cette jeune princesse, fut vivement ému, et, sans balancer un instant rentra dans la chaloupe, et fit ramer vers sa sœur, qui se noyait. Il parvint à la recevoir dans sa frêle embarcation; le comte de Chester, son frère, s'y jeta aussi; tous les naufragés qui purent aborder, y entrèrent également, sans que le jeune prince, dont le naturel était excellent, pût prendre sur lui de les repousser. Cette bonté le perdit, avec tous ceux qu'il avait recueillis : la chaloupe, trop chargée, coula à fond. Il n'échappa de ce second naufrage qu'un

matelot, qui en porta la triste et fatale nouvelle au roi ; celui-ci attendait, au port où il avait débarqué, l'arrivée du vaisseau qui portait sa famille. La douleur de Henri fut profonde, et il resta d'autant plus accablé par le malheur qui venait de le frapper, que, malgré toutes les recherches, on ne put retrouver aucun des corps des naufragés (1120). Indépendamment des princes de la famille royale, on compta cent soixante personnes de qualité englouties dans ce naufrage, les chapelains du roi, cent cinquante soldats, cinquante matelots et trois pilotes.

La mort tragique du fils de Henri fit revivre le parti de Robert. En 1121, le monarque anglais n'ayant plus d'héritier présomptif, avait épousé Adélaïde de Lorraine, dont il n'eut pas de postérité. Ce fut alors qu'une partie de la noblesse normande, craignant de tomber sous la domination d'un maître étranger et très-éloigné, s'assembla à la Croix-Saint-Leufroi, et s'engagea à rétablir le fils de Robert dans le duché de ses pères. Le roi Louis le Gros promit de l'appuyer, et Foulques, comte d'Anjou, s'empressa de lui donner, avec le comté du Maine, Sibylle, qu'il lui avait déjà successivement promise et refusée jadis,

et qui était récemment devenue veuve de son rival, Guillaume Adelin. Mais ni l'activité, ni le bonheur de Henri ne l'abandonnèrent en cette crise pressante. Il commença par s'approprier la dot de sa bru, qu'il ne voulut jamais rendre. Ayant passé la mer avec de grandes forces, avant que la ligue eût encore quelque consistance, il prit ou brûla les places des confédérés. Valeran de Meulan, pour sauver sa vie, lui abandonna tous ses châteaux; Hugues de Neufchâtel demeura cinq ans prisonnier; Hugues de Montfort ne recouvra sa liberté qu'au bout de dix-huit ans; Odoard du Pin, Geoffroi de Tourville et Luc de la Barre eurent les yeux crevés. La Barre, ne voulant point survivre à cette affreuse mutilation, se brisa la tête contre les murs de sa prison.

Henri poursuivit avec chaleur ses avantages, et soumit entièrement les cantons de Normandie qui avaient paru pencher pour son neveu. Bientôt il suscita l'empereur d'Allemagne, son gendre, contre Louis le Gros; mais, à la vue du danger qui menaçait la France, presque tous les grands vassaux réunirent leurs forces à celles du monarque, leur suzerain. L'empereur, malgré sa formidable armée, ne put tenir la campagne contre

eux, et, forcé de se retirer avec perte, il mourut en 1125, peu après cette triste tentative. Henri, beaucoup moins fort par les armes que le roi de France, après la retraite et la mort d'un tel allié, eut recours à la politique. En 1127, il détacha Foulques de l'alliance de la France, en faisant rompre, sous prétexte de parenté, le mariage de Sibylle d'Anjou avec le fils de Robert, et en unissant l'impératrice Mathilde, sa fille et son unique héritière, à Geoffroi Plantagenet, fils de Foulques. D'un autre côté, Charles le Bon, comte de Flandre, ayant été assassiné, Louis le Gros donna ce comté au fils de Robert, à cause de son aïeule, Mathilde de Flandre, femme du Conquérant. Mais Henri suscita comme compétiteur à son neveu, Thierry, landgrave d'Alsace, qui avait des prétentions au même comté. Celui-ci devint en effet comte de Flandre et allié de Henri lorsqu'en 1128 le fils de Robert reçut une blessure mortelle au siége de la ville d'Alost. Après la mort de Sibylle, le neveu de Henri avait épousé Jeanne de Montferrat, sœur de la reine de France; mais il mourut sans postérité.

Alors la paix se fit entre Louis le Gros et Henri, qui dès lors jouit du duché de Normandie sans concurrence et sans trouble.

En 1131, Mathilde, fille de Henri et femme de Geoffroi Plantagenet, mit au monde un fils, qu'on nomma Henri; ce fut une grande joie pour le roi d'Angleterre; mais elle fut bientôt effacée (1135) par deux chagrins violents, qui le mirent au tombeau. Son gendre et sa fille lui redemandèrent la jouissance de la Normandie, en même temps que les Gallois, profitant de son absence et du mécontentement de ses sujets insulaires, firent de nouvelles incursions en Angleterre. Il se préparait à s'embarquer pour les réprimer ou les punir, lorsqu'il mourut, âgé de soixante-sept ans. Il recommanda les intérêts de Mathilde à Robert, comte de Glocester, son fils naturel, sans faire mention de son gendre, contre lequel il était vivement irrité.

Dans la personne de Henri finit la branche masculine de Guillaume le Conquérant, qui ne donna que trois rois à l'Angleterre.

La naissance de Mathilde et les précautions de son père semblaient lui ouvrir sans contestation l'héritage du royaume d'Angleterre et du duché de Normandie ; mais son père même avait donné l'exemple d'enfreindre le droit de succession. Adélaïde, fille de Guillaume le Conquérant, avait

épousé le comte de Blois, dont elle eut quatre enfants mâles, entre autres Étienne, que Henri avait pris en amitié et auquel il avait donné de grandes richesses avec le comté de Mortain et la main de Mathilde, héritière du comté de Boulogne. Arrivé à l'âge de trente-un ans, Étienne, oubliant les bienfaits de son oncle et les serments faits à sa cousine, dès la maladie de Henri, disposa tout pour lui succéder. A peine Henri était-il mort, qu'Étienne se fit couronner à Westminster (1135) sans la moindre opposition.

Étienne, pour engager les Anglais à le soutenir, promit tout ce qu'ils voulurent. Il abolit l'impôt normand ou *danegelt,* restreignit les chasses et les forêts royales, confirma et augmenta les droits du peuple, de la noblesse et du clergé; et, surmontant ainsi tous les obstacles, il s'empara du trésor de son oncle, renfermant plus de cent mille marcs d'argent, non compris la vaisselle et les bijoux. Pendant qu'il s'affermissait ainsi sur un trône usurpé, les grands de Normandie s'assemblèrent à Neubourg, où, pour s'affranchir à la fois du joug des Angevins et de celui des Anglais, ils résolurent d'élire pour duc Thibaut, comte de Champagne, de Blois et de

Chartres, fils d'Étienne de Blois et d'Adélaïde de Normandie. Mais, bientôt informés du succès d'Étienne, et plusieurs d'entre eux redoutant la confiscation des biens qu'ils possédaient en Angleterre, ils consentirent à reconnaître Eustache, son fils aîné, pour duc de Normandie. Le comte de Blois fut obligé d'abandonner ses prétentions ou ses espérances, pour une somme de deux mille marcs. Le roi de France, Louis le Jeune, reçut (1136) l'hommage d'Eustache, et lui donna sa sœur Constance en mariage. Mais Étienne ne jouit pas d'une longue tranquillité; il eut à combattre les entreprises des rois de Galles et d'Écosse, et celles de plusieurs de ses grands vassaux. A peine sorti de ces guerres sans avantage réel, il fut menacé par Geoffroi Plantagenet, époux de Mathilde. Mais après quelques hostilités commises dans la Normandie, qui eut à souffrir encore beaucoup de dégâts, d'incendies et de pillages, il apaisa ce compétiteur par une pension de cinq mille marcs. Cependant Mathilde, passée en Angleterre pour se faire un parti, et appuyée par Robert, comte de Glocester, son frère naturel, loin de se laisser calmer ou désarmer comme son époux, ne cessait d'agir pour rentrer dans l'héritage de son père.

La guerre se fit avec des succès divers, tant en Normandie qu'en Angleterre, jusqu'au 2 février 1140, que l'intrépide comte de Glocester accepta près de Lincoln la bataille que lui présentait son cousin, le vainquit, le fit prisonnier, et l'envoya à Mathilde, qui l'enferma dans le château de Bristol. Bientôt (1141), couronnée par l'évêque de Winchester, alors légat de Rome, mais non encore sacrée, Mathilde affecta peu d'affabilité pour les personnes, peu de ménagements pour les ordres et les corps, peu d'égards pour les lois, les chartes et les priviléges.

Ce fut à la suite des nouvelles guerres que suscita l'avénement de Mathilde au trône d'Angleterre, que les Normands, las des calamités que leur attiraient les guerres et les prétentions respectives des rois d'Angleterre et des princes anglais, cessèrent de reconnaître la souveraineté d'Eustache de Boulogne, et se donnèrent à l'époux de Mathilde, dont les droits mieux fondés étaient encore appuyés par la présence de son armée sur leur territoire (1143).

Henri II, fils de Geoffroi Plantagenet, et qui succéda à son père en 1150, fut d'abord redevable du duché de Normandie à la valeur de son père,

au droit de sa mère, et dut, bientôt après, le royaume d'Angleterre au courage de tous les deux, au sien propre, et surtout à la mort imprévue d'Eustache de Boulogne, arrivée en 1151.

Geoffroi Plantagenet avait réglé par son testament que Henri, l'aîné de ses enfants, hériterait de tous ses États; que Geoffroi, le second, aurait en apanage Mirebeau, Loudun, Chinon; et que Guillaume, le troisième, jouirait du comté de Mortain; par le même acte, il ordonnait encore que dans le cas où l'aîné viendrait à rentrer dans les biens de sa mère, l'Anjou, la Touraine et le Maine retourneraient au second. Henri, devenu roi, n'eut point égard à cette dernière disposition; mais ce qui le rendit plus puissant encore, ce fut son mariage avec Éléonore de Guienne, répudiée par Louis le Jeune, roi de France, qui lui avait rendu sa dot. Cette union plus politique que délicate, contractée dès 1152, contribua grandement au succès de Henri contre Étienne, auquel il succéda en 1154. Ainsi, du côté de son père, Henri eut l'Anjou, la Touraine et le Maine; du côté de sa mère, il eut l'Angleterre et la Normandie; et par la dot que lui apporta Éléonore, il joignit à toutes ces possessions le Poitou, la Saintonge

et l'Aquitaine entière, c'est-à-dire, l'Angoumois, le Limousin, le Périgord, l'Auvergne et toute la Guienne jusqu'aux Pyrénées. De plus, dans la suite, il se vit maître de la Bretagne, par le mariage de son fils Geoffroi avec l'héritière de ce duché. Ce n'est pas tout encore : il s'empara de l'Irlande (1178).

Henri semblait prospérer sur tous les points. L'année même de son élévation au trône d'Angleterre, Éléonore mit au monde, à Londres, un fils qui fut nommé Henri comme son père.

Les conquêtes, les victoires, les acquisitions de Henri en France, mettaient, pour ainsi dire, ce pays entier à la discrétion d'un aussi formidable vassal. Louis le Jeune aurait entrepris de modérer cet excès de puissance, si les seigneurs, qui voulaient la paix, n'eussent trouvé le moyen de la conserver quelque temps par le mariage de la princesse Marguerite, fille de Louis et de Constance de Castille, avec Henri, surnommé *Court-Mantel*, fils aîné du roi d'Angleterre (1160). Ces deux époux étaient en bas âge, et la paix que leur union procurait aux deux monarques fut de courte durée.

Après un séjour de quelques années dans ses domaines du continent, Henri revint en Angle-

terre (1163) avec l'espérance de se reposer un peu des fatigues de la guerre, lorsqu'un personnage, devenu justement célèbre dans les annales de l'Église, entra en lutte avec l'ambition du monarque, qui voulait entreprendre sur les droits sacrés de l'épiscopat : cet adversaire était Thomas Becket, plus connu sous le nom de saint Thomas de Cantorbéry.

Il était né en 1117. Après avoir fait ses études à Oxford et à Paris, il retourna en Angleterre, et s'y livra d'abord à tous les plaisirs d'une jeunesse dissipée ; mais un danger qu'il courut à la chasse le fit rentrer en lui-même. La jurisprudence des affaires civiles, auxquelles il s'appliqua avec assiduité, lui avait fait un nom célèbre. Thibaud, archevêque de Cantorbéry, lui donna l'archidiaconé de son église, et lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre sous Henri II, qui l'éleva en 1162, après bien des résistances de sa part, sur le siége de Cantorbéry. Thomas ne vécut pas longtemps en paix avec son souverain, comme il le lui avait prédit. L'origine de ce désaccord fut le zèle de Thomas pour les priviléges de son église. Ce zèle, qui paraissait trop ardent au roi et à ses ministres, lui fit bien des ennemis. On l'accusa

devant les pairs d'avoir malversé pendant qu'il occupait la charge de chancelier, dont il venait de se démettre; mais il refusa de répondre à ces imputations injustes, qu'il savait n'être qu'un moyen imaginé pour le perdre, et que ses adversaires mêmes ne croyaient pas fondé. Condamné à la prison, il se retira à l'abbaye de Pontigny, et ensuite auprès de Louis le Jeune, roi de France, d'où il excommunia la plupart des seigneurs qui composaient le conseil de Henri. Il lui écrivait : « Je vous dois, à la vérité, révérence comme à mon roi; mais je vous dois châtiment comme à mon fils spirituel. »

Henri II adopta alors des vues de conciliation; et, après quelques difficultés, la paix se fit entre le roi et le prélat. Thomas revint en Angleterre, en 1170; et la guerre ne tarda pas à se rallumer, les courtisans ramenant toujours le roi à ses anciens errements, et l'excitant contre l'inflexible prélat. Henri II était alors en Normandie. Fatigué de ces rapports, et personnellement irrité contre Thomas, il s'écria dans un accès de colère : « Est-il possible qu'aucun de ceux que j'ai comblés de bienfaits ne me venge de ce prêtre ! » Aussitôt quatre de ses gentilshommes, dont l'histoire a conservé les noms pour les flétrir, Réginald Fitz-

Urse, Guillaume de Traci, Hugues de Morville et Richard Brito, s'engagèrent par serment à venger l'injure faite à leur roi. Ils passent la mer et vont assommer le prélat à coups de massue, au pied de l'autel, le 9 décembre 1170. La piété tendre de Thomas, son zèle, ses vertus épiscopales le firent mettre au nombre des saints par le pape Alexandre III.

Respecté dans ses États, redouté des puissances voisines, Henri paraissait au comble de la grandeur et de la prospérité, lorsque des troubles domestiques, d'où naquirent bientôt les guerres étrangères, empoisonnèrent son bonheur. La princesse Marguerite, sa bru, fille de Louis le Jeune, venait enfin d'être couronnée reine d'Angleterre. Elle obtint de son beau-père la permission de venir passer quelque temps avec son mari à la cour de France. Louis, soit par amitié pour son gendre, soit pour diviser les trop grandes forces et possessions accumulées sur la tête d'un vassal tel que Henri, détermina le jeune couple à demander le gouvernement d'Angleterre et de Normandie, plutôt qu'à se contenter du vain titre que lui donnaient le sacre et le couronnement. Mais Henri rejeta brusquement les propositions que lui fit son

héritier, et se l'aliéna par une rigueur fâcheuse. De son côté, Richard, ennuyé de porter sans autorité réelle le vain titre de duc de Guienne et de comte de Poitou, joint son ressentiment à celui de son frère. Geoffroi, duc de Bretagne depuis la mort de Conan, son beau-père, et lassé de vivre sous la tutelle de son père, entre dans cette ligue. Le seul Jean s'abstint de cette confédération. Le jeune Henri, qui en était l'âme, s'échappe de la cour d'Angleterre et vole à celle de France (1173). Son beau-père l'accueille, le protége, et, par ses négociations et ses promesses, associe à sa cause les comtes de Flandre, de Boulogne, de Blois et d'Eu; il y fait même entrer Guillaume, roi d'Écosse, qui se jette avec une armée sur l'Angleterre, tandis que les autres confédérés menacent les possessions continentales.

Abandonné ou combattu par sa famille et ses voisins, Henri trouve une double ressource dans l'attachement de la grande majorité de sa noblesse, et dans les trésors qu'il avait soigneusement amassés. Pendant que Richard de Lacy, son général en Angleterre, contient ou repousse le roi d'Écosse, Henri vient en Normandie faire face à ses nombreux ennemis. Après quelques succès, dont ils ne

surent pas profiter, la retraite et l'inaction des Français donnèrent le temps au roi d'Angleterre d'envoyer des troupes en Bretagne, où la victoire suivit toujours leurs pas.

Louis le Jeune, dont la santé s'affaiblissait de jour en jour, et qui ne voulait point laisser d'affaires épineuses à son fils et successeur, alors âgé de dix à douze ans, souscrivit de bon cœur à la paix. Pour la consolider, il fiança la princesse Alix, sa seconde fille, au comte Richard, et permit au vieux roi Henri d'emmener à Londres cette jeune princesse jusqu'à sa nubilité.

De 1179, époque de la mort de Louis le Jeune, à 1189, année de celle de Henri II, on ne voit qu'une série de troubles, de divisions, de querelles, tant entre la France et l'Angleterre que dans la famille même de Henri, dont les fils, de plus en plus mécontents du sort que leur avait fait leur père, s'agitaient toujours, et par leurs révoltes le mirent aux portes du trépas.

Comblé d'humiliations, de courroux et de douleur, le vieux roi d'Angleterre fut pris d'une fièvre lente qui le conduisit à la mort, le 6 juillet 1189, dans la cinquante-huitième année de son âge.

CHAPITRE VII

Richard Cœur-de-Lion monte sur le trône d'Angleterre. — Massacre des Juifs le jour de son couronnement. — Préparatifs pour la croisade. — Marche de Philippe-Auguste et de Richard. — Exploits de Richard à Messine. — Départ. — Conquête de l'île de Chypre. — Prise d'Acre. — Mésintelligences. — Retour de Philippe en France. — Victoires de Richard. — Troubles en Angleterre. — Richard fait voile pour l'Angleterre. — Sa captivité en Autriche. — Intrigues de Jean, son frère. — Délivrance de Richard. — Guerre avec la France. — Mort de Richard. — Anecdote. — Arthur de Bretagne, nommé au trône d'Angleterre, en est dépouillé par Jean. — Avénement de Jean Sans-Terre. — Intervention de la France. — Arthur est tour à tour protégé par Philippe-Auguste et abandonné par ce monarque. — Arthur est pris par son oncle, qui le met à mort de sa propre main. — Soulèvement général contre le roi d'Angleterre. — La Normandie rentre au pouvoir des rois de France. — Tyrannie de Jean en Angleterre. — Le pape met l'interdit sur ses États, et offre sa couronne à Philippe-Auguste. — Bataille de Bouvines. — Dernières années de Jean. — Sa déposition. — Louis, fils de Philippe-Auguste, est roi d'Angleterre pendant quelques jours. — Henri III encore enfant, succède à Jean son père.

(1189-1216)

Les règnes de Guillaume le Conquérant et de Henri II inspirent naturellement, sur la vanité des choses humaines, des réflexions nées de rapprochements faciles à établir entre ces deux princes.

Ces réflexions seraient encore plus applicables au règne de Richard *Cœur-de-Lion*, monarque dont la vie, comme le dit un historien, « n'est qu'un tissu d'héroïsme et de férocité, de magnificence et d'avarice, d'esprit et d'inconduite, de malheurs et de gloire. »

Aussitôt qu'Henri II fut dans la tombe, les premiers soins dont Richard s'occupa furent d'apaiser les troubles et de pacifier l'Anjou, la Guienne, la Touraine et le Maine, provinces qui lui appartenaient du chef de sa mère (1189). Il vint ensuite en Normandie pour en prendre possession, et il entra dans Rouen aux acclamations du peuple. Puis il envoya Gautier, archevêque de Rouen, en Angleterre, avec les évêques de Bayeux, d'Évreux, et plusieurs autres seigneurs, pour chercher, conjointement avec la reine Éléonore, sa mère, à maintenir la tranquillité dans ce royaume. Pendant les trois semaines que Richard resta en Normandie, il s'occupa exclusivement de l'administration de son duché. Il rendit aussi leurs biens à quelques seigneurs sur qui son père les avait confisqués. Il confirma ensuite son frère Jean dans la possession du comté de Mortain, avec assignation d'une pension de quatre mille livres sterling

sur les domaines de l'Angleterre. Enfin il maria sa nièce Mathilde à Geoffroi, comte de Perche.

Mais ce qui se passa de beaucoup plus important, ce furent ses entrevues à Paris et à Nonancourt avec Philippe-Auguste, roi de France, dont il se déclara l'ami et le fidèle vassal, et qui lui abandonna les places nombreuses et considérables qu'il venait de conquérir, et jusqu'à ses prétentions sur Gisors, moyennant une simple promesse d'ajouter seulement quatre mille marcs aux vingt mille que le dernier roi était convenu de payer pour dédommagement des frais de la guerre.

Les Anglais virent avec une allégresse inexprimable l'arrivée de leur nouveau souverain. Il se signala chez eux, comme en France, par beaucoup de munificence et de largesse. La noblesse et le haut clergé lui prêtèrent serment à son couronnement, qui eut lieu à Westminster, le 2 septembre 1189. Un événement tragique souilla cette auguste cérémonie. Une proclamation portait défense aux Juifs, dont le nombre était très-considérable à Londres, de se trouver au couronnement. Malgré cette prohibition, quelques Israélites se glissèrent dans la foule. Ils furent reconnus. On les chassa de l'église en les accablant de coups, et le peuple

8

les poursuivit jusque dans leurs maisons, où il mit le feu après les y avoir enfermés. Cette fureur se communiqua aux autres villes, où les Juifs éprouvèrent le même traitement. Richard, voulant arrêter ce torrent dévastateur, fit publier un édit par lequel il déclarait prendre sous sa protection immédiate tous les Juifs échappés à la fureur du peuple. Cette précaution du nouveau monarque arrêta en effet la rage des ennemis des Juifs; mais elle ne fut que suspendue.

La générosité de Richard et l'opulente succession que lui avait laissée son père, ne l'empêchèrent pas d'agir en prince avide et exacteur, pour fournir aux frais de la croisade. Il fit argent de tout pour subvenir aux énormes dépenses du voyage et de l'expédition qu'il projetait. Il disait qu'il vendrait jusqu'à la ville de Londres, s'il se trouvait quelqu'un pour l'acheter.

En Angleterre comme en Normandie, Richard affecta beaucoup d'égards pour ceux qui avaient servi son père contre lui, et beaucoup de mépris pour ceux qui avaient tenu son parti contre son père. On peut reconnaître dans cette conduite le caractère souvent extrême, et presque toujours plus saillant que judicieux, d'un prince à la fois bien

intentionné, mal instruit, et très-irréfléchi. Ce même caractère se montra dans le mauvais choix qu'il fit de Guillaume Longchamp, Normand de basse extraction et d'âme peu élevée, pour lui confier la régence du royaume. Ce qui honora le mieux Richard fut sa piété filiale envers la reine Éléonore, à laquelle il rendit de grands honneurs et assura beaucoup de revenus et de crédit.

Après avoir ainsi mis ou cru mettre ordre aux affaires d'un royaume qu'il n'aurait jamais dû quitter, il s'embarqua pour la France, où Philippe-Auguste l'attendait (1190). Les deux monarques, chacun à la tête de leur armée, se rencontrèrent à Vezelay, sur les limites de la Bourgogne et du Nivernais : ils voyagèrent ensemble jusqu'à Lyon, où ils se séparèrent à cause de l'extrême difficulté de faire marcher et subsister à la fois cent mille combattants. Philippe prit le chemin de Gênes, et Richard celui de Marseille. Le rendez-vous était donné à Messine : les Français y arrivèrent les premiers, avec une flotte très-délabrée par une tempête qui avait obligé de jeter les provisions à la mer. Quant à Richard, il dut attendre l'arrivée de sa flotte, et ce retard, qui contraria sa bouillante impatience, fut un bonheur pour lui, puisqu'il

le préserva de la tempête qui coûta aux Français beaucoup de vaisseaux, d'hommes, de chevaux, de machines et de munitions de guerre et de bouche.

L'impétueux Richard, ne voyant pas venir sa flotte, n'eut pas la patience de l'attendre; il s'embarqua sur des vaisseaux marchands et se rendit à Salerne, où il apprit que sa flotte, après avoir quitté les côtes du Portugal, était venue mouiller dans la rade de Messine: il la rejoignit près du phare qui porte le nom de cette ville. Philippe et Richard s'y donnèrent de nouveaux témoignages d'une amitié qui ne fut pas durable; ils se refroidirent bientôt l'un et l'autre, relativement aux démêlés qu'eut le roi d'Angleterre avec les Messinois, à cause de deux petits forts dont Richard s'était saisi pour en chasser des brigands connus sous le nom de *Griffons*. Les habitants de Messine, naturellement jaloux et mutins, considérèrent cette entreprise comme une atteinte à leurs droits. Ils prirent les armes et chassèrent de leur ville tout ce qui s'y trouva d'Anglais ou de Normands faisant partie de la flotte du roi d'Angleterre; mais Richard, qui avait établi son quartier hors des murs de la ville, les repoussa vigoureusement. Philippe-Auguste s'entremit dans ce diffé-

rend ; et chercha à apaiser l'animosité des deux parties. Tandis qu'on était à conférer, on vint avertir Richard que la cavalerie messinoise se préparait à fondre sur son camp. Cette nouvelle perfidie enflamma tellement ce prince à l'humeur bouillante, qu'il monta à cheval et fit donner l'assaut à Messine. Quelle que fût la résistance des assiégés, il s'en rendit maître et y fit arborer ses étendards. Cette dernière circonstance occasionna un démêlé avec le roi de France, qui trouva mauvais qu'étant dans cette ville, le roi d'Angleterre y eût planté ses drapeaux. Cette contestation se termina ; mais elle laissa de l'aigreur dans les esprits.

Ce qui acheva de brouiller les deux monarques, fut l'arrivée de la reine Éléonore, qui vint en Sicile avec Bérengère, fille du roi de Navarre, dans le dessein de faire épouser cette princesse à son fils (1191), qui était déjà fiancé à Alix, sœur de Philippe-Auguste. Celui-ci fut vivement affligé de l'affront qu'on faisait à sa sœur : tant d'outrages se pardonnent difficilement ; cependant le comte de Flandre et tous les seigneurs de la cour du roi de France l'engagèrent à sacrifier son ressentiment à l'intérêt de la chrétienté, et à ne pas rompre une croisade qui seule pouvait rétablir le

royaume de Jérusalem et soutenir la religion en Orient. Philippe se laissa vaincre; la réconciliation eut lieu entre lui et le roi d'Angleterre. Philippe mit à la voile vers le milieu de mars, avec la parole de Richard qu'il le suivrait aussitôt qu'il aurait épousé la princesse de Navarre. Richard, pour ne pas manquer à ses engagements, l'épousa aussitôt, et leva l'ancre dès le commencement d'avril, dix-huit jours après Philippe, emmenant avec lui sa jeune femme et la reine douairière de Sicile, sa sœur. Éléonore, ayant satisfait la haine qu'elle portait à l'infortunée et innocente Alix, retourna en Angleterre pour y exercer sa régence.

Après deux jours de navigation, la flotte de Richard, composée de plus de deux cents vaisseaux ou galères, fut dispersée par une tempête. Deux de ces vaisseaux échouèrent sur les côtes de l'île de Chypre, où il perdit son chancelier Roger, et plusieurs écuyers et chevaliers qui se noyèrent. Le reste de l'équipage mit pied à terre pour demander du secours à Isaac Comnène, prince de cette île, qui s'arrogeait le titre d'*empereur*. Plus inhospitalier que les mahométans, contre lesquels il s'était croisé, il fit emprisonner et dépouiller les malheureux naufragés, et refusa l'entrée du port

au vaisseau qui portait les deux princesses. Richard, averti de la détresse du vaisseau de sa femme et de sa sœur, et de la conduite barbare d'Isaac, vient aussitôt avec toute sa flotte attaquer l'île. Il y fait une descente, gagne deux batailles, s'empare successivement de toutes les forteresses, brise les fers des Normands et des Anglais captifs, confirme les lois et les priviléges des insulaires, qui le regardent comme un libérateur, leur donne pour gouverneurs Richard de Canville et Robert de Turnham et emmène Isaac chargé de chaînes d'or et d'argent.

Puis Richard fait voile pour Saint-Jean-d'Acre.

Cette ville, lors du départ des rois de France et d'Angleterre, était assiégée depuis deux ans par les chrétiens, qui n'avaient pu la prendre malgré quelques victoires sur Saladin, et malgré le renfort de huit mille hommes que Conrad, duc de Franconie, leur avait amené, lesquels étaient le seul reste de cent cinquante mille, venus avec Frédéric Barberousse, son père. Cet empereur était mort après s'être baigné tout en sueur dans le Cydnus. Richard Cœur-de-Lion rencontra sur sa route un vaisseau d'une grandeur énorme, que Saladin avait fait équiper à Baruc, et qui portait aux assiégés quinze

cents hommes, avec beaucoup de munitions de guerre et de bouche. L'intrépide roi d'Angleterre attaqua cette masse redoutable, parvint à la couler à fond, et se montra devant la place. Les assiégeants, qui avaient déjà redoublé de vigueur à l'arrivée de Philippe-Auguste, furent enthousiasmés de celle de Richard. Les assiégés allaient succomber sous les efforts réunis des rois de France, d'Angleterre et de Jérusalem, s'il n'était survenu tout à coup un de ces accidents qui dérangent toutes les combinaisons de la prévoyance humaine.

Philippe, en qualité de frère d'armes, demandait à Richard la moitié du royaume de Chypre; Richard, au même titre, et sans vouloir pour ce cas reconnaître de différence entre le vassal et le suzerain, réclamait la moitié des trésors et des États du comte de Flandre, mort pendant le siége sans laisser de postérité. Alors on vit la discorde éclater dans le camp des chrétiens. Du côté de Philippe se rangèrent Conrad, prince de Tyr et marquis de Montferrat, Hugues, duc de Bourgogne, les Allemands, les Génois et les Templiers; du côté de Richard, Henri, comte de Champagne, Gui de Lusignan, les Pisans, les Flamands et les Hospitaliers. Plus d'une fois les deux partis furent au

moment d'en venir aux mains; enfin des conciliateurs habiles et sages parvinrent, à force de démarches et de remontrances, à faire remettre, après la prise de la place, la discussion des droits des deux princes. Les rois de France et d'Angleterre, ayant ainsi étouffé ou suspendu leurs querelles, réunirent plus vivement que jamais leurs efforts contre Saint-Jean-d'Acre, qui fut bientôt forcée de succomber. Elle se rendit le 12 juillet 1191, après avoir coûté cent mille hommes aux chrétiens.

La prise d'Acre, au lieu de réunir les deux monarques pour la poursuite de leurs avantages communs, ne fit qu'enflammer davantage leur défiance et leurs jalousies mutuelles. Malgré la patience avec laquelle Philippe l'avait attendu avant de presser les attaques dont il voulait lui faire partager la gloire, Richard avait l'air de s'attribuer tout l'honneur du triomphe, et le roi de France, justement indigné, ne pouvait pardonner à son vassal cet excès d'ingratitude et de fierté. Richard, qui n'avait pu souffrir à Messine qu'un autre que lui déplaçât le drapeau qu'il y avait mal à propos arboré, fit au duc d'Autriche l'affront d'arracher la bannière que ce prince avait plantée sur une tour

d'Acre dont il s'était rendu maître à l'assaut. Le prince allemand, pour le bien de la paix, eut la sagesse de dissimuler un outrage qu'il n'eut pourtant pas la générosité de pardonner dans la suite.

Philippe, considérant les suites funestes d'une rivalité presque implacable, et reconnaissant à quel point sa seule suzeraineté faisait ombrage à l'indomptable Richard, prit le parti de revenir en France, laissant à son vassal dix mille fantassins et cinq cents hommes d'armes. L'Anglais donna deux galères à Philippe, qui, en passant par l'Italie, justifia facilement auprès du pape les motifs de prudence qui avaient accéléré son retour de la croisade.

Pendant que Richard se couvrait de gloire en Palestine, Guillaume Longchamp, cet homme obscur qu'il avait eu l'imprudence de faire régent et chancelier d'Angleterre, mettait tout en combustion dans le royaume par ses vexations et son insolence envers la noblesse et le peuple, et même à l'égard des frères du roi. La marche de ce parvenu ressemblait à une expédition militaire. Il traînait à sa suite quinze cents hommes de cavalerie, et un si grand nombre de valets, de musiciens, de chasseurs, de chiens et de chevaux, que

les plus riches monastères où il logeait réparaient à peine par trois ans d'économies les désordres d'une seule nuit. Tout cela causa beaucoup d'embarras à Richard; mais ce prince sut, malgré la distance, donner des ordres et prendre des mesures qui rétablirent enfin le calme, et mirent à la raison le terrible régent.

Richard continua de se signaler en Palestine par des prodiges de valeur qui sembleraient tenir du roman, s'il n'en subsistait pas une foule de témoignages irrécusables. Il gagna une troisième bataille rangée sous les murs d'Ascalon (1192), et sortit vainqueur de nombre d'actions moins importantes, mais non moins périlleuses. Enfin, il comprit le besoin que l'Angleterre avait de sa présence, le danger que le ressentiment de Philippe-Auguste faisait courir à la Normandie, et surtout l'impossibilité d'écraser un adversaire tel que Saladin, lequel trouvait dans sa puissance et dans son génie des ressources à ses derniers échecs en Palestine, tandis que les divisions des croisés arrêtaient seules l'effet de leurs plus brillantes victoires. Tant de motifs déterminèrent Richard à régler au plus tôt les affaires de la terre sainte pour revenir dans ses États.

Il conclut avec Saladin une trêve de trois ans trois mois trois semaines trois jours et trois heures, nombre mystérieux par lequel on croyait peut-être faire honorer, même des musulmans, le dogme de la sainte Trinité. Richard et Saladin étaient malades lorsqu'ils conclurent cette trêve; tous les deux avaient un égal besoin de repos, et pour leurs partisans, et pour leurs personnes. A peine fut-elle signée, que Richard s'embarqua, avec une grande impatience de respirer l'air natal et de revoir l'Angleterre. Quant à Saladin, il mourut à Damas, au bout de quelques mois, âgé de cinquante-sept ans.

Richard avait fait partir avant lui, sur un autre bâtiment, les deux reines, sa sœur et son épouse. La joie de ce prince en retournant dans sa patrie était empoisonnée par l'ambition remuante et inquiète de son frère Jean, qui semblait abuser de son absence pour se rendre maître de l'Angleterre, et par les reproches des chrétiens, qui l'accusaient de s'être montré trop facile envers Saladin, le soupçonnaient de s'être laissé corrompre par l'or de ce prince, et lui faisaient un crime d'avoir voulu marier sa propre sœur au musulman Adel, frère du sultan. Mais tant de soucis n'étaient que les

faibles avant-coureurs d'une cruelle infortune. Richard avait pris la route de Dalmatie; son vaisseau fit naufrage au fond du golfe Adriatique (1192). Ayant pris terre, non sans beaucoup de peine, il résolut imprudemment de traverser l'Allemagne, pays où il n'était pas aimé, à cause de l'insulte qu'il avait faite au duc d'Autriche. Quoique déguisé tantôt en templier, tantôt en palefrenier, il fut reconnu dans une auberge, se chauffant à la cuisine et s'amusant à tourner la broche. « En vain, lui dirent les satellites de Léopold, vous vous travestissez : votre bonne mine découvre assez le roi d'Angleterre. » Comme il allait tirer son épée : « Grand roi, lui dit-on, ne craignez rien : loin d'en vouloir à votre vie, nous sommes chargés de la défendre. Venez, acceptez l'asile et les honneurs que vous offre notre prince, ami de votre personne et sincère admirateur de vos vertus. » Trompé par cet insidieux langage, le vaillant Richard se laissa conduire sans résistance ; mais, au lieu de le mener dans un palais, on le plongea dans un cachot.

L'empereur Henri VI, prétendant au trône de Sicile à cause de son épouse Constance, et fâché de l'alliance contractée par Richard avec Tancrède,

encouragea lâchement l'infamie du duc d'Autriche en achetant son prisonnier, qu'il fit renfermer encore plus étroitement (1193). Le prince Jean, en apprenant la captivité de son frère, ne se montra pas plus généreux que ses geôliers. Il passa la mer, et vint conférer avec Philippe-Auguste, auquel il consentait à livrer presque toutes les possessions continentales, s'il pouvait se réserver et s'assurer le royaume d'Angleterre. Philippe lui promit de l'aider de tout son pouvoir.

Pendant que Jean brouillait tout en Angleterre, Philippe-Auguste marchait sur la Normandie, et venait faire le siége de Rouen, après avoir tenté tous les moyens pour engager les habitants à lui livrer cette ville importante, et les avoir menacés de mettre tout à feu et à sang s'ils s'y refusaient. Le comte de Leicester, lieutenant général de Richard, arriva fort à propos pour secourir cette place; il y pénétra avec quelques bataillons. Ce secours inattendu rendit le courage aux Rouennais, et contraignit le roi de France à lever le siége, après être convenu d'une trêve de six mois. Le comte de Leicester espérait que, dans cet intervalle, Richard aurait recouvré sa liberté; sa prévision se réalisa; mais ce ne fut pas sans une infinité

d'obstacles, que l'empereur faisait naître continuellement à l'instigation de Jean.

Ce fut au mois de mars 1194 que Richard aborda en Angleterre : ses sujets le revirent avec une extrême allégresse, et ce prince fit son entrée à Londres en avril. Il s'occupa à rétablir promptement la paix et la félicité dans ses États. Il tint tout d'abord un grand conseil, où les évêques excommunièrent le prince Jean, et où les barons prononcèrent la confiscation de ses terres et châteaux, pour cause de félonie. Comme le roi d'Angleterre dînait à Westminster, il apprit que Philippe-Auguste, déjà maître d'Évreux, qu'il avait livré à Jean, venait de mettre le siége devant Verneuil. Aussitôt il jure de combattre sur l'heure son suzerain, et va s'embarquer à Portsmouth, où l'attendaient cent navires munis d'hommes, d'armes et de chevaux, et cingle heureusement jusqu'à Barfleur. Jean, redoutant les suites de l'arrivée de son frère, ne voulut rien épargner pour se remettre dans ses bonnes grâces; mais la scélératesse de son caractère le fit recourir à un expédient monstrueux. Il donna un festin à trois cents gentilshommes français qui se trouvèrent à Évreux, et les fit égorger au sortir de table. Leurs têtes sanglantes

furent attachées à des poteaux sur les murailles. Le traître se rendit ensuite auprès de la reine Éléonore, qui le réconcilia avec Richard. Philippe, outré de la perfidie de Jean, part en secret du camp de Verneuil avec quelques troupes d'élite, arrive inopinément à Évreux, met le feu aux maisons, et massacre impitoyablement les Anglais et les habitants. Triste et funeste effet des représailles! Philippe, à son tour, fut puni de son injuste vengeance : de retour au camp de Verneuil, il n'y trouve plus son armée. Son absence, dont on ignorait le motif, et l'approche de Richard avec des forces supérieures, avaient semé dans les troupes une terreur panique, qui leur avait fait abandonner machines, bagages, munitions, et qui précipita leur retraite jusqu'en France, où le roi fut obligé de les aller rejoindre avec son détachement.

Philippe, ayant rallié son armée, poursuivit à son tour Richard (1194) en Normandie, en Touraine, en Berri, et jusqu'en Guienne. Les succès furent balancés; mais, des deux côtés, les peuples n'en furent pas moins foulés. Enfin Richard prit le sage et avantageux parti d'en venir à une paix sérieuse et durable (1196); les peuples en avaient le plus grand besoin : les récoltes avaient man-

qué en Normandie comme dans presque toute la France, et des inondations terribles étaient venues ajouter aux calamités publiques. Mais la paix ne dura que quatre à cinq mois; encore, dans ce court espace de temps, Richard ne compta-t-il aucun instant de tranquillité, son royaume ayant été agité par un grand nombre de troubles et de dissensions, qu'il lui fallut apaiser. Bientôt, d'ailleurs, la guerre recommença entre la France et l'Angleterre, et l'agresseur, le violateur des traités, ce fut encore Richard (1197).

Enfin, en 1198, le cardinal Pierre de Capoue, légat du pape, engagea les deux rois à conclure une trêve de cinq ans. En même temps, Arthur, neveu de Richard et duc de Bretagne, fit la paix avec son oncle, et assura la liberté à Constance, sa mère, que le roi d'Angleterre avait fait enlever et retenait captive contre le droit des gens.

Richard, avant de conclure le traité définitif et de faire le mariage de sa nièce avec l'héritier présomptif de la couronne de France, voulut aller en Poitou châtier quelques vassaux qui avaient pris parti contre lui. Pendant qu'il était occupé de cette expédition, on vint l'informer qu'un habitant du Limousin avait déterré dans son champ les statues

d'un empereur, de sa femme et de ses enfants, assis à table, et de grandeur naturelle, le tout d'or massif. Richard réclama ce trésor, comme souverain du pays; mais le paysan le remit à Vidomar, vicomte de Limoges, son seigneur immédiat, qui ne voulut pas s'en dessaisir. Richard, avec une armée dans laquelle on comptait plus d'aventuriers que d'Anglais et de Normands, alla mettre le siége devant le château de Chalus en Limousin, où il croyait qu'on avait caché ces précieuses statues. La vivacité de ses attaques engagea les assiégés, au bout de quelques jours, à lui proposer de lui rendre la place, pourvu qu'ils eussent la vie sauve. Mais Richard répondit inhumainement qu'il les ferait tous pendre. Alors la garnison, désespérée, résolut de s'ensevelir sous les ruines. Le roi d'Angleterre, s'étant approché du château, fut atteint d'une flèche à l'épaule. Son ardeur n'en devint que plus bouillante : il donna l'assaut, emporta la place, fit pendre la garnison, et réserva Bertrand de Gourdon (c'était le nom de l'archer qui l'avait blessé) pour un supplice plus cruel. Cependant, soit maladresse du chirurgien qui avait retiré la flèche, soit imprudence ou vivacité du roi pendant le traitement, la plaie s'envenima, la gangrène s'y

mit, et le malade s'aperçut qu'il touchait à ses derniers moments. Sa situation ne laissant plus d'espérance, l'archevêque de Rouen vint lui administrer les secours spirituels, et le disposer à une mort plus chrétienne que sa vie. Le monarque se fit alors amener l'archer qui l'avait blessé. « Malheureux, lui dit-il, que t'avais-je fait pour te porter à m'arracher la vie? — Ce que vous m'avez fait? répondit l'intrépide archer, je vais le dire sans être retenu par la crainte des tourments affreux que vous me préparez. Vous avez tué mon père et mes deux frères de vos propres mains; vous m'avez menacé de la potence, ainsi que mes braves et infortunés compagnons. Quels égards devais-je au prince qui fut à ce point le fléau de ma famille et de ma patrie? » Richard sentit alors la générosité rentrer dans son cœur. « Mon ami, s'écria-t-il, je te pardonne. Vous, ajouta-t-il à ses officiers, faites ôter les chaînes à ce prisonnier; qu'il soit libre, et qu'on lui donne cent sous anglais pour se retirer où il voudra. »

Richard expira peu après, le 6 avril 1199. A peine avait-il fermé les yeux, que le malheureux archer fut écorché vif.

Ce monarque, tour à tour et souvent à la fois

l'admiration, l'idole et le fléau de ses peuples et de ses voisins, fut le plus brave, le plus impatient, le plus avide, le plus fier, le plus remuant des rois ses contemporains. Sa biographie nous a montré combien ses brillantes qualités, paralysées par les défauts contraires, lui attirèrent de traverses et de malheurs. La pénétration de son esprit n'imposait pas moins que sa haute et vigoureuse stature. Selon quelques auteurs, il avait institué le premier, au siége d'Acre, l'ordre de la Jarretière, renouvelé longtemps après par Édouard III.

Le vers suivant de son épitaphe exprime avec précision et fidélité le caractère de ce prince célèbre :

Hic ferus, hic humilis, hic agnus, hic leopardus.

Tantôt fier, tantôt humble, tantôt agneau, tantôt léopard.

Richard, n'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec la princesse de Navarre, avait, au moment de son départ pour la terre sainte, désigné Arthur de Bretagne, son neveu, pour lui succéder, et l'avait recommandé aux seigneurs de son royaume. Les droits de ce jeune prince n'étaient pas équivoques : il était fils de Geoffroi, aîné de Jean;

la représentation au premier degré étant reconnue en France et en Angleterre, il devait, par sa naissance, succéder à son oncle paternel. Malgré tous ses droits, malgré le vœu et la volonté de Richard, le jeune Arthur n'hérita ni de la couronne d'Angleterre, ni des autres États de ses ancêtres. Le perfide Jean se trouvait en Normandie à l'époque de la mort de Richard : son âge de trente-quatre ans, qui lui donnait un grand avantage sur son neveu, lequel n'en avait que quatorze, les intrigues d'Éléonore, tout concourut à favoriser l'ambitieux au détriment de l'héritier légitime, qui n'avait pour lui que la justice, sans appui, sans armes, sans argent; sa mère, d'ailleurs, l'avait mis sous la protection du roi de France, qui ne l'aida que faiblement en ne lui fournissant que de médiocres secours; n'écoutant avant tout que ses intérêts, Philippe se réconcilia avec Jean, à qui il livra le jeune prince.

Tandis que Jean prenait possession du royaume d'Angleterre, Philippe lui enlevait Évreux, Arques et plusieurs autres places en Normandie. Le jeune Arthur, parvenu à son adolescence, alla chercher de nouveau un asile auprès de Philippe, dont il implora la protection, et s'en aida ; avec l'affection des

provinces, pour se faire reconnaître en Bretagne, en Anjou, dans le Maine et la Touraine, dont les seigneurs étaient ses zélés partisans. Le Poitou se joignit ensuite à cette ligue, et la Normandie inclinait pour seconder ses vues, qui se seraient réalisées si le peuple et la noblesse surtout eussent montré plus de fermeté, et si d'ailleurs le roi de France eût mis à servir ses intérêts toute la bonne foi et la loyauté qu'il devait y employer.

Jean arriva soudain en Normandie; une trêve arrêta bientôt la ligue; mais cette cessation d'armes ne dura que jusqu'au 26 août 1199. Philippe, à cette époque, déploya plus de vigueur pour soutenir les prétentions du jeune Arthur, parce qu'il avait conçu le projet de lui faire épouser une fille qu'il avait eue d'Agnès de Méranie. Il le fit chevalier, et reçut de lui l'hommage des États précités, dont il voulait que Jean lui fît l'abandon. La trêve écoulée, Philippe menaça Jean de recommencer la guerre.

Pendant cette trêve, Jean était retourné en Angleterre; mais les menaces du roi de France le ramenèrent bientôt en Normandie, où l'on redoutait de voir encore une guerre sanglante, lorsque la paix fut conclue entre les deux mo-

narques, par l'entremise du cardinal de Capoue, légat du pape Innocent III (1200). Cette paix fut avantageuse au roi de France, à qui Jean abandonnait les conquêtes des rives de la Loire, Issoudun dans le Berri, ainsi que les meilleures places de cette province; en Normandie, il lui cédait le Vexin et le comté d'Évreux. En somme, ce traité couvrit de honte les deux monarques : Philippe, pour l'avoir scellé de la remise d'Arthur à son oncle : Jean, pour avoir démembré sans coup férir la succession de ses pères.

Tous ces arrangements conspiraient la perte du malheureux Arthur; il voyait tous les princes de sa famille conjurés contre lui, et bientôt il fut privé de sa liberté.

Une passion subite et violente s'empara peu après du caractère fougueux de Jean, et le porta rapidement à des excès qui eurent les plus terribles suites. Il s'était épris subitement d'Isabelle, fille d'Aymar, comte d'Angoulême, jeune et belle princesse, fiancée à Hugues de Lusignan, comte de la Marche. A cette première difficulté s'en joignit une seconde, tout aussi grave : Jean était marié à la fille du comte de Glocester. Ces deux obstacles ne le rebutèrent pas. Philippe-Auguste approuva

ce mariage (Isabelle était sa parente). Le comte de la Marche, forcé de céder ses prétentions sur la jeune princesse, en conserva un profond ressentiment. Le mariage de Jean avec Isabelle d'Angoulême fut bientôt celébré à Bordeaux.

Le roi d'Angleterre, tout occupé de sa nouvelle union, semblait avoir oublié sa haine pour son neveu Arthur; mais ses cruautés n'étaient qu'ajournées. Enivré de sa passion, le monarque anglais pensait peu aux ennemis qui de toutes parts se préparaient à l'attaquer (1201): Lusignan, furieux de se voir enlever sa fiancée, cherchait à signaler sa vengeance par un coup d'éclat; il se mit à la tête des mécontents avec Guillaume et Savari de Mauléon et le comte d'Eu. La suite prouva que le roi de France, malgré l'accueil qu'il faisait à Jean, n'était pas étranger à cette ligue; enfin, elle ne put être tellement secrète, que le roi d'Angleterre n'en eût connaissance. Sa mollesse ne l'empêchait pas d'être sensible à l'ambition et d'avoir du courage : il courut en Guienne, où il réprima la rébellion, revint en Normandie, et alla fondre sur le comté d'Eu, où il prit Driancourt.

Philippe se déclara pour les rebelles, et se joignit encore une fois au malheureux Arthur, qui avait

trouvé le moyen d'échapper à la haine sans cesse en éveil de son oncle. Le roi de France fit avec ce jeune prince un arrangement par lequel Arthur devait épouser sa fille; et, au moyen de ce mariage, le Poitou, l'Anjou, le Maine et la Touraine devaient être le partage de son gendre; le roi se réservait la Guienne et la Normandie. Ces projets d'arrangement terminés, il donna au jeune Arthur deux cents hommes d'armes, commandés par le Dauphin, et l'envoya en Poitou pour se réunir aux rebelles. Les comtes de la Marche et d'Eu l'y suivirent (1202).

Les Lusignan, les Mauléon, et une infinité d'autres seigneurs vinrent assurer Arthur de leur fidélité; tous étaient remplis de courage et de bonnes intentions; mais ils manquaient de troupes aguerries. Cinq cents cavaliers bretons devaient grossir celles d'Arthur. L'impatience de ce jeune homme, le feu et l'impétuosité de son âge (il n'avait encore que quinze ans) l'emportèrent sur la prudence : il voulut faire le siége de Mirebeau sans attendre les Bretons; il prit la ville. Il n'en fut pas de même du château, où il y avait une forte garnison, qu'Éléonore, aïeule d'Arthur, animait de sa présence. La résistance fut opiniâtre, et assez longue pour donner à Jean le temps d'arriver au

secours de la place : il parut en effet, au moment où l'on s'y attendait le moins. Guillaume Desroches, général d'Arthur, que cette subite arrivée déconcerta, crut son prince perdu ; il se hâta, pour le sauver, de conclure un traité. Il obtint de Jean tout ce qu'il lui demanda ; mais rien de ce qui avait été promis ne fut exécuté.

Jean, en vertu du traité, fut introduit dans la place de grand matin, par Desroches ; il n'y fut pas plutôt, qu'au mépris des conventions, il fit arrêter les seigneurs et les gentilshommes prisonniers, qu'il fit presque tous périr ensuite. Quant à Arthur, il l'envoya prisonnier au château de Falaise, d'où il le transféra dans la tour de Rouen. Il alla le visiter dans sa prison ; il essaya d'abord, par ses caresses, de déterminer cet infortuné à renoncer à ses droits et à le reconnaître pour son souverain. Le jeune homme, fier de ces mêmes droits ainsi que de sa naissance, refusa constamment de consentir aux propositions de son oncle. Quelque envie qu'eût Jean de se débarrasser de son neveu, dont les prétentions l'inquiétaient, il était retenu par Éléonore, qui avait horreur d'un crime aussi odieux, et qui l'empêcha toujours de tremper ses mains dans le sang innocent de son petit-fils. Il voulut alors charger de ce meurtre Guillaume de

la Brayes, capitaine de ses gardes. Ce gentilhomme, rempli d'honneur, refusa de prêter son bras à ce détestable forfait. Sur ces entrefaites, Éléonore mourut. Jean, n'ayant plus à redouter l'improbation d'une mère qui lui avait rendu des services signalés, et ne trouvant pas de bourreau qui voulût servir son atroce résolution, se détermina enfin à être lui-même le meurtrier de son malheureux neveu. N'osant pas cependant commettre de jour ce forfait sans nom, il se fit conduire la nuit, en bateau, au pied de la tour, et pénétra sans témoins dans le cachot de son prisonnier. A l'aspect de son oncle l'épée nue à la main, Arthur pâlit; il supplia, il conjura Jean d'épargner sa vie; rien n'attendrit ce tigre altéré de sang. Il saisit sa victime, la traîna sans pitié dans son bateau, lui plongea son épée dans le cœur, jeta le corps dans la Seine, et retourna tranquillement dans son palais (3 avril 1203).

Cette nouvelle parvint bientôt en Bretagne: toute cette province jeta un long cri d'indignation, et demanda vengeance du sang de son souverain. La noblesse, ayant à sa tête Constance, mère de la victime, vint implorer la justice du roi de France, qui fit citer le monarque anglais, comme vassal, à comparaître devant le tribunal des pairs, pour

répondre sur l'accusation portée contre lui par la noblesse et le peuple de Bretagne. Jean ne comparut pas, et il fut déclaré coupable de félonie envers le roi de France, son seigneur et maître, et, comme tel, privé et déchu de tous les États qu'il avait en deçà de la mer; enfin, condamné à mort.

Philippe, profitant habilement de la juste indignation qui avait soulevé tous les esprits contre un prince exécré, tint ses armées prêtes à soutenir le jugement rendu par la cour des pairs, afin de s'en approprier tous les fruits. Il s'empara rapidement de toutes les belles provinces qui donnaient à l'Angleterre de si grands avantages sur la France. Le Maine, l'Anjou, la Touraine furent soumis, et la Normandie fut réunie à la couronne, environ deux cent quatre-vingt-douze ans après avoir passé sous une domination étrangère par la faiblesse de Charles le Simple. Il ne resta que la Guienne au roi Jean.

Le monarque anglais ne sut ni se justifier, ni combattre. Philippe, avec un si lâche adversaire, n'eut qu'à parcourir les provinces pour s'en voir le maître. Pendant ce temps-là, Jean, qui n'avait d'audace que pour le crime, passait tranquillement son temps dans la mollesse, les plaisirs et les repas. « Laissez faire le roi de France, ne cessait-il de

répéter à ses conseillers; quand je voudrai, je prendrai plus de forteresses en un jour qu'il n'en pourra prendre pendant un an. » Malgré cette rodomontade, Philippe-Auguste allait toujours de victoire en victoire, et enleva l'une après l'autre toutes les places fortes de la basse et de la haute Normandie; enfin il couronna ses succès par la prise de Rouen, où il entra le 1er juillet 1204.

Avant d'examiner l'influence des rois de France sur la Normandie, qui leur appartint dès ce jour, il nous semble nécessaire de compléter l'histoire des souverains qui ont si longtemps régné sur cette province.

Expulsé de tous ses domaines de France, Jean essaya de se dédommager de ses pertes sur les Anglais. Il leur imposa des tributs inusités, sous prétexte de fournir à des armements considérables pour tirer vengeance des Français. Cependant il différait sans cesse de se mettre en campagne : ce ne fut qu'après trois ans de préparatifs qu'il passa la mer, aborda à la Rochelle, et marcha sur Angers, qu'il livra aux flammes. Mais, à la nouvelle de l'approche de Philippe-Auguste, Jean, saisi d'une terreur panique, se rembarqua honteusement. Il implora peu après la médiation du pape pour obtenir une trêve de deux ans. Ce pontife

était Innocent III, qui bientôt dut sévir contre le monarque anglais, devenu persécuteur de l'Église et violateur de ses droits sacrés. La haine générale dont ce tyran couronné était l'objet fortifia encore plus son penchant pour l'arbitraire le plus révoltant, et il acheva, dans ce temps même, de s'aliéner la noblesse, qu'il devait regarder, ainsi que le clergé, comme ses deux plus fermes soutiens. Il en vint à exiger que chaque chef de famille noble lui remît un de ses enfants en otage. La femme d'un baron auquel on faisait cette odieuse demande, répondit : « Le roi pense-t-il que je confierai mon fils à un homme qui a égorgé son neveu de sa propre main ! »

Jean ordonna d'enlever la mère et l'enfant, et les laissa mourir de faim dans un cachot.

L'élite de la noblesse, pour se dérober à la persécution, passa sur le continent. Voyant le peu de succès des armes spirituelles sur le cœur endurci du monarque anglais, le pape résolut de le menacer d'un coup plus sensible. Il délia ses sujets du serment de fidélité, et offrit la couronne d'Angleterre au roi de France. Philippe-Auguste l'accepta, et fit sur-le-champ d'immenses préparatifs pour envahir les États de Jean (1213). Mais la soumission de ce dernier apaisa le souverain pon-

tife, et le légat déclara que, le monarque anglais étant devenu l'*homme* du pape, il n'était plus permis au roi de France de l'attaquer. Fier de sa sécurité nouvelle, Jean conçut le projet de porter lui-même la guerre en France : il descendit sur la côte de Poitou ; mais, à l'approche du prince Louis, fils de Philippe-Auguste, il se retira précipitamment.

Une ligue puissante appela, bientôt après ces événements, toute l'attention et les soins du roi de France : l'empereur Othon IV et Jean, son neveu, en étaient les chefs (1214). Les suites et la fin de cette formidable coalition furent la bataille de Bouvines, dont l'honneur resta aux Français, et où les Allemands et leurs alliés furent taillés en pièces. La victoire de Bouvines assura au monarque français la conquête du duché de Normandie, et lui confirma à juste titre le surnom d'*Auguste,* que la postérité lui a conservé.

Cependant Jean ne recueillait en Angleterre qu'un mépris égal à sa lâche conduite. Ce pays était avili sous un tel monarque; mais il ne le fut pas longtemps : il voulut exister, puisque son souverain n'existait pas. Il fit valoir ses antiques priviléges, et exigea de Jean la signature de la grande charte, fondement de sa liberté (1215). Jean avait d'abord refusé sa signature; on le con-

traignit à la donner. Il crut ensuite pouvoir tromper la nation, en violant sa promesse. Les Anglais, dont la patience était lassée, détrônèrent leur prince, et élurent à sa place Louis, fils et héritier de Philippe-Auguste.

Jean mourut peu après sa déposition, le 19 octobre 1216, laissant un fils âgé de neuf ans, peu propre à relever un trône dont son père venait d'être renversé; et, selon toutes les apparences, Louis allait l'affermir, à la faveur d'une minorité impuissante, lorsque la faiblesse du prince enfant excita la compassion des Anglais. On avait détesté le père avec raison, mais le fils était innocent de ses crimes : on avait donné son sceptre à celui d'un étranger qui avait dépouillé la nation anglaise et s'en était constamment montré l'ennemi. Chaque jour Louis devenait suspect aux Anglais, jaloux de leurs prérogatives. La révolution fut prompte; il se vit assiégé dans Londres, et fut obligé de repasser sur le continent, après avoir promis, s'il devenait jamais roi de France, de restituer la Normandie et les autres provinces que son père avait prises sur les Anglais.

Le jeune Henri III succéda à Jean le 28 octobre 1216 : son règne fut très-malheureux jusqu'en 1267, que les rebelles se soumirent entière-

ment. Henri gouverna ensuite en paix jusqu'à sa mort, qui arriva le 15 novembre 1282.

De Jean sans Terre sont sortis tous les rois d'Angleterre jusqu'à la reine Élisabeth, morte en 1608, et les rois d'Écosse, depuis Jacques V, dont la mère, Marguerite, était fille de Henri VII, roi d'Angleterre. Cette race fut toujours jalouse de la perte de ses États d'outre-mer. Nous allons voir les efforts tentés par les successeurs des princes normands pour ravir à la France la Normandie, à laquelle, pendant près de trois siècles, ils avaient donné quatorze ducs, dont six rois d'Angleterre.

CHAPITRE VIII

Guerre entre Louis VIII et l'Angleterre. — Régence de Blanche de Castille. — Victoire de Taillebourg. — Malheurs de la Normandie sous Philippe le Bel. — Louis X promulgue la charte normande. — Édouard III, roi d'Angleterre, dispute la couronne de France à Philippe de Valois. — Descente des Anglais en Normandie. — Jean II réunit cette province à la couronne. — Charles V et Du Guesclin. — Bataille de Cocherel. — Révolte à Rouen. — Prétentions de Henri V, roi d'Angleterre, au trône de France. — Siége de Rouen par les Anglais. — La Normandie est sauvée du joug étranger. — A la mort de Charles VI, Henri VI est proclamé roi de France. — Révolte des Rouennais contre les Anglais. — Guerres en Normandie. — Défaite des Anglais à Formigny. — Charles VIII, Louis XII et François Ier. — Guerres de religion sous Charles IX. — Siége du Havre et reprise de cette place par les Français. — Troubles sous Henri III. — La ligue en Normandie. — Avénement de Henri IV. — Victoire d'Arques. — Le Béarnais s'empare de plusieurs villes de la Normandie. — Siége de Rouen. — Soumission de cette ville à Henri IV. — Règne de Louis XIII. — Louis XIV. — Bombardement de Dieppe par les Anglais. — Lous XV. — Effets désastreux du système de Law, sous la Régence. — État du commerce et des manufactures en Normandie au XVIIIe siècle. — Création d'une académie de marine. — Les Anglais dévastent Cherbourg. — Louis XVI. — La marine, l'industrie et les manufactures en Normandie aux approches de 1789.

(1223-1790)

Le fils de Philippe-Auguste lui succéda (1223). Comme c'était avec lui que le traité relatif à la restitution de la Normandie avait été conclu, Henri III lui envoya des ambassadeurs pour le

sommer de tenir sa parole. Mais Louis VIII rejeta cette réclamation, et ajouta que son intention était de conquérir le surplus des possessions que les Anglais avaient encore en France. Une réponse aussi menaçante fut prise en Angleterre pour une déclaration de guerre : on ne songea, des deux côtés, qu'à la faire avec vigueur. La France, qui s'y préparait de longue main, se trouva plus tôt prête. Les premiers avantages furent partagés entre les deux puissances, et l'on s'apprêtait à de plus grands efforts, lorsque le pape s'interposa, et détourna les armes de la France contre les Albigeois (1224).

Le règne de Louis VIII ne dura que trois ans (1223-1226). La Normandie fut, pendant tout ce temps, incertaine de sa destinée; elle croyait à l'exécution de la parole donnée par Louis, et elle redoutait, sur son refus, de voir son territoire envahi par les Anglais; mais la faiblesse de Henri sauva les Normands d'une guerre où ils eussent pris part les uns pour la France, et le plus grand nombre pour la cause des princes de leur nation.

La mort de Louis VIII et la minorité de son fils occupèrent tellement la reine Blanche, à la fois tutrice et régente, qu'elle fut obligée, pendant son administration, d'employer tous les moyens

pour soumettre les barons et les princes ligués contre elle. Pendant ce temps-là (1227-1228), Henri III se reposait sur son ministre, Robert Dubourg, des soins du gouvernement. La ligue normande, affectionnée à la famille de ses anciens ducs, réitérait auprès du roi d'Angleterre ses instances pour faire une descente en France; mais le cardinal Romain, ministre et conseil de Blanche de Castille, sut rendre vaines les démarches des mécontents, et la descente n'eut pas lieu, grâce à la corruption de Dubourg par l'or français (1229).

Les Normands, refroidis par la perfidie de Dubourg, comprirent qu'il ne leur restait de ressource que dans leur propre courage ou dans leur soumission.

La majorité des rois de France ne commençait alors qu'à l'âge de vingt et un ans au plus tôt. Louis venait d'y atteindre (1235), lorsque Henri lui redemanda hautement la Normandie et les autres provinces que Louis VIII avait promis de restituer. Louis IX se trouvait fort embarrassé; la mémoire de son père lui était chère. Son conseil prétendait qu'il n'était pas tenu d'accomplir cette promesse; les scrupules du saint roi l'emportèrent enfin sur toutes les considérations poli-

tiques. Louis offrit à Henri le Poitou en entier et la meilleure partie de la Normandie, sous l'expresse condition qu'il se contenterait de ces provinces, en échange de ses prétentions. Heureusement pour la France que Henri fut assez aveugle, ou assez confiant dans ses forces, pour refuser ces offres : il ne répara pas cette faute par sa valeur. Louis, au contraire, eut honte de la cession qu'il avait proposée : il se décida à tout garder et à chasser les Anglais. La célèbre bataille de Taillebourg (1242) consacra le bon droit du roi de France, et refoula les Anglais dans leurs limites.

Cependant, en 1247, au moment où Louis IX allait partir pour la terre sainte, il reçut une ambassade de Henri qui lui réclamait de nouveau la Normandie : le roi, par respect pour la mémoire de son père, allait céder, lorsque son conseil intervint et s'opposa à toute conciliation sur ce point important. Henri III ne désespérait pas cependant de recouvrer ses États d'outre-mer, et surtout la Normandie, patrimoine de ses ancêtres. Il vit bientôt son attente déçue : les Normands s'attachèrent à la France. Il employa en vain tous les stratagèmes de la politique pour les séduire. Les hommes sages sentirent qu'il était convenable à la tranquillité de la Normandie qu'elle fût sous la

protection de la France, plutôt que sous celle d'une puissance toujours enviée par les rois de France, par cela seul que ce beau domaine avait été démembré de la couronne par la faiblesse d'un de leurs prédécesseurs ; que d'ailleurs cette province, par sa situation, offrait à la fois une garantie aux monarques français contre les incursions des Anglais, et des ressources infinies dans le grand nombre de ses ports de mer, par son commerce, ses fabriques et sa population : ils sentirent encore que la réunion de la Normandie à la France éloignerait les guerres continuelles dont elle avait été le théâtre depuis trois siècles. Quand il n'y aurait eu que le motif d'écarter de leurs foyers ce terrible fléau, il était assez puissant pour faire rejeter toutes les tentatives de Henri. Ce monarque s'en vengea par le seul moyen qui restait en son pouvoir : il confisqua les seigneuries et tous les domaines que les Normands possédaient en Angleterre ; puis il les distribua à ceux de ses sujets qu'il affectionnait.

Enfin, en 1260, cédant à la force des choses, Henri III abandonna au roi de France ses droits sur la Normandie, l'Anjou, le Poitou, le Maine et une partie de l'Aquitaine, ne se réservant que celle au delà de la Garonne, en tirant vers les

Pyrénées, avec les provinces de la Saintonge, du Querci et du Limousin, situées en deçà, entre cette rivière et la Charente. Peu de temps après, Louis IX arrêta, par un édit, que ceux des seigneurs français qui avaient des fiefs dans son royaume et en Angleterre choisiraient celui des deux monarques auquel ils voudraient rendre hommage, et que dorénavant ils ne pourraient plus les conserver en même temps. Cette nouvelle loi, bien conçue, força les vassaux à opter, et par conséquent à perdre l'une on l'autre partie de leurs biens. Louis dédommagea ceux qui s'attachèrent à lui, en leur donnant les terres de ceux qui s'étaient déclarés pour le roi d'Angleterre.

Louis IX eut la satisfaction, avant sa seconde croisade, de voir la France heureuse. La Normandie partageait le sort de tout le royaume; elle était tranquille; elle le fut également après la mort de saint Louis (1270), sous son fils, Philippe le Hardi. Mais le règne de Philippe le Bel fut moins heureux que le précédent, d'abord par les désordres infinis qui résultèrent de l'altération des monnaies, ensuite, et surtout, par la guerre qui se renouvela entre la France et l'Angleterre. Philippe était l'agresseur : les Anglais usèrent bientôt de représailles. Le commerce de la Normandie fut

victime de l'injuste agression du roi de France : les vaisseaux normands voguaient tranquillement sur la foi des traités ; les Anglais s'en emparèrent, et en coulèrent bas un grand nombre (1285). On fit des représentations à Philippe, qui n'indemnisa personne : le monarque français n'avait d'autre but, dans la guerre qu'il venait d'allumer, que de s'emparer de la Guienne, dont Édouard Ier, roi d'Angleterre, était cependant venu lui rendre hommage.

La Normandie doit à Louis X la fameuse *charte normande.* Les peuples, épuisés dans toute la France par les vexations du règne de Philippe le Bel, voyant que les subsides continuaient sous celui de Louis, menacèrent de secouer le joug. Les seigneurs et les prélats normands s'assemblèrent avec le tiers état de la province : Louis entendit leurs plaintes, fit cesser les extorsions, et confirma les droits et les priviléges de la province par la charte dite *charte aux Normands,* de l'an 1315, promettant de n'y porter nulle atteinte. Cette charte fut successivement confirmée par Philippe de Valois en 1339, par Charles VI en 1380, par Charles VII en 1461, par Louis XI en 1485, par Charles VIII, et enfin par Henri III en 1579. L'autorité de cette charte était telle, que lorsqu'il

s'agissait de faire quelque règlement qui intéressait la province de Normandie, on ne manquait jamais d'y insérer la clause suivante : *Nonobstant clameurs de haro, charte normande.*

Charles IV, dit *le Bel*, régna trop peu pour le bonheur de ses peuples. Il honora la nation française, dont il était le chef; et, l'esprit plein de ses antiques libertés, lorsqu'il sentit sa fin approcher (1338), il fit appeler les grands et leur déclara la grossesse de la reine, en ajoutant que si elle accouchait d'un fils, il ne doutait point qu'ils ne le reconnussent pour roi; mais que si elle n'avait qu'une fille, ce serait aux barons français à adjuger la couronne. Après la mort de Charles le Bel, Édouard III, roi d'Angleterre, disputa la régence à Philippe de Valois, fondant ses prétentions sur ce qu'il était fils aîné de la sœur du monarque défunt, tandis que Philippe était fils aîné de l'oncle paternel des trois derniers rois. Édouard avait en sa faveur la proximité du degré; Philippe invoquait la loi salique; son concurrent prétendait que si cette loi excluait les femmes de la couronne à cause de la faiblesse de leur sexe, et de la nécessité d'avoir un roi à la tête d'une nation guerrière, cette même loi n'excluait point les fils des princesses, et que le neveu l'emportait nécessairement

sur le cousin germain ; qu'enfin le plus proche parent mâle était le plus habile à succéder.

L'aversion invincible des Français pour la domination anglaise fit donner la régence à Philippe, malgré les raisons concluantes d'Édouard et l'impossibilité de découvrir le sens de la vieille et obscure loi salique. La reine veuve accoucha d'une fille; Philippe fut proclamé roi; il donna à Jean, son fils, le duché de Normandie (1330) ; quoique jeune encore, il l'envoya à Rouen pour l'y faire reconnaître en cette qualité des seigneurs normands. Il est essentiel de remarquer que, depuis la conquête de Philippe-Auguste, les rois de France ont toujours possédé cette province comme un duché réuni à la couronne, duché dont le dernier titulaire fut l'infortuné Louis XVII, fils de Louis XVI.

Philippe, enflé du succès de ses armes, résolut d'humilier Édouard, son rival et son compétiteur. Il le somma de venir en personne lui rendre hommage de la Guienne et du comté de Ponthieu. Édouard, outré, déclara la guerre à Philippe, et fit entrer dans ses intérêts les Flamands, et surtout le traître Robert, comte d'Artois. On connaît trop bien par l'histoire de France tous les détails si terribles et si douloureux de cette guerre

à jamais célèbre, pour que nous racontions une fois de plus ces scènes navrantes.

La Normandie, qui devait tant souffrir de l'invasion anglaise, se dévoua tout d'abord à la cause de la France, en levant une armée à la tête de laquelle le duc Jean fut placé.

Ce fut par les côtes de Normandie que l'armée anglaise envahit le territoire français, et marcha de conquêtes en conquêtes. La bataille de Crécy, si désastreuse pour la France, et la prise de Calais, célèbre par le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre, vinrent clore tristement le règne de Philippe de Valois (1351).

Jean II, duc de Normandie, monta sur le trône à l'âge de quarante ans. Son règne fut malheureux pour la France et pour la Normandie, qui fut plusieurs fois infestée par les Anglais, et ne recouvra un peu de paix qu'à l'époque du traité de Bretigny (1360). Par un des articles de ce traité, Édouard et le prince de Galles, son fils, renonçaient à la couronne de France en général, et, en particulier, pour toujours, au duché de Normandie, à la Touraine, à l'Anjou, etc. Après quatre ans de captivité en Angleterre, Jean II put rentrer momentanément en France, où il signala son retour en réunissant à la couronne le duché de

Normandie et les comtés de Champagne et de Toulouse (1361).

Charles V, dont la prudente conduite avait sauvé la France pendant sa régence, monta sur le trône, encore agité par les intrigues du roi de Navarre, Charles le Mauvais, qui élevait des prétentions sur le duché de Bourgogne, sur la Champagne et sur la Brie. Le 17 mai 1364, trois jours avant le sacre de Charles V, la querelle du roi de Navarre fut décidée par la brillante victoire que Boucicaut et Du Guesclin remportèrent sur ce prince et les Anglais, ses alliés, à Cocherel, entre Évreux et Vernon. Les Français, vainqueur pour la première fois depuis les malheureuses journées de Crécy et de Poitiers, commencèrent à reprendre leur ancien ascendant dans les combats.

Charles V vint ensuite à Rouen, où sa présence acheva de dissiper les troubles qui agitaient encore la Normandie, dont l'illustre Du Guesclin fut le grand pacificateur.

Charles VI n'avait que douze ans et neuf mois lorsqu'il succéda à son père (1380). La régence du jeune roi fut signalée par les plus grands malheurs, et surtout par les levées d'argent si arbitraires qui pesèrent alors sur toutes les provinces de la France, pour satisfaire les caprices insatiables du

duc d'Anjou, nommé régent de cet infortuné pays.

Toutes les villes de la Normandie, accoutumées à un gouvernement modéré, longtemps fatiguées par les guerres, voyant leur commerce ruiné, épuisées par les altérations successives des monnaie, etc., se révoltèrent dès qu'elles virent l'établissement des nouveaux impôrts. A Rouen, le peuple se réunit sur un des marchés, et élut un roi. La révolte se s'arrêta pas là; on pilla les maisons des officiers publics, celles des bourgeois les plus opulents et plusieurs monastères. Le roi, ayant appris ce qui venait de se passer, s'approcha de Rouen avec une armée, et il allait sévir contre ses habitants, lorsqu'ils implorèrent sa clémence. Charles VI leur pardonna tout (5 avril 1583).

Les troubles qui agitèrent la France depuis la maladie de Charles VI, furent favorables aux ennemis du royaume, et surtout aux Anglais. Henri V avait succédé à Richard II sur le trône d'Angleterre; il avait alors vingt-huit ans. Il commença par assembler tous les hommes instruits de ses États, pour avoir leur opinion sur ses droits à la couronne de France. On résolut qu'Henri avait des droits incontestables au trône français, qu'il en avait d'imprescriptibles sur l'héritage de ses ancêtres; mais qu'il devait, avant d'entreprendre

une guerre pour obtenir ce qu'il réclamait, envoyer des ambassadeurs en France afin d'exposer ses titres.

Mais on ne put s'entendre de part et d'autre, et la guerre fut dès lors résolue entre la France et l'Angleterre. Le 14 août 1415, l'armée navale d'Angleterre parut à la vue des côtes de Normandie, et le 24 octobre, la bataille d'Azincourt, gagnée par les Anglais, vint s'ajouter aux désastres de Crécy et de Poitiers. La Normandie avec beaucoup souffert de la descente des ennemis, qui s'étaient emparés d'Harfleur; cette possession leur facilitait l'invasion de toute la province, que les Français étaient impuissants à empêcher.

La Normandie eut surtout beaucoup à souffrir des Anglais pendant les années 1417 et 1418.

Enfin, le 18 janvier 1419, après un siége à jamais mémorable, Rouen dut ouvrir ses portes au roi d'Angleterre, et c'est ainsi que la Normandie rentra sous la domination de ses anciens souverains, deux siècles et demi après que Philippe-Auguste en avait dépouillé Jean sans Terre. Bientôt la reine Isabeau de Bavière, cette mère dénaturée, cédant à sa haine contre son fils (depuis Charles VII), envoya, de la part de Charles VI, une ambassade solennelle à Rouen pour proposer

au roi d'Angleterre la couronne de France (1420). Henri chargea ses plénipotentiaires de la rédaction du traité relatif à ce sujet ; ce traité fut conclu et signé à Troyes le 21 mai de la même année, avant le départ de Henri pour l'Angleterre. Mais il revint bientôt sur le continent, car les succès du dauphin en Normandie l'y rappelèrent. Après avoir battu l'héritier de Charles VI, Henri se rendit à Paris (1422), où il exerça la souveraineté et mécontenta le peuple et les grands par des mesures arbitraires. Sa mort prématurée empêcha la réunion des couronnes de France et d'Angleterre; elle brisa la chaîne des nouveaux événements et interrompit les plus hautes destinées. Charles VI mourut cinquante jours après Henri, et Charles VII fut acclamé par quelques seigneurs restés fidèles au bon droit et à leur pays.

La France se trouvait alors partagée entre deux monarques : l'un était au berceau, mais soutenu par un régent habile et plein de valeur; il possédait la Normandie entièrement avec toutes les provinces depuis l'Escaut jusqu'à la Loire, et la Saône, la Guienne au delà de la Loire, et il commandait dans Paris ; Charles VII n'avait que le Languedoc, le Dauphiné et le Lyonnais ; quelques places en Champagne et dans l'Ile-de-France

tenaient encore pour lui. Les Anglais les lui enlevèrent en 1423. Heureusement pour Charles VII, la mésintelligence se mit entre les généraux anglais et le duc de Bourgogne. La guerre languit, et il ne se passa plus rien de considérable en France jusqu'au siége d'Orléans, qui devait décider du sort de la Normandie (1428).

Orléans, malgré les prodiges de valeur de Dunois, Lahire et Xaintrailles, était à la veille de se rendre aux Anglais, quand Jeanne d'Arc parut sous ses murs, sauva ce dernier boulevard de la royauté, et conduisit Charles VII à Reims pour l'y faire sacrer. On sait la vie de cette héroïne, et comment, après une carrière trop courte et si remplie de gloire, elle périt victime d'une infâme trahison, torturée par l'étranger, abandonnée par un roi qui lui devait sa couronne. Elle fut brûlée vive à Rouen, sur la place du Vieux-Marché, le 30 mai 1431, et ses cendres furent jetées à la Seine.

Mais, à partir du siége d'Orléans, les succès de l'étranger en France diminuaient tous les jours, et Charles VII attirait le vœu unanime des peuples. La Normandie se révoltait en masse contre la tyrannie anglaise, et faisait tous ses efforts pour retourner sous la domination de Charles VII. Cependant de nouveaux avantages remportés par

les Anglais retardèrent encore la réunion de cette riche province à la France. Enfin le bon droit l'emporta, et la victoire de Charles à Formigny décida l'entière conquête de la Normandie et sa réintégration à la France (1450).

Sous Louis XI, et lorsque la ligue dite *du Bien public* menaçait le trône et la vie de ce prince, toute la noblesse de Normandie s'arma pour sa cause, malgré les représentations du comte de Charolais, alors gouverneur de cette province (1464). Les Normands se signalèrent à la bataille de Montlhéry, où Louis XI paya bravement de sa personne.

Les premières années du règne de Charles VIII (1485) n'intéresse l'histoire de Normandie que parce qu'il vint à Rouen pour y tenir un lit de justice en l'échiquier de cette province. Ce roi présida encore, en 1489, les états assemblés à Rouen, suivant les formes et usages suivis du temps des ducs de Normandie.

Charles VIII étant mort sans enfants (1498), Louis d'Orléans, arrière-petit-fils du roi Charles V, lui succéda comme le plus proche de ses parents, et prit le nom de Louis XII. Avant de monter sur le trône, il avait été sept ans gouverneur du duché de Normandie. Il aimait cette province autant qu'il y était chéri. Elle fut heureuse sous ce mo-

narque, si bien nommé le *Père du peuple;* aussi l'histoire de ce pays offre-t-elle alors peu d'intérêt.

En 1521, Louis XII nomma au gouvernement de Normandie François, comte d'Angoulême, qui lui succéda sous le nom de François Ier. En 1508, Louis étant venu en Normandie, sur les représentations qui lui furent faites que le port d'Harfleur s'encombrait de plus en plus, il se fit remettre les projets d'un autre port à l'embouchure de la Seine; et il jeta alors les fondements de la ville du Havre de Grâce.

Louis XII mourut le 1er janvier 1515. La Normandie perdait en lui un protecteur qui l'affectionnait particulièrement. François Ier avait été, comme son prédécesseur, gouverneur de cette belle province; elle plaça en lui toutes ses espérances. En effet, les premiers regards de ce monarque se portèrent vers la Normandie. Au milieu de ses conquêtes en Italie (1517), il ne perdit pas de vue la Normandie. Dès 1519, il fit bâtir au Havre une grosse tour pour défendre les jetées et la rade; il voulut même que cette ville s'appelât *Franciscopolis* (Françoisville). Quand le roi-chevalier, vaincu devant Pavie, eut été fait prisonnier par Charles-Quint (1525), pendant qu'il était captif à Madrid, la Normandie fut menacée d'une in-

vasion par Henri VIII, roi d'Angleterre; mais, grâce à l'habileté de la régente, ce danger fut détourné de la France.

Henri VIII et François Ier eurent (1533) une entrevue à Boulogne et à Calais, où ils firent un traité d'alliance pour s'opposer à tous ceux qui pourraient avoir l'intention de nuire à leurs intérêts réciproques. Ce pacte favorisa singulièrement le commerce maritime de la Normandie, qui, à cette brillante époque, prit un accroissement considérable. Déjà ses marins s'étaient formés aux courses lointaines; les succès de leur navigation enhardirent les spéculateurs, et les ports de cette province devinrent bientôt l'entrepôt du commerce d'importation et d'exportation. C'est sous le règne de François Ier que la Normandie commença à prendre le rang que lui ont mérité par la suite son industrie et la fertilité de son sol.

Les règnes de Henri II et de François II n'offrent rien qui se rapporte d'une manière spéciale à l'histoire de Normandie.

Sous Charles IX, les calvinistes, soutenus par les Anglais, essayèrent de se constituer en un État particulier (1561), et s'emparèrent de presque toute la Normandie. En 1562, ils envoyèrent demander à la reine Élisabeth un secours d'hommes

et d'argent. Cette habile politique répondit qu'elle ne pouvait consentir à cette prière qu'autant qu'on la saisirait d'une place maritime où elle pût mettre garnison. On lui offrit Dieppe ou le Havre. Elle prit ces deux ports, comme l'équivalent de Calais, jusqu'à ce que la France lui eût restitué cette place, suivant le traité de Cateau-Cambresis (1559).

L'armée royale française, qui venait de prendre Bourges, vint faire le siége de Rouen, où les calvinistes s'étaient retranchés, dans la crainte que l'Anglais ne s'emparât de la belle et riche province de Normandie, qui était depuis longtemps le théâtre des guerres civiles.

Après de rudes assauts, Rouen fut emporté par les catholiques, en novembre 1562. Mais ce succès fut payé cher par les avantages que l'amiral de Coligny ne cessa d'obtenir dans tout le reste de la Normandie, sans que l'armée royale pût prendre sa revanche. La paix fut enfin signée le 19 mars 1563, à Amboise, entre les royalistes et les réformés. Il importait maintenant à la France de reprendre aux Anglais les ports maritimes de la Normandie, et surtout le Havre. La France employa toutes ses troupes pour recouvrer cette ville, dont le maréchal de Cossé-Brissac commença le siége le 5 juillet. La peste décimait les assiégés, les secours promis

ne leur arrivaient pas, tandis que l'armée de Charles IX augmentait chaque jour. Après une attaque et une défense également vigoureuses de part et d'autre, le Havre se rendit. Les Anglais purent en sortir la vie sauve, et se retirer librement dans leur île (1564).

La fin du règne de Charles IX et celui de Henri III furent désastreux pour la France entière. La Normandie surtout souffrit beaucoup des guerres de religion et des suites de la Saint-Barthélemy. Mais il existe tant d'erreurs, de mensonges et de contradictions sur cette époque de l'histoire de Normandie, encore obscure, que nous avons préféré un silence prudent à des assertions dont la vérité ne nous eût pas été assez garantie par des témoignages dignes de foi.

A la mort de Henri III, Henri de Bourbon (depuis Henri IV) recueillit la couronne de France, et eut à conquérir le pays sur lequel il était appelé à régner par sa naissance, et dont il devait faire le bonheur et commencer la plus grande gloire. Mais plusieurs considérations forcèrent ce monarque à quitter les environs de Paris et à se rapprocher de la Normandie, pour être plus à portée des secours qu'il attendait de la reine Élisabeth.

Le duc de Montpensier, gouverneur de la pro-

vince de Normandie, vint au-devant de Henri IV avec deux mille hommes de pied et six mille chevaux montés par la noblesse normande. Avec ces forces, jointes aux douze cents cavaliers et aux deux mille fantassins, seules troupes dont il pût disposer en cette occasion, Henri s'avança vers Dieppe, qui lui ouvrit ses portes, ainsi que Caen, Pont-de-l'Arche et Neufchâtel. Le Béarnais vint camper non loin de Rouen, avec l'intention hautement avouée de mettre le siége devant cette ville aussitôt que les secours anglais lui seraient arrivés. Malgré les échecs assez rudes qu'éprouvèrent les Rouennais dans diverses sorties contre les troupes royales, Henri ne pouvait cependant se flatter de se rendre sitôt maître de Rouen. Le duc de Mayenne s'approchait de cette place pour la secourir : il fallut que le roi de France s'en éloignât pour un temps. Afin de ne pas perdre trop de terrain, Henri vint camper à Arques, non loin de Dieppe, cherchant à y attirer l'ennemi. Bientôt attaqué par Mayenne, le Béarnais fit des prodiges de valeur, et, après une lutte héroïque, remporta la fameuse victoire d'Arques (1589); ce fut là le commencement des succès qui le firent triompher de ses ennemis, et lui ouvrirent le chemin à la paisible possession du trône.

A cette époque, deux capitaines de la bourgeoisie de Rouen (Cavey et Louis) s'emparèrent du château de cette ville au nom du roi, et lui firent part de leur entreprise, en l'invitant à leur envoyer du secours. Mais Henri ne put seconder ces braves; Cavey et Louis périrent victimes de leur dévouement à sa cause.

Après avoir vainement tenté de prendre Paris, Henri fut rappelé en Normandie dans les plaines d'Ivry, où il remporta une nouvelle et brillante victoire sur le duc de Mayenne et les ligueurs. Biron continuait cependant la guerre en Normandie, et se rendait maître de Caudebec, d'Harfleur, de Fécamp et de quelques autres places dans le pays de Caux (1591). Il préparait à son maître la conquête de cette belle province, dont la capitale tenait encore pour le parti de la Ligue.

Avec l'aide des secours d'Élisabeth, qui redoutait autant que Henri les succès des Espagnols, alliés des ligueurs, le Béarnais reprit plusieurs villes de la Normandie, telles que Gournay, Louviers; enfin il ordonna à Biron de conduire l'armée sous les murs de Rouen (11 novembre 1591). Cette ville, bien défendue par Villars, Mayenne et le duc de Parme, résistait à toutes les attaques avec une vigueur extraordinaire, et, malgré la

bravoure et l'ardeur de ses soldats et de ses alliés, Henri désespérait de la prendre, lorsqu'une rivalité fatale aux assiégés s'éleva entre leurs chefs. Cette rivalité sauva la France et son roi. Le duc de Parme, pour achever la ruine de la Ligue, mécontent d'être contrarié dans ses conseils, repassa la Somme, emmenant avec lui son armée en Flandre.

Après des efforts inouïs de part et d'autre, Rouen dut céder aux armes du Béarnais. Cette importante conquête fut suivie d'un acte non moins précieux pour la paix de la France, l'abjuration de Henri IV, qui embrassa la religion catholique; il en fit profession solennelle le 25 juillet 1593, dans l'église abbatiale de Saint-Denis. Moins d'un an après il recevait la couronne de France des mains de l'évêque de Chartres (27 février 1594) : il revint ensuite à Saint-Cloud, où l'on s'occupa activement de faire rentrer toute la France sous la domination de son légitime souverain. Pour ne parler que de la Normandie, la soumission de Rouen entraîna celle des villes du Havre, de Harfleur, de Montivilliers, de Pont-Audemer, de Verneuil et de Neufchâtel. Enfin, en 1596, Henri se rendit à Rouen avec toute sa cour; il y fit son entrée solennelle le 16 octobre, et y fut reçu avec toute la magnificence que per-

mettaient les malheurs qui naguère avaient affligé cette ville.

La Normandie fut heureuse et florissante sous le règne du bon Henri : Rouen, Elbeuf, Louviers, Bernay, Lisieux, Bolbec et Yvetot virent bientôt leur population s'accroître ; leurs fabriques fournirent à la consommation intérieure et extérieure. L'agriculture, le commerce, la navigation, l'industrie reprirent tout leur essor.

La mort de Henri IV (15 mars 1610) remplit de regrets la vaste province de Normandie : un monarque âgé de neuf ans lui laissait entrevoir avec effroi les tâtonnements d'une administration nouvelle. Marie de Médicis, nommée régente, conserva pour elle le gouvernement de Normandie, où elle se fit successivement représenter par Fervaques, Rohan et le trop fameux Concini, maréchal d'Ancre. Les craintes des Normands augmentèrent, comme celles de toute la France, à mesure que l'excessive puissance de Concini s'étendait sur le royaume. Les protestants, effrayés de la mort de Henri, ne furent pas rassurés par la déclaration de la régente qui confirmait les dispositions de l'édit de Nantes. Leurs regards se fixèrent sur des chefs, afin d'avoir recours à la puissance des armes : les ducs de Rohan et de Bouillon furent choisis par eux.

Lorsque Concini eut payé la peine de ses crimes, de Luynes, que Louis XIII avait enrichi des dépouilles de l'intrigant Italien, fut nommé par le roi gouverneur de Normandie; mais bientôt le duc de Longueville le remplaça dans ce poste important (1619).

Louis XIII eut, peu après, à redouter les intrigues de sa mère, qu'il avait déjà exilée par prudence. Le parti de Marie de Médicis commençait à être inquiétant; il se composait des princes et seigneurs mécontents, tels que les ducs de Vendôme, de Longueville, le comte de Soissons, etc. La cour, pour dissiper ce parti, employa la négociation et la force (1620). On commença par la Normandie : le 10 juillet, Louis XIII vint à Rouen, après avoir reçu le serment de fidélité des habitants de Caen. Il donna audience à tous indistinctement, et leur témoigna sa satisfaction du bon esprit qui régnait parmi eux. Partout la présence du monarque dissipa les efforts de la coalition, et rendit la paix au pays.

Sous le règne de Louis XIII et sous le ministère de Richelieu, la Normandie eut de grands avantages qui donnèrent à son industrie et à son commerce des développements étendus. La gloire littéraire de cette belle province se résume dans un

des noms les plus célèbres qu'aient enregistrés les annales de l'esprit humain, Pierre Corneille, l'immortel auteur du *Cid*.

Louis XIV succéda à son père à l'âge de cinq ans (1643). Une longue minorité n'effraya pas, cette fois, la nation française, malgré les troubles de la Fronde, qui la signalèrent.

La Normandie, travaillée par l'ambitieuse duchesse de Longueville, sentait sa fidélité s'ébranler, lorsque Anne d'Autriche y mena le jeune roi, afin d'intéresser les Normands en sa faveur : elle fit son entrée à Rouen le 6 février 1650. Louis XIV, âgé de douze ans, était entouré de toute sa cour et d'une escorte nombreuse. La duchesse de Longueville, que cette arrivée déconcerta, quitta sur-le-champ la Normandie, pour se réfugier en Hollande.

Après la mort de Mazarin (1661), Louis XIV régna par lui-même, à la gloire de la France. La Normandie est redevable à Colbert d'une partie de ses manufactures. Jusqu'en 1694, époque désastreuse dans les annales de la France, la Normandie goûta les douceurs de la paix. Mais en 1694 elle eut de nouveau à gémir du fléau de la guerre européenne que Louis XIV s'était attirée par son ambition.

Milord Barclay, dont les efforts avaient échoué

devant Brest, voulant se venger de son peu de succès, conduisit sa flotte devant Dieppe, et bombarda cette ville impitoyablement : toutes les maisons furent renversées et incendiées (1694). Le trésor royal, épuisé par des guerres désastreuses, ne pouvait soulager la misère des habitants de cette malheureuse cité. Ce ne fut qu'après la paix de Riswick, en 1697, qu'elle commença à se relever de ses ruines. La flotte anglaise, à la suite de cet exploit, vint mouiller dans les eaux du Havre. Elle bombarda cette place, qui en fut quitte pour vingt maisons écrasées et brûlées ; mais les fortifications de son port furent renversées.

La Normandie, plus que les provinces du centre, se ressentit des calamités qui marquèrent la fin du règne de Louis XIV. Si sous l'administration de Colbert elle fut prospère, elle eut aussi bien des entraves, des privations et des orages. Sa population fut diminuée par les guerres, son industrie appauvrie et portée chez les nations rivales, son commerce anéanti : elle éprouva tous les désastres de la guerre avec l'Angleterre.

Louis XV, à l'âge de cinq ans et demi, succéda à Louis XIV, son bisaïeul, et le duc d'Orléans, petit-fils de France, fut nommé seul régent du royaume (1715).

En 1719, la chute du trop fameux système de Law entraîna la ruine des particuliers. Le commerce de la Normandie se ressentit du discrédit de ces effets publics; presque toute la noblesse de cette grande province éprouva des pertes considérables, et le peuple y périssait de misère, son papier à la main. Dès le début du système, et pour l'accréditer, Law acheta du comte d'Évreux, pour huit cent mille livres, le comté de Tancarville, en Normandie. Il avait offert au marquis de Beuvron cinq cent mille livres de sa terre de Lillebonne, au pays de Caux, et au duc de Sully un million sept cent mille livres du marquisat de Rosny.

Pendant la minorité de Louis XV, les manufactures de toiles et de siamoises s'étant considérablement accrues dans la généralité de Rouen, tous les ouvriers quittèrent la culture des terres par l'appât d'un bénéfice plus considérable. La récolte des grains n'ayant pu se faire, il en était résulté des inconvénients tellement graves, que la cour crut devoir ordonner la réduction de ces manufactures; elle excepta seulement de ce travail celles de la ville et des faubourgs de Rouen, ordonnant que toutes les autres suspendraient dorénavant leurs travaux depuis le 1er juillet jusqu'au 15 septembre.

La sagesse du ministère du cardinal de Fleury rendit son administration chère à toute la France. La Normandie fut plus redevable qu'aucune autre province aux vues pacifiques de cet homme d'État. La marine commerçante jouit, grâce à lui, des avantages inappréciables d'une paix qui ne fut point troublée. L'industrie des nombreuses fabriques de la Normandie, les pêcheries et le commerce de cette province prirent, avec les colonies, un vigoureux essor, de 1726 à 1742.

La paix signée à Aix-la-Chapelle au mois d'octobre 1748, en rendant le repos à la France, ne put cependant relever ses provinces maritimes, la Bretagne, la Normandie, ainsi que celles du Midi, qui avaient fait des pertes immenses. Le commerce y était anéanti ; leurs vaisseaux marchands avaient été la proie des Anglais et des Hollandais; plus de six mille marins normands et bretons étaient prisonniers chez l'ennemi.

En 1749, Louis XV vint visiter le Havre, un des arsenaux de la marine, et peu après (1755), M. Rouillé, ministre à ce département, rendit un nouveau lustre à la marine française en créant une académie de cet art. C'était un centre d'émulation où se formèrent des généraux, des administrateurs, des officiers de port, des construc-

teurs, etc. La guerre reprit en 1756, et les ports de la Normandie éprouvèrent, à cette époque, des dommages considérables. Une expédition plus funeste encore se porta sur Cherbourg, que les Anglais résolurent d'attaquer et de détruire. Ce port, dont on s'occupait de creuser et d'agrandir le bassin, pouvait un jour devenir, par sa position dans la Manche, la terreur de la Grande-Bretagne. Les Anglais s'emparèrent de cette position, où ils brûlèrent tout ce qui leur tomba sous la main; vingt-sept navires furent coulés à fond, cent trente-sept pièces de canon et trois mortiers de fer furent encloués : enfin les travaux du port furent réduits à l'état le plus déplorable.

La Normandie respira enfin sous le règne du bon, du vertueux Louis XVI.

A la suite de la guerre de l'indépendance américaine, le commerce se releva insensiblement. Les ports de la Normandie reprirent leur activité; ils devinrent l'entrepôt des denrées coloniales de tout le nord de la France et du midi de l'Allemagne. Les manufactures, à leur tour, eurent de nouveaux débouchés.

En 1778, Louis XVI, qui aimait beaucoup la Normandie, visita cette province, où il reçut partout l'accueil le plus favorable, et où il inau-

gura les magnifiques travaux du port de Cherbourg.

Nous sommes arrivés à l'ère révolutionnaire en Normandie; mais ici nous devons nous arrêter. L'histoire de Normandie se termine à l'époque où un décret de l'Assemblée nationale en date du 26 février 1790, divisa la France en quatre-vingt-trois départements. La Province de Normandie en forma cinq, savoir celui de la Seine-Inférieure, dont le chef-lieu est Rouen; celui du Calvados, chef-lieu Caen; celui de l'Orne, chef-lieu Alençon; celui de l'Eure, chef-lieu Évreux; et celui de la Manche, dont le chef-lieu est Saint-Lô.

FIN.

TABLE

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

162

CHAPITRE VIII

Tours, Imp. MAME.

